

26. 24
4

MISCELLANEOUS

W O R K S

O F

EDWARD GIBBON, Esquire:

WITH

MEMOIRS OF HIS LIFE AND WRITINGS,

COMPOSED BY HIMSELF:

ILLUSTRATED FROM HIS LETTERS,

WITH OCCASIONAL NOTES AND NARRATIVE

By JOHN LORD SHEFFIELD.

V O L. IV.

BASIL:

Printed and fold by J. J. TOURNEISEN.

M D C C X C V I.

KEN. PR. FR.
UNIVERS.
ZVHALLE

T A B L E

DES MATIÈRES CONTENUES

D A N S

LE QUATRIÈME VOLUME.

III.	R ECUEIL de mes OBSERVATIONS, & <i>Pièces détachées sur différents</i> Sujets,	Page 1
	1. Le Catalogue détaillé des Armées que les Anciens mettoient en Campagne est-il une partie essentielle du Poème épique?	1
	2. Examen du Catalogue de Silius Italicus,	6
	3. ——— du Voyage d'Horace à Brundisium, & de celui de Cicéron en Cilicie,	8
	4. Sur les Fastes d'Ovide,	24
	5. Differtation sur les Médailles,	28
	6. Sur une Lettre adressée par le Chevalier L. G. Aretino à Mr. Cocchi, relativement à quelques Evénements dans la Gaule Cisalpine; A. U. C. 529,	32
	7. Sur les Triomphes des Romains,	40
	8. Détails d'un MS. de l'Abbé G. V. Gravina, <i>del Governo Civile di Roma,</i>	73
IV.	<i>Outlines of the History of the World,</i>	75
	1. The ninth Century,	75
	2. The tenth Century,	78
	3. The eleventh Century,	82

VOL. IV.

2 2

T A B L E.

4. The twelfth Century,	87
5. The thirteenth Century,	92
6. The fourteenth Century,	102
7. The fifteenth Century,	112
V. <i>Essay sur l'Etude de la Littérature,</i>	127
VI. <i>Critical Observations on the Design of the Sixth book, of the Æneid.</i>	199
VII. <i>A Dissertation on the Subject of l'Homme au Masque de Fer,</i>	239
VIII. <i>Mémoire justificatif pour servir de Réponse, &c.</i>	246

RECUEIL

R E C U E I L
D E M E S
O B S E R V A T I O N S,
E T
P I È C E S D É T A C H É E S,
S U R
D I F F É R E N S S U J E T S.

N° I.

Le 23 Décembre 1763.

Tous les poètes épiques ont paru croire qu'un catalogue détaillé des armées qu'ils mettoient en campagne, & des héros qu'elles avoient à leur tête; faisoit un partie essentielle & nécessaire de leurs poèmes. Un commentateur est obligé de les justifier, mais quel lecteur les a lus avec plaisir? Ils refroidissent l'intérêt, ils ralentissent l'action au moment que l'attention est la plus attachée. Toutes les beautés de détail, tous les ornemens de la poésie, nous garantissent à peine de l'ennui. On le sent un peu cet ennui, lorsqu'on parcourt un pareil dénombrement dans un ouvrage historique: mais on le pardonne parcequ'il est nécessaire. Dans l'histoire, c'est ordinairement le nombre & la qualité des troupes, qui donnent la victoire, Dans l'épopée, c'est toujours la protection des dieux & la valeur merveilleuse d'un

VOL. IV.

B

héros. Achille est invincible ; mais les Myrmidons sont à peine connus. Homère a fait un catalogue des Grecs : je le fais ; mais Homère peut n'avoir pas eu raison. Il peut ne l'avoir eue que pour lui seul. Son exemple particulier fait-il une loi générale ? En ce cas tout poëme épique doit être un siège ; il doit finir sans que la place soit ni prise, ni délivrée. Une preuve frappante que tous les poëtes ont senti eux-mêmes qu'ils suivoient l'usage, plutôt que la raison ; c'est qu'ils ont toujours traité ces catalogues comme des hors-d'œuvre, que les héros du catalogue sont rarement ceux de l'histoire, & que les premiers, après avoir brillé un instant à la revue, disparoissent pour faire place aux personnages plus essentiels. Le poëte n'a pas besoin d'une ressource aussi froide & aussi usée, pour faire connoître à ses lecteurs les véritables héros de son épopée.

Un critique peut condamner ces catalogues poétiques ; mais malheur à ce critique, s'il est insensible à toutes les beautés que Virgile a su mettre dans le sien, à la vivacité du coloris, au nombre & à la différence des tableaux, & à cette harmonie douce & soutenue qui satisfait toujours l'oreille & l'esprit. L'armée des Étrusques n'est pas inférieure à celle de Turnus : comme elle, c'est l'élite de plusieurs peuples belliqueux rassemblés sous les étendards des héros & des demi-dieux. Mais elle a sur les *Rutuli* un avantage, tel qu'il convenoit aux amis d'Enée. Elle a pour elle la justice & les dieux. Chaque lecteur, en détestant les forfaits de Mezence, applaudit aux efforts d'un nation libre & généreuse, qui a osé détrôner son tyran, & qui cherche à le punir. J'ai toujours été étonné que le

courtisan d'Auguste ait songé à cet épisode, qui auroit mieux convenu à l'ami de Brutus. Tout y respire les idées républicaines les plus fortes, & peut-être les plus outrées. Mezence étoit souverain légitime & héréditaire d'un pays dont il devint le tyran. Son peuple aussitôt le précipite du trône, & se regardant désormais comme libre; il ne songe pas un instant aux droits d'un fils infortuné & vertueux. Mezence trouve un asyle chez les *Rutuli*, mais les sujets furieux implorent les secours de leurs alliés. Toute l'Etrurie les armes à la main, veut enlever son roi à ses défenseurs, pour le conduire au supplice; & cette fureur des Etrusques est approuvée des loix, des dieux & du poëte:

Ergo omnis furiis surrexit Etruria iustis,

Regem ad supplicium presenti Marte poscunt.

VIRGIL, *Æneid* viii. 494.

Si je voulois établir la thèse générale & illimitée du droit qu'ont les sujets de punir les crimes de leurs princes, je ne choisirois que cet exemple qui ne permet plus de restriction ni de modification. Parmi les anciens eux mêmes je le crois unique dans la théorie, comme la mort d'Agis l'est dans la pratique. Auguste devoit lire en tremblant l'un & l'autre; & si Virgile avoit eu le temps de réciter le huitième livre de l'Énéide, je ne fais pas si on l'auroit recompensé comme l'éloge de Marcellus.

Ma surprise augmente, lorsque je pense que l'histoire de Mezence est de l'invention du poëte; qu'il n'entroit point dans la première ordonnance de son

poëme ; & qu'il l'ignoroit lui-même quand il composoit le septième livre. Il paroît que Virgile, après avoir conçu l'idée générale du but où il tendoit, s'abandonnoit à son génie pour lui fournir des moyens pour y arriver, & que revêtissant l'esprit & la situation de son héros, il cherchoit des difficultés pour les surmonter, sans savoir précisément comment il les surmonteroit; qu'en un mot dans le temps qu'il faisoit débarquer Enée sur les bords du Tybre, il ignoroit le détail des événemens qui conduiroient à la mort de Turnus. Je dis le détail des événemens : le personnage de Mezençe dépend de celui d'Evandre & de Pallas, & la mort de celui-ci est essentiellement liée avec celle de Turnus. Cette méthode de travailler n'a-t-elle pas ses avantages? On a donné des applaudissemens à celle de Richardson, qui n'en est que l'imitation. La vérité & la hardiesse valent bien le timide embarras d'un poëte qui même en formant le nœud, ne s'occupe que du dénouement. L'exemple de Virgile vaut bien celui de Chapelain, qui avoit écrit toute la Pucelle en prose, avant de la traduire en vers. Je sens que Virgile auroit revu son travail, s'il avoit vécu, pour en former un tout simple & uniforme, & qu'il auroit effacé avec soin toutes les traces auxquelles un lecteur attentif pourroit reconnoître des pièces détachées, qui n'étoient point faites les unes pour les autres. En voici deux ou trois.

1. Mezençe paroît à la tête des guerriers qui suivent Turnus: mais il y paroît en roi maître de ses états. Il arrive des côtes Tyrrhéniques avec des troupes nombreuses, & son fils, le vaillant Lausus, le suit avec mille guerriers de la ville de *Core*. 2. Messapus,

roi des *Tusci*, est Toscan. *Fescennium*, *Soracte*, la forêt *Climinienne*, font parmi les lieux les plus célèbres de l'Etrurie. Ce prince Etrusque auroit il abandonné le corps de la nation entière, rassemblé par les crimes de Mezenze ? Se feroit-il trouvé dans le camp des ennemis, auroit-il amené au secours de Turnus des peuples énervés par la mollesse, & qui ne connoissoient plus la guerre que pour la détester ? Le poëte n'auroit-il pas donné à une démarche si singulière des motifs vraisemblables ? Auroit-il dit que toute l'Etrurie étoit soulevée contre Mezenze ? 3. Cet *Aventinus* du Mont *Aventin*, le fils d'*Hercule*, est un personnage pittoresque dans le catalogue ; mais il ne peut subsister avec *Evandre*. L'un & l'autre regnoient dans les mêmes lieux, & en même temps. On dira peut-être que l'un de ces princes occupoit le Mont *Palatin* pendant que l'autre dominoit sur l'*Aventin*. Non ; — *Evandre* montre à *Enée* cet *Aventin*, qui n'étoit qu'un rocher désert ; situé dans son petit royaume, qui n'étoit borné que par le *Tybre* & les *Rutuli*.

Je crois que *Virgile* auroit encore corrigé quelques fautes qu'on apperçoit avec peine dans le catalogue de guerriers Toscans. Il savoit bien que lorsqu'un poëte parle d'une science, il doit en parler avec précision, & il se feroit rappelé, que la géographie ne nuit point à la poésie. 1. Sur les douze cités de l'Etrurie, qui composoient le corps de la nation, il en auroit nommé plus de deux, *Clusum* & *Cære*, & il se feroit moins appesanti sur une foule de lieux subalternes & obscurs, dont les habitans ne pouvoient que suivre les étendards de leurs maîtres. 2. Il auroit

pensé peut-être que sept ou huit beaux vœux ne valaient pas la peine qu'il fit paroître les Liguriens, nation étrangère & ennemie, dans une guerre civile, qui ne pouvoit intéresser que le corps Etrusque. Je vois le camp des Toscans assis sur les bords de la mer, aux environs de *Cære*, je vois leurs vaisseaux, & tous les préparatifs d'une expédition éloignée. Ils s'embarquent en effet, mais ce n'est que pour une navigation de trente milles. Ils la préfèrent cette navigation à une marche aisée de deux jours, qui les auroit conduit aux terres d'Evandre leur allié. Ils y auroient passé le Tibre, & se seroient vus sur la frontière des *Ruuli*.

4. Cette expédition navale me surprend, mais celle des troupes de Mantoue ne se conçoit pas. Cinq cens guerriers, qui s'embarquent sur le *Mincius*, ne peuvent se trouver dans les mers de l'Etrurie, sans avoir fait le tour de l'Italie entière. Virgile aimoit sa patrie, mais il auroit facilement trouvé le moyen de l'amener au secours d'Enée, sans choquer la vraisemblance ou la géographie.

N° II.

Le 24th Décembre 1763, à LAUSANNE.

JE vais dire quatre mots du catalogue de Silius Italicus. 1. Il me conviendrait mal de parler de l'ordonnance générale d'un poëme, dont je n'ai lu qu'un morceau détaché ; mais ce morceau me fait sentir que Pline avoit très bien connu son contemporain, quand il a décidé qu'il devoit plus à l'art qu'à la nature. Cet art paroît moins dans le style qui est aisé & coulant, que dans les idées qui sont d'un homme qui se donne

la torture pour être sublime, & qui lutte contre son génie en faveur de son sujet. Je croirois volontiers que Silius auroit mieux fait de prendre Ovide pour son modèle que Virgile. Dans tous les endroits où il ne fait pas violence à son esprit, je vois une imagination riche, aisée, & naturelle. Avec ce caractère, je m'étonne qu'il ait préféré l'épopée à l'élégie. La plus part de ceux qui ont échoué dans la haute poésie, avoient l'esprit dur & l'imagination dérégulée. Comme malheureusement ils avoient aussi peu de goût que de talent, il leur étoit facile de prendre ces qualités pour la force, l'élevation & un génie créateur. Ces défauts y avoient du moins quelques rapports. 2. Virgile étoit libre; Silius étoit esclave. L'un pouvoit choisir sur tous les peuples de l'Italie, ceux qui lui convenoient le mieux; l'autre ne pouvoit en omettre aucun. Il se voyoit dans la dure nécessité d'écrire une géographie poétique de tout ce pays, depuis le Détroit de *Rhegium* jusqu'aux Alpes. Cette contrainte ne se fait que trop sentir dans son ouvrage. 3. Silius a voulu suivre son grand modèle avec un respect trop superstitieux. L'Italie ne renfermoit plus dans son sein, une multitude de nations différentes, dont les armes, les mœurs, & jusqu'à la langue, répandoient sur le poëme une variété intéressante, pendant que leurs chefs & leurs fondateurs fournissoient au poëte des écarts agréables dans le pays des fictions. Toutes ces nations devenues Romaines ne connoissoient plus que les loix, les drapeaux & la discipline de la république, & ce grand corps présentoit plus d'objets à la spéculation du philosophe qu'aux descriptions du poëte. Le nôtre, après avoir cherché des traits caractéristiques qui ne sub-

§ RECUEIL DE MES OBSERVATIONS,

siftoient, & qui ne convenoient plus aux nations qu'il décrit, se jete à tout instant sur ceux des pays qu'ils habitoient. Ses tableaux sont vifs & variés, mais ils sont assez peu à leur place. La nation qui vient se mêler aux combats, peut influencer sur l'action du poëme. Le pays qu'elle a laissé, ne peut qu'être étranger à l'épopée. 4. Silius auroit du se souvenir qu'*Aquilina* ne subsistoit point dans la seconde guerre Punique¹, & que nous ne la connoissons que depuis la colonie Latine que le sénat y plaça contre les Gaulois, plus de trente ans après la bataille de Cannes²,

N° III.

Le 25 Decembre 1763, à LAUSANNE.

UN chapitre à faire dans l'Histoire des grands Chemins de l'Empire, par Bergier, c'étoit l'usage que les Romains en faisoient. Il a bien parlé des postes qui n'étoient utiles qu'à un petit nombre de personnes; mais il restoit encore bien des choses à dire. Une recherche critique sur les journées ordinaires des voyageurs, auroit été intéressante par les lumières qu'elle auroit répandu sur la vie privée des Romains, & souvent même sur la géographie & la chronologie. Je fais que les différences d'âge, de condition & de circonstances, ne peuvent manquer d'y mettre de l'incertitude; mais les moyens qui sont les mêmes, réduiront ces différences dans de certaines limites.

Auguste voyageoit avec une lenteur singulière dans les environs de Rome; une promenade à Tibur (20 milles Romains³), ou à Preneste (25 milles⁴), étoit pour lui un voyage de deux jours, ou plutôt de

deux nuits ⁷. Mais la situation d'Auguste étoit aussi singulière que son goût. Une santé languissante depuis sa jeunesse, l'obligeoit aux ménagemens les plus excessifs, & l'on peut soupçonner que l'inclination lui faisoit encore outrer les conseils de la raison. On voit par son fidelle biographe, que ce prince s'étoit bientôt rassasié de la débauche, qu'il méprisa toujours le luxe, mais qu'il conservoit un grand penchant pour la mollesse. Ajoutons encore qu'il voyageoit en litière, porté par des esclaves, & qu'il marchoit avec beaucoup de lenteur pour ne pas dérober un instant au travail. La douceur de la voiture lui permettoit de lire, d'écrire, & de vaquer aux affaires, comme dans son cabinet⁸. Un pareil exemple ne tire point à conséquence.

Il en est de même de ces courses rapides & suprenantes dont les anciens nous ont conservé la mémoire. Quelle différence entre la marche d'Auguste & celle de son fils Tibere, qui fit deux cens milles en vingt-quatre heures quand il alla fermer les yeux à son frère Drusus⁹; ou du Dictateur César, qui couroit cent milles par jour avec des voitures de louage¹⁰! Stace nous parle d'une vitesse aussi extraordinaire, quand il dit qu'un voyageur pouvoit partir de Rome le matin, & coucher à *Baiæ* ou *Puteoli*; cette journée est bien forte, puisqu'elle est de 141 milles Romains¹¹, ou de 127 milles d'Angleterre.

Nil obstat cupidis; nihil moratur

Qui primo Tiberim reliquit ortu

*Primo vespere naviget Lucrinum*¹².

Je sens que le poëte veut faire l'éloge du beau chemin que Domitien avoit fait construire de Sinuesse à

Cumes, qui avoit affermi les fables de *Liternum* & contenu les débordemens du *Vulturnus*. Les trente milles qu'il parcouroit, & qui confumoient un jour entier, étoient devenus l'affaire de deux petites heures. Peut-être qu'il faut rabattre quelque chose pour l'adulation d'un poëte qui vouloit faire sa cour. Cependant la possibilité du voyage devoit être reconnue. Ce n'est pas sur des objets aussi simples, aussi publics & aussi précis que l'on ose mentir.

Je conçois jusqu'à quel point les chemins des Romains avoient facilité les voyages, quand je me rappelle la marche du courier qui apporta à Rome, la première nouvelle de la défaite de Persée. Le jour de la bataille est fixé par une éclipse de Lune, qui arriva le jour précédant le troisième des Nones de Septembre, c'est à dire, le 21 de Juin de l'année Julienne Proleptique¹⁵. Ce courier arriva dans le Cirque, le second jour des jeux Romains, & le treizième jour après la défaite¹⁶. Ces deux caractères montrent que pour avoir les treize jours, il faut compter l'un & l'autre, puisqu'ils nous indiquent le seizième des calendes d'Octobre¹⁵, le 4 Juillet. On peut donc leur donner douze jours complets. La navigation de *Dyrrachium* à *Brundusium* pouvoit lui en emporter deux, puisqu'elle étoit de 1300 stades, ou 225 milles¹⁶; & que Ptolémée compte la navigation ordinaire d'un vaisseau à 1000 stades par jour¹⁷. Il reste à distribuer dix jours sur la route de *Pella* à *Dyrrachium*, qui étoit de 253 milles¹⁸, & sur celle de *Brundusium* à Rome, qui étoit de 368 milles¹⁹. Ce total de 621 milles, ne lui donne guères que soixante milles par jour. C'étoit néanmoins un seul courier qui apportoit dans la plus

belle saison de l'année, la nouvelle d'une grande victoire. Aussi devança-t-il de plusieurs jours les députés du consul, qui faisoient eux mêmes toute la diligence possible. Mais la voie Egnatienne n'étoit pas encore faite: la voie Appienne ne s'étendoit que jusqu'à Capoue, & les Grecs ne se font jamais occupés de la construction des grands chemins²⁰.

Parmi les voyages plus ordinaires des Romains, qui n'alloient ni en courrier, ni en malade, j'en trouve deux que nous connoissons avec quelque détail: le voyage d'Horace à *Brundisium* par *Canusium*, & celui de Cicéron au même endroit, par la route de *Venusia* & *Tarentum*. L'un & l'autre m'arrêteront quelques instans. Commençons par le Journal d'Horace.

1. Horace ne pensoit point à nous instruire, mais à nous amuser; il marque assez confusément ses journées, & on les devine plutôt qu'on ne les connoit. Il s'attache aux lieux qu'il a trouvés en chemin, à proportion des objets qu'il y a vus, plutôt que du temps qu'il s'y est arrêté. Les commentateurs veulent qu'Horace ait été quinze, ou dix-sept jours en chemin²¹; mais le principe sur lequel ils se fondent, qu'Horace a couché dans tous les endroits dont il fait mention, me paroît des plus foibles. Il est bien plus naturel de ne faire attention qu'aux circonstances caractéristiques de soir, de matin, de repas, &c. qui se trouvent dispersées dans la satire. Voici le journal que j'en voudrois tirer. Premier jour, Horace partit de Rome avec le rhéteur Heliodore, pour aller coucher à Aricie, *seize milles*;

Egressum magnâ me accepit Aricia Româ,
*Hospitio modico*²².

Deuxième jour, il arriva à *Forum Appii*, à l'entrée de la nuit; *vingt-sept milles*.

— *Jam nox inducere terris*
Umbras, & cælo diffundere signa parabat.

Il voyageoit sur le canal pendant la nuit, & prit terre vers la quatrième heure (dix heures du matin du troisième jour). Après avoir pris un repas léger à *Feronia*, il marcha *trois milles* pour gagner *Terracine*, qui étoit à dix-huit milles de *Forum Appii*. Je ne voit point qu'il se soit arrêté à *Terracine*, ni à *Fundi*. Aussi étoit-il bien fatigué lorsqu'il arriva à *Formiæ*, qui étoit à trente-deux milles de *Feronia*.

In Mamurrarum lassæ deinde urbe manemus,
Murenâ præbente domum, Capitone culinam.

Le quatrième jour, *Mecene* & sa suite arrivèrent de bonne heure à *Sinuësse*, éloignée de *Formiæ*; *dix-huit milles*.

Postera lux oritur multo gratissima: namque
Plotius & Varius Sinuëssæ Virgiliusque
Occurrunt.

Les commentateurs ont senti eux mêmes que nos voyageurs ne firent que manger un morceau à *Sinuësse*, & qu'il poussèrent jusqu'au pont de la *Campanie Pons Campanius*, sur le *Savo*, à huit milles de *Sinuësse*, & à seize de *Capoue* ¹¹.

Proxima Campano ponti quæ villula, tectum
Præbuit: & parochi quæ debent ligna salemq.

Le cinquième jour, leurs mulets les menèrent à *Capoue* de très bonne heure.

Hinc multi Capuæ clitellas tempore ponunt.

Je vois que les poètes se couchèrent, & que *Mecene* alla jouer à la paume, ce qui annonce l'heure des

exercices, qui finissoient avant deux heures après midi; mais Horace ne parle, ni du bain, ni du souper qui les suivoient à l'ordinaire. Je pense qu'au lieu de se mettre à table, ils remontèrent en voiture, & firent encore vingt-un milles pour aller souper & coucher chez Cocceius, l'un de la compagnie, qui avoit une maison sur les hauteurs au dessus de Caudium.

*Hinc nos Cocceii recipit plenissima villa,
Que super est Caudi cauponas.* —————

* * * * *

Prorsus jucundè cenam produximus illam.

Le sixième jour, ils ne firent qu'une très petite journée du château de Cocceius à Beneventum: elle n'étoit que de onze milles. On peut supçonner que la gaieté & la bonne chère les fit veiller un peu tard chez Cocceius, & qu'il ne les laissa partir qu'après le diner du lendemain; c'est pourquoy je ne compterai ici qu'une demi-journée. Nous avons donc 164 milles Romains à répartir sur cinq jours & demi, ce qui donne environ 30 milles Romains, ou 27 milles d'Angleterre, par jour. Mais je crois qu'il ne faudroit compter que quatre jours & demi. Horace voyagea avec la paresse d'un homme de lettres, jusqu'à la recontre des ambassadeurs à Terracine. Il mit deux jours pour aller de Rome à *Forum Appii*, mais il avoue en même temps, que des voyageurs plus actifs n'en auroient fait qu'une seule journée.

Hoc iter ignavi divisimus, alius ac nos

Præcinctis unum. Minus est gravis Appia tardis.

Les ambassadeurs voyagèrent avec beaucoup plus d'embaras, mais en même temps avec plus d'aifances

& de diligence. Mais il faudroit être mieux instruits que nous ne le sommes de leur négociation, pour déterminer s'ils avoient envie d'arriver au plus tôt à *Brundisium*. Quelquefois un négociateur veut gagner du temps; il lui convient quelquefois d'en perdre. Ces quatre jours & demi auxquels j'ai réduit le voyage d'Horace de Rome à *Beneventum*, donneront par jour 36 1/2 milles Romains, ou près de 33 milles d'Angleterre.

Jusqu'à *Beneventum* nous voyageons en pays de connoissance: mais en sortant de cette ville, Horace va se perdre dans les montagnes de l'Apulie, pour ne reparoître qu'à *Canusium*. Tout est obscur dans cette partie de sa route, & si nous avons quelques lueurs, elles sont si propres à nous tromper, qu'elles ont fait soupçonner au Père Sanadon qu'Horace s'étoit égaré dans les montagnes de son pays²². Mais pourquoi veut-on que la *Villa Trivici* soit *Trivicum*; & qu'*Equotutium* soit le nom qu'on ne pouvoit pas exprimer en vers; La géographie des ces lieux s'y oppose. Pourquoi s'obstine-t-on à vouloir déterminer une maison de campagne & une bourgade (*oppidulum*), situées dans le Canton de l'Italie le plus désert & le moins connu. Contentons nous de la connoissance générale que ces deux endroits, ignorés d'ailleurs, étoient sur le grand chemin de *Beneventum* à *Canusium*, & il n'y a plus de difficulté. Mais cette connoissance générale ne nous permet plus de compter les journées d'Horace comme auparavant. Cependant notre poëte, tout obscur qu'il est sur les lieux, est encore assez exact sur le temps. Continuons son journal, qu'on peut ensuite comparer avec

la distance connue de *Beneventum* à *Brundisium*. Le septième jour il partit de *Beneventum*, grimpa avec peine les montagnes qui séparent le pays des *Hirpini* de l'Apulie, & se reposa dans le château de *Trivicus*.

Quos

*Nunquam erepsimus ; nisi nos vicina Trivici
Villa recepisset , lacrymoso non sine fumo.*

Le huitième jour ils firent une traite de vingt-quatre milles, & couchèrent dans un petit endroit, dont le nom baroque ne se pliat point à la mesure des vers.

Mansuri oppidulo quod versu dicere non est.

Le neuvième jour je les retrouve à *Canusium*; mais je pense qu'ils poussèrent jusqu'à *Rubi*. Ils y arrivèrent du moins très fatigués d'avoir fait une grande journée. Auroient-ils donné ce nom à une traite de vingt-trois milles.

*Inde Rubos fessi pervenimus , utpote longum
Carpentes iter.*

Le dixième jour ils ont du aller à *Bari*; l'onzième à *Gnatia*; & le douzième enfin à *Brundisium*. Je conviens que ces trois derniers jours sont mal exprimés; mais il est clair qu'il n'y en avoit pas davantage; & à moins de faire faire sans raison à nos voyageurs, soixante milles dans un jour, il n'y a pas moyen d'en rien rabattre. De *Beneventum* à *Brundisium* nous avons 205 milles. C'est à raison de 34 milles Romains (près de 31 milles d'Angleterre) par jour. Ils voyagèrent plus vite les premiers jours; mais il ne trouvoient point alors les montagnes de l'Apulie, & des chemins difficiles en eux mêmes, & gâtés par la mauvaise saison. Ces plaintes réitérées me feroient soupçonner que la voie Appienne ne

s'étendoit encore que jusqu'à Capoue, & que ce ne fut point Jules César qui la poussa jusqu'à *Brundisium*¹⁵. Ces chauffées élevées, formées de trois couches de matériaux, & pavées de cailloux, ont bravé l'effort des temps. Vingt ans après leurs construction auroient-elles cédé à un peu de pluie!

Si j'avois des yeux de commentateur, je dirois que cette fatyre est excellente, & je l'appellerois, avec le Père Sarnadon, un modèle achevé de narration¹⁶. Il est vrai que je vois avec plaisir les deux traits du sot orgueil du prêteur de *Fundi*, & de la superstition plus sottie encore du peuple de *Gnatia*; mais je ne crains pas de dire que le voyage presque inconnu de Rutilius me paroît très supérieur à celui d'Horace pour les descriptions, la poésie, & surtout, pour le choix des objets. Les propos d'un batelier, & les injures que se disent deux bouffons, sont au moins du plus bas comique. Ils pouvoient réjouir des voyageurs en humeur de s'amuser de tout; mais comment un homme de goût pouvoit-il s'en souvenir le lendemain? Ils valent cependant encore mieux que les infirmités du poëte, qui reviennent plus d'une fois, les emplâtres qu'il se mettoit aux yeux, & le fâcheux accident qui lui arriva pendant la nuit. Si tout ce qui regarde les grands hommes peut intéresser, c'est de leur esprit, & non pas de leurs corps, qu'il faut entendre cette maxime. Quels objets pour Horace, pendant que la face du pays & les mœurs des habitans, lui offroient une riche moisson, & d'instruction, & de plaisanterie! Peut-être que ce voyage d'Horace à la suite de Mécène, avoit fait causer ses envieux¹⁷, & qu'il fit cette pièce pour
les

les convaincre que ses idées & ses occupations en route, n'avoient rien eu de sérieux, ni de politique.

2. Ce fut l'an de Rome 702 qu'un décret du sénat chargea Cicéron du gouvernement de la Cilicie. Il fallut obeir; il quitta la ville, le théâtre de sa gloire, pour aller cueillir des lauriers sur le Mont *Amanus*. Atticus & tous ses amis étoient chargés de veiller à ses intérêts, & d'abrèger autant qu'ils pourroient, le terme de son exil. Il eut de la peine à s'arracher des environs délicieux de la capitale. Il se promena de maison en maison, avant que de se mettre sérieusement en route. Il partit de Rome le premier de Mai²⁵; le dix du même mois, je le retrouve à son château de *Pompeii*. Voici le partage le plus naturel qu'on pourroit faire de ces neuf jours. 1 *Mai*, Cicéron n'alla que jusqu'à la maison qu'il avoit auprès de *Tusculum*. Il parle de la conférence qu'il y eut avec Atticus, qui l'accompagna peut-être jusqu'à cet endroit charmant. Il s'y fera assurément reposé ce soir-là. 2 *Mai*, de *Tusculum* à *Arpinum*, il y a environ 63 milles. Là journée seroit trop forte pour un homme qui n'alloit pas en courier. J'aime mieux la couper en deux, & supposer que Cicéron s'arrêta à *Terentinum*. 3 *Mai*: en ce cas-là il n'avoit plus qu'une vingtaine de milles jusqu'à son château d'*Arpinum*. Le plaisir de revoir ses concitoyens, & de recevoir les complimens d'un peuple qui regardoit sa gloire comme la sienne propre, devoit l'occuper le reste du jour. 4 *Mai*: ce jour, moins agréable que le précédent, est marqué très distinctement. Il dina au château de son frère *Quintus* à *Arcanum*, peu éloigné d'*Arpinum*. Il y vit une scène domestique, où la mauvaise humeur de la femme de *Quintus*

troubla les plaisirs d'une fête, & lassa la patience de son mari & de son beau-frère. Cicéron coucha ce soir à *Aquinum*, à 15 milles seulement d'*Arpinum*. 5 & 6 *Mai*: d'*Aquinum* à *Cune* il y a 65 milles²⁹. La traite feroit un peu longue. D'ailleurs pour passer d'*Aquinum* sur la voie Latine à *Minturnæ* sur la voie Appienne, il falloit prendre un chemin de traverse. Encore ne suivoit on la grande route que pendant neuf milles. Il falloit la quitter de nouveau à *Sinuffe* pour s'enfoncer dans les marais du *Vulturnus*, & dans les fables de *Liturnum*. Je pense que Cicéron aura couché à l'un de ces endroits pour ne se rendre que le lendemain à sa maison auprès de *Cumes*. Le 7 *Mai*, Cicéron a du le passer tout entier à *Cumes*, pour y recevoir les visites du voisinage. Je fais que toute la Baye de Naples étoit ornée de maisons de plaifance qui se touchoient; mais il falloit bien un jour pour rassembler une petite Rome dans celle de Cicéron. Le 8 *Mai*, il alla à son château de *Pompeii*. Il y avoit 39 milles par terre par *Puteoli*, Naples, & *Herculaneum*. Mais il pouvoit l'abrèger de beaucoup en traversant la Baye. Cependant on peut toujours lui donner une journée pour cette promenade. Le 9 *Mai*, il le passa furement à *Pompeii*. Il lui falloit quelque motif, ou de plaifir, ou d'affaires, pour l'engager à s'écarter autant de sa route.

On reconnoit dans cette promenade un grand seigneur qui voyage dans les environs d'une capitale; qui fait de grandes journées sans se presser, & qui jouit partout de ses aifances. Parmi les anciens, ces commodités n'étoient que pour les grands. parcequ'il falloit se les procurer par soi-même, suppléer

aux postes par des relais, & aux bonnes auberges par ses propres maisons. Aujourd'hui que l'intérêt a été établi pour le public toutes ces commodités, chacun peut se les approprier, dès qu'il en a besoin. Le 10 Mai, Cicéron partit de *Pompeii* pour aller coucher dans une maison de campagne, qu'un de ses amis avoit auprès de *Trébula*; 30 milles. Il commençoit à se mettre sérieusement en route, & comme il le dit lui-même à *Atticus*, il ne veut plus faire que des bonnes journées. *justa itinera*. Le 11 Mai, il arriva à *Beneventum*; 30 milles. Le 12 Mai, il me paroît qu'il s'y arrêta. Il parle d'une lettre qu'il y reçut de très-bonne heure, & d'une autre qui ne lui parvint que plus tard. Le 15 Mai, il partit de *Venusia* pour grimper le Mont *Vultur*, pour descendre dans la pleine de la Lucanie, & pour arriver à *Tarentum* le 18 Mai. Cette ville est éloignée de *Beneventum* de 155 milles. Il passa trois jours avec le grand Pompée, occupé à affermir les bons principes dans le cœur d'un citoyen qui tenoit encore, ou du moins qui croyoit tenir la balance de la république. Le 22 Mai, Cicéron alla à *Brandusium*, qui étoit à 43 milles de *Tarentum*¹⁰. Les vents contraires & ses affaires le retinrent plusieurs jours dans ce port. Ce ne fut que le 15 Juin qu'ayant mis à la voile il arriva à *Actium*. Il se remit de nouveau en chemin; traversa l'*Achelous* & l'*Evenus*; & ayant passé par les villes de *Delphi*, *Thespiæ*, *Megara*, & *Eleusis*, il se trouva à Athènes le 25 Juin, après un voyage de 205 milles depuis *Actium*¹¹. Je ne le pousserai pas plus loin (ce voyage de Cicéron). Je remarquerai seulement que depuis *Pompeii* jusqu'à Athènes il fit 463 MILLES ROMAINS

(environ 417 milles d'Angleterre) dans dix-neuf jours de marche. C'est à raison de 24 $\frac{1}{2}$ milles Romains par jour.

Je m'étonne un peu de la lenteur de ce voyage de Cicéron, dont les journées ne surpassoient guères la marche qu'un fantassin Romain, chargé de ses armes & de tant d'autres fardeaux, pouvoit faire dans cinq heures d'été (environ six heures équinoxiales). Ma surprise n'est diminuée que par les réflexions suivantes. 1. Cicéron s'expatrioit sans savoir le terme précis de son exil. Combien de préparatifs de toutes espèces étoient nécessaires pour un gouverneur qui alloit établir une grande maison dans une province éloignée & barbare. Cicéron dépendoit d'un nombre de choses qui se rassembloient pour lui à *Beneventum*, à *Tarentum*, à *Brundisium*, & dont le retard influoit nécessairement sur le voyage. Je ne fais si je me trompe, mais je crois voir dans toutes les lettres de notre orateur, qu'il n'avoit pas un génie merveilleux pour ses arrangemens économiques. 2. La maison d'un proconsul étoit trop nombreuse pour lui permettre de précipiter sa marche. Un questeur, quatre lieutenans, douze tribuns accompagnoient Cicéron, pour remplir leurs fonctions respectives dans son gouvernement. Une foule de jeunes Romains de condition, le suivoit, pour apprendre sous ses auspices l'art de la guerre, dirai-je, ou celui de la politique. A cette troupe illustre, il en faut ajouter une autre bien plus nombreuse d'officiers, de licteurs, de commis, d'affranchis, & d'esclaves, tant du proconsul lui-même, que de ses compagnons. Ce petit corps d'armée marchoit avec lenteur; il avoit trop d'em-

barras & trop de besoins, pour suivre la route d'un voyageur ordinaire. Cicéron auroit mieux aimé aller par mer d'*Aëlium* à *Patras*. Mais il auroit fallu se servir des petites barques du pays, & ce trajet ne se feroit pas fait avec la dignité d'un ministre public, qui vouloit en imposer aux Grecs, autant par la magnificence de son équipage, que par la modération de sa conduite. 3. Il a du trouver de mauvais chemins d'*Aëlium* à Athènes. Le principe de la construction des chemins, n'étoit ni la commodité des provinces que les vainqueurs Romains ont toujours méprisées, ni le commerce, dont ils n'ont jamais connu le prix; mais les troupes dont ils vouloient faciliter la marche. La Grèce, devenue de très-bonne heure une province intérieure & soumise, ne se trouvoit pas même sur ces grandes routes qui unissoient Rome & les frontières. Pendant que les autres parties de l'empire étoient occupées par les voies militaires dans tous les sens possibles, la Grèce n'en a jamais eu qu'une seule. Elle a pu servir au voyage du proconsul, si elle étoit déjà construite; mais dans l'ignorance où nous sommes de cette époque, nous devons croire qu'elle ne l'étoit pas. La plupart des chemins provinciaux sont l'ouvrage des empereurs". 4 La Grèce attira peu l'attention du gouvernement Romain; mais qu'elle étoit digne de celle de Cicéron! Le moyen de parcourir rapidement un pays dont chaque bourgade étoit célèbre dans l'histoire, ou dans la fable? L'homme de lettres, qui admiroit d'autant plus les Grecs qu'il cherchoit à les surpasser, l'antiquaire curieux, qui avoit déterré le tombeau d'Archimède, le philosophe éclairé, qui dévoila les fourberies de *Delphi*, devoit

s'arrêter par-tout, pour y voir cent objets inconnus, ou indifférens aux yeux vulgaires. Que je voudrois suivre un pareil guide dans un tel voyage!

A rassembler les 369 milles Romains qu'Horace auroit pu faire en dix jours & demi, & les 463 milles que Cicéron fit en dix-neuf jours, nous aurons le terme moyen de 30 milles Romains pour une journée ordinaire. J'aime cependant mieux la pousser à 33 milles (30 milles d'Angleterre). La lenteur de Cicéron est mieux constatée que la précipitation qu'on pourroit soupçonner à Horace.

Je ne m'étendrai point ici sur les postes des Romains, sur leurs auberges, ni sur leurs voitures. A en juger par les monumens qui nous restent, celles-ci étoient petites, ouvertes, & assez peu commodes; posées sur deux, ou sur quatre roues, sans être suspendues, elles devoient fatiguer les voyageurs sur le pavé des voies militaires. Il y en avoit de plusieurs espèces, & ce qui paroît singulier, les Romains les avoient presque toutes empruntées des Gaulois. Ils les ornoient quelquefois d'argent, d'or, & même de pierres précieuses; faste barbare & déplacé, qui annonçoit plus de richesse que de goût. Mais il étoit réservé aux modernes d'inventer ces machines douces & élégantes, qui satisfont à la fois, à la mollesse du voyageur, à la paresse & à son impatience¹¹.

Je parlerai peu d'un autre genre de voyage, des marches des troupes. Des idées générales, & les exercices dont je viens de faire mention, me persuadent qu'elles étoient plus fortes que les nôtres. En attendant que j'aye fait les recherches nécessaires pour les déterminer avec plus de précision, je jeterai un

souper d'œil sur la marche la plus hardie & la plus forte que je connoisse dans l'histoire ancienne ou moderne.

Les affaires des Carthaginois ne se soutenoient plus en Italie que par la conduite d'Hannibal, lorsque Asdrubal passa les Alpes avec une armée nombreuse. La république craignoit de succomber sous leurs efforts réunis. Le Consul Néron observoit tous les mouvemens d'Hannibal, qui épuisoit en vain toute la science des marches, & des contremarches. Le général Romain comprit qu'il falloit prévenir par un coup hardi, tant de dangers qui menaçoient sa patrie. Avec un corps choisi de mille cavaliers, & de six mille fantassins, il s'échappe de son camp, trompe la vigilance du Carthaginois, exécute sa jonction avec son collègue en Ombrie, sauve la république à la bataille du Metaurus, & revient avec la même rapidité, annoncer la mort de son frère à Hannibal, qu'il retrouve toujours dans l'étonnement & dans l'inaction¹⁴. Il avoit laissé Hannibal dans les environs de *Canusium*. Il trouva le consul Livius dans ceux de *Sena Gallica*. La route qu'il prit par les pays des *Larinales*, *Frentani*, *Marrucini*, *Prætutii*, & par le *Picenum* dans l'Ombrie, étoit d'environ 270 milles Romains¹⁵. J'ignore le temps qu'il y mit, mais je fais que dans son retour, il n'employa que six jours¹⁶. La nécessité de la diligence devenoit plus grande tous les jours, & ce n'est pas une petite tache à la gloire d'Hannibal d'avoir ignoré pendant une douzaine de jours, qu'il n'avoit plus un consul en tête. Je crois qu'Asdrubal s'en seroit aperçu à sa place, & qu'il auroit détruit une armée déjà affoiblie par la perte de son général, & d'un gros détachement¹⁷: 270 milles

dans six jours nous donnent par jour 45 milles Romains (40 1/2 d'Angleterre). Le fait est presque incroyable. Je sens que le corps de Néron étoit choisi sur toute l'armée, qu'il marchoit jour & nuit, & que les soins du général & le zèle des alliés, lui prodiguoient les soulagemens & les secours propres à adoucir ses fatigues, & à ranimer ses forces. Avec tout cela, cette marche seroit impossible à nos troupes. Il falloit des Romains du temps de Scipion. Légionnaires, leurs corps étoient endurcis à la peine & au travail; citoyens, ils avoient une patrie, ils combattoient pour elle. Leurs efforts étoient bien différens de ceux d'une troupe de mercenaires, qui n'espère que sa paye, & qui ne craint que les chatimens.

C'est ici une ébauche du chapitre dont j'ai parlé, mais qu'elle est encore imparfaite!

N° IV.

à LAUSANNE.

IL y auroit bien des connoissances philosophiques & théologiques à tirer des *Fastes d'Ovide*. La religion des Romains, ses rapports & ses différences d'avec celle des Grecs, sont un sujet aussi curieux qu'il est neuf. Je ne compte pour rien les recherches d'un *Coyer*.

Quant à la poésie des *Fastes*, j'y trouve bien plus à reprendre qu'à louer. Je reconnois avec plaisir tout le mérite d'Ovide; une imagination étonnante, une élégance soutenue, & beaucoup d'aménité dans l'esprit. Je suis frappé surtout de la variété, de la souplesse, &, pour ainsi dire, de la flexibilité de son génie, qui passe avec rapidité aux sujets les

plus opposés, qui s'y livre avec aisance, & qui les présente avec tout l'agrément dont ils sont susceptibles. La pensée convient presque toujours à son objet, & rarement son expression manque à bien rendre sa pensée. Dans les Fastes l'idée du *lendemain* revient à chaque instant; mais l'image du poëte est toujours différente. Les endroits des Fastes qui m'ont fait le plus de plaisir, sont: 1. L'origine des sacrifices des animaux. 2. L'aventure de Lucrece. 3. La fête d'Anna Perenna. 4. L'origine du nom de Mai. 5. La dispute des déesses pour celui de Juin.

Voici d'un autre côté quelques défauts dans le caractère du poëte, ou dans celui de son sujet, que je n'ai apperçu qu'avec peine. 1. Ovide me paroît sans nerf, & sans élévation. Son esprit perd en profondeur ce qu'il a gagné en superficie. S'agit-il d'un tableau de la nature? ses traits sont vagues & rarement caractéristiques. Dans ceux des passions, il est rarement juste, trop foible, ou trop outré, & presque toujours trop diffus; il cherche toujours le chemin du cœur, mais il ne le trouve presque jamais. Son caractère tendre & léger, amolli par les plaisirs, & rendu plus touchant par le malheur, lui avoit un peu fait connoître le ton de la tristesse, & celui de la joye. Il fait gémir sur le sort d'une amante abandonnée, ou célébrer la victoire d'un amant heureux. Mais les grandes passions, la fureur, la vengeance, la force, ou la férocité d'une ame qui subjugue ses mouvements impétueux, ou qui leur laisse un libre cours, lui sont assez inconnues. Ses personnages sont plus occupés des lecteurs que d'eux.

mêmes; & le poëte, qui doit être caché, paroît à tout instant, pour les louer, pour les blâmer, ou pour les plaindre. Ovide avoit fait une tragédie; quoiqu'en dise Quintilien, je ne saurois la regretter beaucoup. 2. Il connoissoit peu l'art des proportions, cet art si nécessaire à un écrivain qui marque à chaque idée sa place & son étendue, selon sa nature, & le but de celui qui l'employe. Chez Ovide je vois des pensées essentielles, des récits qui tiennent au fond de l'ouvrage, passer légèrement sans laisser de traces, pendant qu'il s'appesantit sur des ornemens frivoles & peu nécessaires. Croiroit-on que l'enlèvement de Proserpine est décrit en deux vers, mais que le dénombrement des fleurs qu'elle alloit cueillir dans les campagnes d'*Enna*, en avoit occupé seize¹⁸. Je conviens que le sujet des *Fastes*, l'exposoit à se tromper souvent sur les proportions. Il est lié avec toute la mythologie des Grecs, il y entre beaucoup d'histoire Romaine. Quelquefois il falloit raconter toute une fable; dans d'autres occasions il suffisoit de la rappeler, ou même de la supposer. Il s'agissoit de décider jusqu'à quel point elle devoit être déjà connue d'un lecteur un peu instruit, & combien cette connoissance étoit essentielle à celle de l'ouvrage. Cette décision étoit des plus délicates. 3. Quelques critiques ont loué dans Ovide, la finesse & l'art de ses liaisons dans un sujet aussi varié que les métamorphoses. Mais ce sujet, sans avoir l'unité de l'épopée, lui fournissoit des rapports très naturels. Celui des *Fastes* est entièrement décousu. Une cérémonie, une fête, est tout à fait isolée de celle qui la suit; encore ne la suit-elle que par une chrono-

logie imaginaire. L'époque de leur institution, que le poète recherche toujours, tombe, si l'on veut, au mois de Janvier; mais ce sont souvent des mois de Janvier d'une année, ou même d'un siècle différent. Ovide a si bien senti ce défaut, qu'il a voulu lier en quelque sorte, les fêtes de la terre avec les phénomènes du ciel, qui ont donné une liaison plus réelle, mais très peu intéressante, à son calendrier.

4. Ovide a reçu de la bouche des dieux toute la science de leur culte, la raison & l'origine de chaque fable, & de chaque cérémonie. Tel est l'esprit humain. Dans la fiction il faut une apparence de vérité. L'invention du poète ne doit jamais travailler sous nos yeux. Mais le nôtre laisse trop entrevoir que toutes ses conversations ingénieuses avec les dieux, n'ont eu lieu que dans son esprit. S'il en parle sérieusement une fois, à l'occasion de Vesta, c'est pour renverser l'édifice entier d'un seul trait. Je conviens que le mélange de sérieux & d'imaginaire, confondu avec la religion poétique, qui étoit en même temps celle de l'état, devoit embarrasser un poète Romain. Chez les premiers Grecs, l'inspiration d'Homère ne différoit point de celle de Calchas; ses ouvrages & ceux de ses successeurs, étoient les livres saints de la nation. Chez nous au contraire ce n'est qu'une illusion volontaire & passagère, un langage de convention. Mais parmi les Romains qui croyoient un peu à leurs dieux, quoiqu'il s'en moquassent très souvent, mais qui n'avoient nulle foi à leurs poètes, le rôle de ceux-ci étoit très difficile à soutenir.

5. Je ne dois pas compter la mesure des vers élégiaques pour un défaut particulier, quoique le

caractère des Fastes eût fort bien comporté la mesure héroïque. Quoiqu'il en soit, la première m'a toujours ennuyé. Elle est obligée de placer régulièrement le repos du pentamètre sur le milieu du troisième pied, & de renfermer un sens complet dans les deux vers. Cette monotonie fatigue bientôt l'oreille, & des bornes aussi étroites produisent bien des chevilles. Il y a tout autrement de variété, de liberté & de vraie harmonie, dans la marche des vers héroïques.

N° V.

à LAUSANNE.

AL'occasion du traité d'Addison, je ferai deux ou trois remarques sur les êtres allégoriques qu'on voit sur les revers des médailles. Que l'esprit humain est borné! ses inventions les plus hardies ne sont que des copies.

1. On a voulu donner à tous ces êtres une figure humaine. Nos yeux, accoutumés à ne voir la raison que sous cette forme, exigeoient ce sacrifice. Mais notre esprit incapable d'une abstraction nécessaire, hors d'état de séparer de la figure humaine, des idées qui l'accompagnent ordinairement, demandoit encore que le sexe fut déterminé. Ce sexe renfermoit cependant des images grossières, qui convenoient mal à la pureté des vertus & à la spiritualité des êtres métaphysiques. Après avoir fait ces deux sacrifices aux yeux & à l'imagination, il en falloit un troisième pour l'oreille. Pour distinguer le sexe, on ne rechercha point des caractères, des attributs

qui pouvoient avoir quelque rapport avec ceux de la femelle ou du mâle. Cette méthode auroit fourni quelques allégories passables. On suivit sans réflexion les genres de leurs noms, qui n'ont été réglés dans toutes les langues que par le caprice & l'ignorance des premiers hommes. En Grec aussi bien qu'en Latin, la plupart de ces noms sont féminins. La plupart de ces êtres sont par conséquent représentés en femmes. Je dis la plupart, car malheureusement encore il y en a de masculins. Quelquefois il y a deux synonymes de genres opposés, & le même être se voit travesti en homme ou en femme, selon le mot par lequel on le désigne. Je ne citerai que l'exemple de *Gloria* & d'*Honos*. Par la suite nécessaire d'un arrangement aussi mal imaginé, le caractère du sexe & celui de l'être, sont souvent compromis. Les vertus ne peuvent se contrarier, & l'on ne peut imaginer la vérité, la justice, ou l'humanité d'une femme qui se déploie aux dépens de la chasteté, ou de la décence de son sexe. Dès que la nudité cependant paroît convenir aux attributs d'un être moral, on fait paroître la Valeur, l'Équité, ou l'Espérance, dans un état à faire rougir une femme modeste. On a beau me dire que ce ne sont pas des femmes, mais des figures féminines. Ma raison saisit la différence, mais c'est à l'imagination qu'il faut parler ici.

2 On a beau inventer des symboles, on ne peut représenter que des qualités humaines, sous une figure humaine. La piété n'est qu'une femme pieuse, le courage n'est qu'une femme intrépide, &c. C'est déjà beaucoup que de purger l'ame humaine de toutes les passions, à l'exception d'une seule qui l'occupe

toute entière, & qui se montre à découvert dans ses actions, dans son air, dans son maintien, & jusque dans sa parure. Mais cette abstraction a existé, quoique bien rarement. On peut au moins en concevoir la possibilité, & dès lors elle peut-être représentée. Encore ces symboles ne sont-ils jamais si frappans, que lorsqu'ils sortent du pays des chimères, pour nous ramener à des idées précises, & à la vérité des choses. Je ne connois point de symbole plus frappant que celui de la piété en Vestale Romaine. Le sénat a outré ce principe un peu, lorsqu'il a fait graver les vertus sous les traits de ses princes. Parmi les qualités humaines, celles qui sont permanentes & déterminées, se marquent avec plus de force, que celles qui sont vagues & passagères. Les dernières ne s'expriment que par l'attitude & l'air; les premières peuvent y ajouter les traits, la figure, & l'habillement. Les symboles de la Chasteté ou de la Vertu, sont bien plus sensibles que ceux de l'Espérance ou de la Crainte.

Toutes les autres idées abstraites dont on a voulu faire des personnes réelles, la Victoire, l'Eternité, l'Abondance, &c. ne se font connoître que par quelqu'un de leurs effets sensibles, ou par quelque objet réel dont l'idée est liée avec la leur. Encore seroit-on fort embarrassé à les trouver au besoin, si la fable & les institutions des hommes, ne fournissent beaucoup de signes arbitraires, qui n'ont leur valeur que par une convention tacite. Pour la femme dans le symbole, elle n'est qu'un hors d'œuvre. L'éternité est assez bien représentée par un globe & un *phœnix*. Dans la treizième médaille de la première suite, une

femme assise les soutient dans la main. Dans la cinquième médaille on ne voit point de femme, mais l'idée est toujours la même. Elle y a si peu de part, que sa présence ou son absence n'y apportent pas le moindre changement. Qu'on réitère l'expérience sur toutes ces médailles, la femme n'y est que pour figurer. Elle n'est jamais *symbole* elle-même. Les provinces sont d'un genre moyen. Comme pays, elles ne sont point symboliques, mais elles le sont très-souvent pour représenter le génie & les mœurs de leurs habitans.

3. M. Addison propose une explication de l'ode trente-cinquième du premier livre d'Horace, à l'occasion d'une médaille qui représente la *Sécurité* qui s'appuye sur une colonne".

*Regumque matres barbarorum, &
Purpurei metuunt tyranni
Injurioso ne pede prouas
Stantem columnam.*——

Ils craignoient que la Fortune ne renversât la colonne de leur confiance. Mais la crainte & la sécurité subsistent mal ensemble. D'ailleurs Horace se seroit-il servi d'une allusion aussi fine, & aussi éloignée, sans en avertir le lecteur, au moins par une seule épithète? Pourquoi ne pas rapporter tout uniment ces paroles à toutes ces statues, ces colonnes, que l'adulation érigeoit aux tyrans, & qui devenoient les premières victimes de la fureur populaire dans une révolution? Je soupçonne même que le poëte pouvoit avoir en vue le roi des Parthes, le plus puissant monarque de l'Orient. Le meurtrier de son père

& de toute sa famille, avoit raison de craindre la Fortune. Son inquiétude étoit sous les yeux des Romains; il avoit donné à Auguste plusieurs otages, de ses proches parens, que ce prince faisoit élever à Rome. Le superbe Phrahate cherchoit moins à flatter les Romains par cette démarche humiliante, qu'à priver les mécontents de chefs d'une révolte**.

N° VI.

à FLORENCE, le 5 Août 1764.

J'AI lu un petit ouvrage intitulé, *Lettera Critica del Cavaliere Lorenzo Guazzesi, Aretino, all' Illustriss. Sig. Dottore Antonio Cocchi, Medico, Antiquario de S. M. C. intorno ad alcuni fatti della Guerra Gallica Cisalpina, seguiti l' Anno di Roma 529, in Arezzo 1752, in 12mo. pp. 103.* J'y trouve du savoir & de l'esprit, une bonne critique, & une très-grande connoissance du local. Son défaut principal est celui de sa nation; un style Asiatique, ennemi de la force, de la précision & de la brièveté. Je vais rassembler sur ce sujet ce que M. Guazzesi m'a appris, & les idées que ma propre réflexion y a ajoutées. Cette ébauche seroit moins imparfaite, si j'avois un Polybe sous les yeux.

1. Je ne saurois concevoir un événement plus dangereux pour la grandeur Romaine, que ne l'auroit été la réunion des Gaulois & des Carthaginois dans la première guerre Punique. Ils étoient redoutables les uns & les autres à ce peuple ambitieux; la politique la mieux entendue joignoit ses conseils à ceux de la haine. Chacun auroit mis dans l'alliance ce qui manquoit à son ami. Carthage se faisoit craindre par ses trésors

tréfors, la marine, & la discipline militaire. Le nombre, la valeur, & la situation avantageuse des Gaulois, faisoient toujours regarder une guerre Gauloise comme une crise très-dangereuse pour la république. Si les alliés avoient réussi, la différence de leurs vues & de leurs caractères, auroit facilité les partages, & cimenté leur amitié. Mais la politique timide & bornée des Carthaginois, & l'insensibilité paresseuse, si naturelle à une nation de barbares, qui ne prévoit jamais les dangers, épargnèrent aux Romains tous les périls de cette alliance. Je pense que cette république qui savoit dissimuler & son ambition & la vengeance, ménageoit les barbares avec soin, & qu'elle attendoit tranquillement pour les irriter, le moment où ils n'auroient de ressource qu'en eux-mêmes.

L'an de Rome 470 les Gaulois *Senones* furent presque exterminés. On envoya les colonies de *Castrum* & *Sena*, dans leurs pays qui s'étendoit de l'*Æfis* à l'*Ufens*; & tout leur territoire, l'*Ager Gallicus*, fut ajouté au domaine de l'état. Au bout de cinquante-huit ans, un tribun avide de popularité, fit passer une loi, pour diviser parmi les citoyens ces terres de la république. On a de la peine à voir comment cette nouvelle distribution d'un bien qui n'étoit plus aux Gaulois, a pu allumer sur le champ une guerre aussi vive qu'elle fut générale. Je comprends seulement que les *Boii* limitrophes jouissoient de l'avantage du pâturage public, moyennant cette redevance légère qu'on nommoit *Scriptura*, & que des particuliers étoient intéressés peut-être dans les sous-fermes de ces domaines. L'avidité des nouveaux habitans,

aura chassé de leurs azyles, quelques foibles restes des *Senones*, que la sage modération du gouvernement avoit oubliés. Le Voisinage des Romains devenoit plus dangereux aux Gaulois, à mesure que cette frontière se fortifioit & se peuploit d'une colonie rivale & guerrière. Quoiqu'il en soit, cette loi répandit la crainte & la fureur dans toute la Gaule Cisalpine. Ces nations prirent les armes, & ils appellèrent encore en Italie, un corps nombreux de mercenaires tirés des peuples Transalpins. Les Romains se préparèrent à soutenir l'orage. Par le dénombrement qu'ils firent de toute l'Italie, ils virent bientôt qu'ils pouvoient y opposer 700,000 fantassins, & 70,000 cavaliers. Le consul *Æmilius*, avec une nombreuse armée, se posta à *Ariminum* pour couvrir l'*Ager Gallicus*, l'objet de la guerre; & un des préteurs fut chargé de la défense de l'Etrurie. L'autre consul, *Atilius*, étoit déjà passé en Sardaigne, occupé à foumettre les barbares de cette île.

2. Il importe peu de savoir par quelle route les barbares vinrent fondre sur l'Etrurie, qu'ils avoient choisie pour le premier théâtre de la guerre. Le préteur étoit naturellement posté auprès d'Arezzo, la grande place d'armes des Romains dans la Toscane. Si les Gaulois ont suivi la route de la mer, ils peuvent avoir trompé sa vigilance; s'ils prirent celle de Bologne & du *Valdimugello* **, ce commandant, trop foible pour les attaquer, se sera vu obligé de les laisser ravager & piller impunément les riches pâturages de la Toscane **. Ils y firent un butin immense en troupeaux & en esclaves. Fiers de marcher sur les traces de leur ancêtres, ils osèrent pousser jusqu'à *Clusium*, sur la grande

route de la capitale. Ce fut là qu'ils apprirent la nouvelle que le préteur, qui avoit peut-être reçu des renforts, les poursuivoit à grandes journées. Ils firent volte face pour aller à sa rencontre, & déjà le soir du premier jour de marche, les deux armées se trouvèrent en présence. Chacun y fortifia son camp. Si nous suivons la route de *Clusium* à *Arezzo*, dans la *Valdichiana*, nous trouverons les villages de *Lucignano* & de *Sinalunga* à une distance assez convenable¹¹. Les Romains avoient pris un poste excellent; & ces barbares, malgré leur impétuosité, songèrent plutôt à leur faire abandonner qu'à les y attaquer. Ils partirent avec toute l'infanterie, laissèrent des feux allumés pour tromper les Romains, & leur cavalerie pour les harceler, & les attirer insensiblement à l'endroit où ils les attendoient. Le préteur donna dans le piège, & paya sa crédulité d'une défaite sanglante. Il se retira avec difficulté sur une hauteur, où il se défendit jusqu'à l'arrivée du consul *Emilius*, qui avoit forcé de marches & passé l'*Apennin*. Sa présence sauva le préteur, & les Gaulois ne songèrent plus qu'à mettre leur butin en sûreté, & à faire leur retraite le long de la mer. Ce récit est clair, & si *Casaubon* avoit aussi bien pris le sens de *Polybe* que *M. Guazzesi*, le texte de ce grand historien n'offriroit plus de difficultés géographiques. Il avoit dit de la retraite de Gaulois, *Ποιησάμενοι την οπεχωρησιν ὡς ἐπὶ πόλιν Φοισύλαν*. Si on le traduit *Fesulas tendunt*, on fait faire aux Gaulois une marche presque incroyable, & une manœuvre ridicule, puisqu'elle suppose que les Romains poursuivirent leur cavalerie soixante milles, sans la mettre en déroute. Ces embarras augmentent, lorsqu'on a conduit les Gaulois

jusqu'à *Fesula*, & au pied de l'Apennin; & comme on ne conçoit point comment ils ont pu rétrograder jusqu'à Telamon, on prend le parti avec Cluvier, de préférer l'autorité d'Orose à celle de Polybe, & de supposer que la dernière bataille s'est donnée auprès d'Arezzo. Pourquoi ne pas rendre *ως επι Φαισουλων* versus *Fesulas*, du côté de *Fesula*, selon la signification la plus naturelle, & la construction la plus facile? Les Gaulois suivirent donc la route de *Clusium* à *Fesula*, mais on peut penser qu'ils s'étoient à peine masqués derrière cette chaîne de collines, qui sépare la Seigneurie de Florence, du territoire de Sienne, lorsque l'affaire s'engagea. Grace à cette idée heureuse de M. Guazzeffi, le système entier de cette campagne, se devoit à nos yeux". Les Romains se retirèrent sur une de ces collines; & ce fut en faisant passer quelques coureurs à travers les bois qui les couvroient, qu'ils communiquèrent au consul leur situation.

Pourquoi les barbares préférèrent-ils le chemin des côtes, à celui du Valdimugello, qui étoit beaucoup plus court? Pourquoi n'ont-ils pas traversé le pays en droiture, pour arriver à l'embouchure de l'Arne, & pour côtoyer ensuite jusqu'aux gorges de la *Valdimagra*? Il est toujours certain que le Port de Telamon est plus près de Rome que les montagnes de Sienne. M. Guazzeffi répond très bien à ces difficultés, par les changemens que le temps a apportés au pays, & par l'ignorance où nous sommes, si cette route n'étoit pas la seule praticable pour une armée, par la préférence que les Gaulois donnoient à la plaine, où ils pouvoient faire agir leur cavalerie nombreuse, & par l'espérance de se servir des vaisseaux corsaires

Liguriens & Gaulois, pour transporter tout leur butin, sans danger & sans difficulté. Mais je crois qu'il faut pénétrer jusqu'aux ressorts qui ont fait mouvoir les conseils Gaulois, pour bien apprécier une conduite qui passe de la fureur au découragement, qui menace la capitale, & qui ne cherche ses ennemis que pour se retirer de devant eux, après avoir goûté les prémices de la victoire. Les Gaulois étoient gouvernés en effet par deux esprits très différens. Les peuples Cisalpins ne sentoient que trop, qu'une pareille guerre ne pouvoit finir que par leur destruction, ou celle des Romains. Ils combattoient avec cette ardeur qu'inspirent les plus grands intérêts ; mais ils ne trouvoient point la même façon de penser dans les *Gesatæ* leurs alliés. Ces troupes, qui étoient moins une nation, qu'un corps d'aventuriers rassemblés de plusieurs peuples différens, n'avoient d'autre motif pour passer les Alpes, que l'espérance du butin, & ne songeoient qu'à conserver ce butin par une prompte retraite, sans s'exposer davantage dans une guerre qui leur étoit étrangère. Ce fut Anocreste leur chef, qui ouvrit le premier cet avis ; & dans l'ignorance générale où l'on étoit de la géographie spéculative, des barbares qui ne connoissoient ni le pays, ni la langue du pays, ne pouvoient se guider que par le cours des rivières dont les torrens se frayent ordinairement un chemin dans les vallons les moins difficiles. Ils se trouvoient alors vers la source de l'Ombro, & comme cette rivière coule du côté du Sud-Ouest, ils s'étoient rapprochés de Rome, lorsqu'ils étoient parvenus à son embouchure auprès du Port de Telamon. Si les Cisalpins, qui connoissoient le mieux ce pays, ne le quittoient qu'avec peine ; on

peut soupçonner qu'ils profitèrent avec plaisir de cette circonstance.

J'ai dit qu'ils suivirent l'Ombro jusqu'à son embouchure, quoique le Port de Telamon soit à dix-huit milles plus près de Rome. Mais on fait par un passage des stratagèmes de Frontin, que ce fut auprès de Colonia qu'ils descendirent dans la plaine, & que les Boii jetèrent dix milles hommes dans un bois auprès de cet endroit. Le consul Æmilius découvrit l'embuscade, & les tailla en pièces. Les critiques qui ne connoissoient point cette *Colonia*, ont voulu l'expliquer, ou la corriger à leur manière. *Colonia*, nommée *Columnata* dans le moyen âge, & la *Colonna* à present, n'est qu'un village du territoire de Grossetto entre l'embouchure de l'Ombro & le lac Castiglione ou Aprilis⁴⁵. Voilà le lieu de la bataille. Le Port Telamon, endroit bien plus connu, lui a donné son nom.

On fait que le consul Æmilius suivit toujours l'armée des barbares, sans vouloir engager une bataille, & que par un hazard singulier, son collègue Atilius, qui avoit débarqué son armée à Pise, & qui revenoit à Rome par la voie Aurelienne, rencontra sans s'en douter, l'avant-garde des Gaulois; que le combat s'engagea, & que le consul y fut tué, mais qu'Æmilius, qui les attaquoit de son côté, remporta une victoire complete, & que l'armée entière des barbares périt dans cette bataille, qui porta le coup mortel à la liberté des Gaulois en deçà des Alpes. De toutes ces circonstances, il n'y a que la surprise d'Atilius qui me paroît inconcevable. Il n'avoit pu quitter la Sardaigne sa province, sans les ordres du sénat, & parmi ses

instructions, il avoit certainement celui de s'informer des mouvemens de l'ennemi, & de ceux de son collègue, pour agir de concert avec lui. Cette tâche s'exécutoit d'elle même dans un pays ami, où la désolation du peuple & la fuite des payfans, lui annonçoient assez l'approche des barbares. Quoiqu'il en soit, quand je vois les Gaulois pris en front & par derrière, par deux armées Romaines qui arrivent de deux côtés opposés, cette marche m'a plutôt l'air d'un projet très bien entendu, que d'une négligence à peine concevable.

* * * * *

M. Guazzefi croit qu'anciennement la Toscane avoit beaucoup de forêts, que les territoires de Cortone, d'Arezzo, & de Fesule en étoient couverts. On connoit l'étendue de la forêt Ciminienne. Il y en avoit auprès de *Clusium*, A. U. C. 444, selon Tite Live. Dans les guerres Puniqes les Romains tiroient leurs bois de construction, des pays de *Rufellæ*, de *Perugia* & de *Clusium*; & on fait que les territoires de Sienne, de Volaterra, & celui de *Populonium*, où l'on travailloit le fer de l'île d'*Elba* avoient beaucoup de bois. Flavius Vopiscus marque que du temps d'Aurelien, il y en avoit beaucoup auprès de la voie Aurelienne, & Strabon l'affirme de toute la Toscane. Pour peu qu'on creuse dans la Valdichiana, on trouve des arbres d'une grandeur démesurée, qui sont devenus fossiles. Faut-il encore en appeler aux anciens noms de ce pays, la *Farneta*, *Alberoso*, *Fraffineto*, *Cereto*, la *Selve*, & à l'obligation que ces communautés retinrent jusqu'à l'onzième siècle, de livrer les sangliers tous les ans à leurs seigneurs?

N° VII.

Sur les TRIOMPHES des ROMAINS.

à ROME, le 28 Novembre 1764.

ROMULUS se vit bientôt forcé de prendre les armes contre les petites cités des Sabins, que l'enlèvement de leurs filles n'avoit que trop justement irrités contre son état naissant. Acron, roi des Cininiens, fut la première victime des armes Romaines. Il tomba sous les coups de Romulus, & son peuple fut trop heureux de se perdre dans la nouvelle colonie. Le vainqueur voulut jouir des prémices de sa gloire. Chassant devant lui des troupeaux & des prisonniers, suivi des compagnons de sa victoire, & entouré de l'allégresse publique, il rentra dans sa ville, & monta sur le Mont Capitolin, pour déposer dans un temple qu'il y avoit dédié à Jupiter Feretrius, sa reconnaissance & ses trophées. Par cette cérémonie, il associa pour jamais dans l'esprit de ses Romains la religion & la vertu militaire. Ce fut là l'origine des triomphes; *institution qui devint dans la suite, la cause principale de la grandeur de Rome* ". Trois cents vingt de ces triomphes " la conduisirent à ce faite de grandeur, où elle se trouva sous l'empire de Vespasien. Je vais hasarder quelques réflexions sur le droit de triomphe, sur le chemin que suivoient les triomphateurs, & sur le spectacle lui même.

Le droit de triomphe peut s'envisager de trois manières différentes. 1. L'autorité qui l'accordoit; 2. les personnes à qui on l'accordoit; & 3. les raisons pour lesquelles on l'accordoit.

1. Je pense que les rois, dont l'autorité étoit aussi indépendante sur le militaire, qu'elle étoit bornée dans ce civil, rentroient dans la ville en triomphe, toutes les fois qu'ils s'en croyoient dignes, & qu'ils se décernoient eux mêmes cet honneur que leur prédécesseur avoit institué. Après l'expulsion de Tarquin, le sénat, déjà le conseil du prince & de la nation, devint encore l'arbitre des recompenses militaires. Il accorda à Valerius Publicola l'honneur du triomphe pour cette victoire remportée sur les Tarquins, dans laquelle Brutus perdit la vie. Depuis cette époque, le triomphe acquit un prix réel aux yeux de quiconque connoissoit la véritable gloire. Cette cérémonie n'étoit plus une vaine pompe qui éblouissoit la populace : un consul y trouvoit désormais le plus beau de tous les éloges, l'approbation de nos égaux, & de nos émules. Quelques uns des sénateurs avoient eux mêmes obtenu cette gloire, il y en avoit peu qui n'y aspirassent. Tous intéressés à ne point avilir un honneur qui étoit le leur, ils jugeoient le candidat avec une sévérité salutaire pour l'état, & glorieuse pour lui même. Le sénat regardoit ce droit comme la plus belle de ses prérogatives : il le conserva jusqu'aux derniers jours de la république, & parut le conserver jusqu'au plus bas temps de l'empire. Il eut une fois la douleur de s'en voir privé, & de sentir encore qu'il méritoit de le perdre. L'an de Rome 305, Valerius & Horatius, ces deux consuls qui avoient chassé les Décemvirs, remportèrent deux victoires complètes sur les Volsques, les Eques, & les Sabins; mais leur conduite trop populaire, & leur ardeur à poursuivre

les Décemvirs, leur avoient attiré la haine des chefs du sénat, qui plaignoient leurs coupables parens, quoiqu'ils détestassent leurs forfaits. Le sénat refusa aux consuls le triomphe qu'ils demandoient⁵⁰, & donna cet exemple si pernicieux dans un état libre, celui de distribuer les graces militaires selon le parti que suivent les Généraux dans les affaires politiques. Un tribun appela au peuple de cette injustice, & ce peuple fut charmé d'étendre ses droits en récompensant ses favoris. Valerius & Horatius triomphèrent sans le consentement du sénat: mais le peuple, content de sa victoire, rendit au sénat le droit qu'il s'étoit arrogé dans cette occasion. Je crois que ce corps habile, qui a eu des siècles de sagesse & des momens de passion, chercha dans l'impartialité & la prudence de ses décrets, l'affermissement d'une autorité aussi précaire, & que l'état profita de ses craintes. Il devoit craindre en effet la décision d'une question délicate sur la constitution. Puisque les arrêts du peuple pouvoient déroger aux droits les mieux reconnus du sénat, ce sénat qu'étoit-il, si non une commission établie par le peuple, à la quelle il avoit délégué l'exercice de ses droits, qu'il étoit toujours le maître de reprendre? Le parti patricien en auroit voulu faire les représentans de son ordre, comme les comices des tribus l'étoient de celui des plébéiens. Selon ces principes, ces deux corps se réunissoient pour former la république; mais chacun y avoit ses droits sacrés & inviolables. Le consentement du sénat ouvroit les portes au char du triomphateur; mais il dépendoit encore du peuple de l'arrêter. Tout commandement militaire se perdoit en

passant le *Pomerium*. Généraux au dehors, les consuls n'étoient que magistrats dans une ville, qui ne connoissoit de force que celle des loix. Cependant le triomphateur rentroit à la tête de ses légions, revêtu de son caractère militaire. Pour concilier la gloire du chef, & le respect qu'on devoit aux loix, le sénat proposoit toujours au peuple de lui continuer le commandement militaire, pendant le jour de son triomphe. L'assemblée déséroit presque toujours à l'autorité des pères, mais elle pouvoit la rejeter; & on la vu prête à user de son droit pour arrêter le triomphe de Paul Emile.

2. Pour oser demander le triomphe il falloit avoir eu le commandement. La discipline des Romains n'auroit jamais permis qu'un tribun, ou qu'un lieutenant, se présentât au sénat pour y demander le prix qu'il avoit mérité par ses services; qu'avoit-il pu mériter ce subalterne, lui dont les vertus n'étoient que la valeur & l'obéissance? C'étoit à son chef à les récompenser: Cette idée de la subordination étoit portée si loin, que le général jouissoit de la gloire de ses lieutenants les plus éloignés¹¹, & qu'ils étoient censés ne vaincre que par les ordres qu'il avoit donnés¹². C'est ainsi que les empereurs, seuls chefs de la milice, se réservèrent seuls les honneurs du triomphe pour les victoires que leur génie remportoit à la fois sur le Rhin & sur l'Euphrate. On s'apperçoit encore ici de l'association constante parmi les Romains, de la religion & de la politique. Le peuple en confiant à ses magistrats le commandement suprême, lui confioit le droit de prendre les auspices, & d'interroger la fortune publique de la nation. Ce caractère

facré les mettoit (pour m'exprimer ainsi) en liaison avec les dieux de la république. Eux, & eux seuls, pouvoient les interroger, & les solliciter par des vœux, que l'état étoit obligé de remplir. Il n'y avoit donc qu'eux, à qui il convenoit de leur offrir des actions de grâces, lorsque ces dieux avoient exaucé leurs prières, & d'apporter à leurs pieds des dépouilles des ennemis & les trophées de leurs victoires. Dans la théologie toute martiale des Romains, on ne pouvoit leur présenter des offrandes plus agréables.

Dans les premiers siècles, les consuls & les préteurs réunissoient facilement des campagnes qui ne consistoient qu'en quelques jours de marche, suivis d'un combat, avec l'administration politique. Mais lorsque la république étoit forcée de se défendre & d'attaquer tout à la fois dans toutes les provinces de l'Italie, dans la Sicile, dans l'Espagne & dans l'Afrique, il falloit multiplier les chefs, & continuer aux consuls & aux préteurs le même commandement, lorsque le terme de leur magistrature étoit expiré. Ces proconsuls & propréteurs devinrent à la fin les seuls généraux de l'état; & quoique les mêmes personnes exerçassent les fonctions civiles & militaires, elles ne les exerçoient plus en même temps, effet naturel de l'étendue de l'empire, & de la grandeur des affaires. Ces magistrats extraordinaires, qui jouissoient des mêmes droits & des mêmes auspices, que lorsqu'ils étoient consuls ou préteurs, obtenoient toujours le triomphe, quand ils l'avoient mérité. Pouvoit-on en effet flétrir leurs lauriers, parceque la distance des lieux & la difficulté de la guerre, ne leur avoient pas permis de la terminer dans une seule campagne.

Mais pendant la seconde guerre Punique, le jeune Scipion vint demander ce triomphe qu'il avoit si bien mérité, en vengeant la mort de ses oncles, & en rendant à la république la grande province d'Espagne. Sa situation étoit singulière comme ses exploits. Sa propre hardiesse & la faveur du peuple, l'avoient élevé au commandement à l'âge de vingt-quatre ans. Il étoit général sans avoir été magistrat. Il paroissoit dangereux d'accoutumer les favoris du peuple à mépriser les emplois de l'état, & à s'ouvrir des voies plus abrégées. En lui refusant le triomphe, on protestoit en faveur des maximes même qu'on avoit violées; on faisoit sentir au peuple combien étoient différentes ses loix & son autorité, & l'on refroidissoit les desirs téméraires que le succès de Scipion auroit excités, en séparant le prix de la gloire de celui de l'ambition. Le sénat prit le parti de la sagesse & de la discipline; & le vainqueur se soumit à son refus. Ce décret fondé sur des raisons qu'on sentit plutôt qu'on ne les énonça, s'introduisit dans la jurisprudence des triomphe; & il parut constant que le sénat n'en avoit jamais accordé à ceux qui n'étoient point magistrats: l'exemple de Scipion sembloit décider de l'avenir. Dans le sens propre, ce décret n'ouvroit le triomphe qu'à ceux d'entre les consuls & les préteurs, à qui le sénat continuoit l'exercice de cette magistrature qu'il leur avoit confiée; mais je vois que l'usage & la raison l'étendirent sans difficulté à ces citoyens à qui l'autorité publique accordoit le pouvoir de ces magistratures, qu'ils avoient une fois exercées, & que l'indulgence du sénat supprimoit, pour ainsi dire, les années qui s'étoient écoulées depuis l'expiration de leurs charges, & les

confidéroit toujours comme revêtus du caractère qu'ils avoient une fois porté. J'ignore jusqu'à quel point le sénat auroit poussé son indulgence, & s'il eût accordé le triomphe aux exploits d'un ancien préteur, par exemple, revêtu de l'autorité proconsulaire. Je crois que ce sage conseil ne décida point d'avance un cas qui n'étoit pas arrivé; & qu'il auroit jugé selon les circonstances jusqu'à un proconsul, qui n'auroit jamais joui que de la dernière des magistratures, l'édilité. Cet édile, âgé au moins de trente-huit ans, devoit être connu depuis vingt ans dans les troupes & dans la ville. Il devoit avoir fait connoître ses talens & son caractère dans la *questure*, & ses principes de politique dans le sénat. Mais le sens & la lettre de ce décret excluoiert de l'honneur du triomphe, tout particulier, tout chevalier Romain, qui auroit donné l'exemple pernicieux de faire déroger aux loix, en faveur même du mérite le plus distingué. Il établit si bien l'honneur de ces loix & du triomphe, que le peuple ne distribua plus ses graces, que selon l'ordre établi. Je fais que le jeune Pompée, encore chevalier, arracha au dictateur Sylla les honneurs du triomphe, dans ces temps malheureux où les loix se taisoient devant les particuliers trop puissans *. Si le sénat lui accorda ensuite une grace pareille, l'autorité de Pompée & la faveur du peuple justifioient assez une indulgence qui étoit sans conséquence pour lui.

3. On fait assez que le Général victorieux à son retour à Rome, faisoit assembler le sénat dans un temple hors de l'enceinte des murs, & qu'il lui exposoit ses prétensions au triomphe, en lui fournissant en même temps des mémoires exacts de sa victoire,

dont il étoit obligé de constater la vérité par son serment solennel. La manière dont Claudius Néron & Livius Salinator demandèrent le triomphe pour leur victoire de Metaurus, étoit selon Tite Live la forme usitée de tous les Généraux. Ils supplièrent qu'on rendit grâces aux dieux, & qu'il leur fût permis d'entrer en ville en triomphe, pour avoir administré la république avec courage & avec fidélité". Je pense que cette condition, dont l'interprétation se prêtoit facilement à la prudence & à l'équité des juges, étoit seule essentielle, quoique plusieurs écrivains y aient substitué une multitude de petites loix, qui arrêtoient les délibérations du sénat, & le mettoient à chaque instant dans l'impuissance, ou dans la nécessité d'accorder l'honneur du triomphe à ceux qui le sollicitoient". Eux-mêmes n'ont point pu découvrir des loix dignes de ce nom sacré. Celles qu'ils nous ont données, ne sont appuyées que sur quelques exemples particuliers, qui sont détruits à leur tour par des exemples opposés; & l'on doit sentir que celui qui nie, détruit, d'un seul fait, toutes les vraisemblances qu'on peut accumuler contre lui.

C'est ainsi qu'ils ont statué qu'un Général ne pouvoit prétendre au triomphe, à moins que dans une seule bataille rangée, il n'eut fait périr cinq mille des ennemis; & à les entendre, cette seule condition remplie l'autorisoit à le demander comme une récompense qui lui étoit due. J'ai cependant de la peine à me persuader que le sénat eut voulu s'assujettir à juger du mérite, sur une règle aussi incertaine que le nombre des morts. Dans combien d'occasions un Général pouvoit-il rendre à la république des services,

qui méritoient toute sa reconnoissance, sans avoir fatigé à ces calculateurs scrupuleux, qui mesurent le sang humain avec tant d'exacritude ? S'il avoit à faire aux peuples efféminés de l'Orient, qui osoient à peine soutenir le cri de guerre des légions, une victoire très-peu sanglante, pouvoit lui livrer un royaume entier. Un Général sagement avare du sang des citoyens, pouvoit penser qu'une campagne savante & heureuse déployoit bien mieux les talens militaires, que l'aveugle fortune d'un jour de combat. Ses manœuvres bien concertées & bien soutenues, pouvoient enlever à l'ennemi toutes ses ressources, sans lui laisser même celles d'une bataille, & le réduire à la nécessité de mettre bas les armes, & de se rendre avec une armée encore entière, & que les combats n'avoient point diminuée. Des places fortifiées par l'art ou par leur situation, & défendues par une garnison intrépide plutôt que nombreuse, pouvoient offrir de toutes parts des obstacles dignes de toute la constance des troupes, & de toute la science du Général, qui aura achevé par cette conquête, des guerres aussi onéreuses pour la république, qu'elles étoient pernicieuses aux provinces. Je ne citerai que le dernier de ces cas, & je ne rappellerai que l'exemple du second des Scipions qui égala la réputation de son oncle, sans avoir jamais vaincu Hannibal, & qui triompha deux fois, sans avoir livré une seule bataille rangée. Les sièges de Carthage & de Numance lui valurent ces deux triomphes, & deux surnoms encore plus glorieux. Il ne seroit cependant pas possible d'y trouver un combat où il ait pu périr cinq mille hommes. Il y a même des auteurs qui nous assurent que

ces

ces Numantins qui osèrent lutter avec tant de succès & de constance contre les forces de la république, ne se montèrent jamais à plus de quatre mille hommes, qui ne multiplièrent leur nombre que par leur valeur¹⁷.

Nous devons à ces mêmes écrivains un autre règlement aussi sage, & par bonheur aussi bien fondé que le premier. Pour obtenir, disent-ils, l'honneur du triomphe, il falloit avoir soumis quelque peuple qui n'avoit jamais reconnu l'autorité des Romains; il n'auroit pas suffi de réduire une province révoltée; le sénat ne comptoit que ces victoires qui reculoient les frontières de l'empire. Il me semble qu'on a voulu faire honneur à une certaine grandeur d'ame un peu romanesque, aux dépens de la prudence & du véritable honneur. En effet la possession d'une province importoit-elle moins à la république, parcequ'elle l'avoit déjà possédée, & qu'elle l'avoit rendue d'un prix bien plus considérable, en versant dans son sein des colonies nombreuses, & en faisant valoir tous les avantages naturels ou artificiels du pays? Son honneur étoit-il plus intéressé à soumettre des nations libres, qui connoissoient à peine le nom de Rome, qu'à réduire des rebelles dont la révolte accusoit la justice de la république, bravoit sa puissance, & donnoit aux autres sujets un exemple dangereux & séduisant? Trouvoit-on une résistance moins opiniâtre parmi ces peuples réduits à opter entre la victoire & la mort, & dont les chefs, & même les troupes, avoient appris l'art de la guerre sous les drapeaux Romains, que parmi des nations de barbares dont le sénat accepta avec plaisir les soumissions les plus

légères, content d'imposer d'abord le joug, pour ne l'appesantir que dans la suite? En un mot, ces guerres étoient-elles d'une si petite importance, qu'on dût en dégoûter les bons Généraux, en refusant à leurs exploits, la seule récompense qui en étoit digne? Pour me persuader que le sénat eût établi un pareil règlement, il faudroit des faits aussi décisifs en sa faveur, qu'ils lui sont opposés. Je ne veux pas me prévaloir de tous ces triomphes sur des peuples déjà cent fois vaincus, auxquels les Romains avoient accordé la paix à des conditions très-inégales, & dignes plutôt de sujets que d'alliés¹²; mais lorsque Titus & son père triomphèrent des Juifs, & que le sénat éternisa leurs victoires par des médailles & par cet arc de triomphe que nous voyons encore, ils ne triomphèrent que de la réduction d'une province révoltée, jadis soumise par Pompée, & gouvernée par des magistrats Romains depuis cinquante ans. Je conviens avec Onuphrius Panvinius, que Fulvius ne triompha point de l'importante conquête de Capoue. J'ignore les raisons du sénat, & si la justice ou les intrigues ont fait échouer ce proconsul; mais je fais que vers le même temps, Fabius Maximus obtint cet honneur, pour avoir pris *Tarentum*¹³, ville qui reconnoissoit la domination Romaine depuis la fin de la guerre de Pyrrhus. Je dis plus; Rome s'est trouvée dans des situations malheureuses, où elle a du prodiguer toute sa reconnoissance à ces Généraux qui avoient protégé la patrie, sans ajouter ni rendre à sa domination un pouce de terrain. Ce ne sont pas Scipion ou Pompée, mais Camille & Marius, que la reconnoissance publique a associés avec Romu-

lus dans le titre de fondateur de Rome. Ces grands hommes ont repoussé les débordemens des barbares; ils en ont exterminé les armées, mais ils n'ont jamais songé à les poursuivre, pour les attaquer dans leurs pays dont ils connoissoient à peine la situation. Que pourroit-on penser d'une loi, dont la conséquence immédiate & naturelle auroit refusé des triomphes à de pareils hommes, pour les accorder à des propriétaires qui ne doivent leur souvenir qu'aux fastes Capitolins?

*Hic tamen & Cimbroſ, & summa pericula rerum
 Excipit, & ſolus trepidantem protegit urbem.
 Atque ideo poſtquam ad Cimbroſ, ſtragemque volabant
 Qui nunquam attigerant majora cadavera corvi,
 Nobilis ornatur lauro collega ſecundâ.*

On demanderoit avec plus de vraisemblance, si le sénat se contentoit d'une victoire, & s'il ne falloit pas achever la guerre par la soumission de l'ennemi, ou du moins par un traité avantageux pour la république, pour oser lui demander un triomphe. Je ne verrois dans un pareil règlement, que la sagesse d'un sénat qui craignoit d'avilir ses récompenses en les prodigant, mais qui toujours libre & souverain, favoit aussi refuser cet honneur à un Général présumptueux qui ne lui auroit offert que des ennemis & des conquêtes indignes de ses armes. Mais en interrogeant les faits (& ce sont les faits qu'il faut interroger), je vois que la conduite du sénat a varié dans les différens siècles de la république; & je trouve la cause de cette variation dans un usage accessoire & étranger au mérite du chef. C'est celui qui associoit

aux honneurs de son triomphe, ces braves citoyens qui avoient partagé ses dangers. Les soldats suivoient le char du triomphateur, couronnés de lauriers, & ornés des récompenses militaires que leur valeur avoit méritées⁶¹. Ils s'approprioient toute la gloire de leur chef, & ce chef trouvoit dans les éloges de ses légionnaires, & encore mieux dans ces railleries rustiques, preuves de leur franchise & de leur estime, le prix le plus doux de ses travaux. Dans les premières guerres de la république, lorsqu'elle ne luttoit que contre des ennemis peu éloignés, & qui n'avoient point des troupes réglées, le consul victorieux ramenoit ses légions à Rome, & les soldats n'avoient d'autres quartiers d'hiver que leurs foyers domestiques. Je vois dans ces siècles les plus attachés à la discipline, que le sénat accordoit sans peine les triomphes pour ces victoires qui décident du sort de la campagne, sans terminer la guerre. Il permet à Fabius Rullianus de triompher des Etrusques, des Umbriens, des Samnites, & des Gaulois⁶². Il savoit cependant que cette alliance étoit vaincue, sans être soumise, & que la victoire de Fabius n'avoit amené ni la conquête, ni la paix. Dans la guerre d'Hannibal, sa conduite fut différente, mais ses principes étoient invariables. Il se défendoit à la fois dans toutes les provinces de l'Italie. Si-tôt qu'une victoire considérable lui permettoit de retirer d'une de ces provinces, l'armée qui y avoit combattu, il accordoit le triomphe à son Général qu'il ne séparoit point de ses légions. Lorsqu'il le décerna à Livius Salinator⁶³, son collègue Néron suivit son char à cheval, & grossit le cortège de celui qu'il avoit fait vaincre. Une des raisons qui

causèrent cette différence, étoit que l'armée du premier étoit revenue à Rome, & qu'on ne pouvoit rappeler les troupes de celui-ci, qui étoient opposées à Hannibal. Lorsque la république attaqua les grandes puissances de la Grece, de l'Orient, & de l'Afrique, les légions ne repassèrent la mer, qu'après avoir soumis les pays qu'elles avoient attaqués. Le triomphe ne s'achetoit que par les conquêtes; & par un effet admirable de ces loix qui s'exécutent par la nature des choses, plutôt que par les passions des hommes, la majesté du triomphe s'élevoit avec la grandeur de l'état. Mais depuis le temps de Marius, qui fit entrer la populace dans les légions, la guerre devint un métier au lieu d'un devoir; on laissoit des troupes dans les provinces, & la politique plutôt que la justice, decidoit le sénat sur le corps qu'il licencioit, ou qu'il rappelloit. On commençoit à couronner les Généraux qui, après avoir vaincu un ennemi, laissoient à leur successeur le soin de le soumettre, & qui ne ramenoient à Rome qu'une petite troupe d'officiers & de soldats qui leur étoient attachés, ou qui pouvoient le mieux orner leur triomphe. Je ne citerai que l'exemple de Lucullus. Il reçut le triomphe qu'il avoit mérité par ses victoires sur ce grand Mithridate, vaincu si souvent, & toujours si redoutable. Un coup d'œil sur la harangue pour la loi *Manilia*, peut nous convaincre qu'aux yeux des Romains, cette guerre n'étoit point terminée.

Ces réflexions peuvent nous convaincre qu'il n'a jamais existé ce code des loix du triomphe, qu'Appien d'Alexandrie, & Onuphrius Panvinius ont essayé de compiler, & que le rhéteur Egyptien, & l'hermite

Augustin, peu faits pour sonder les profondeurs de la politique du sénat, ont vu des loix générales, où il ne falloit voir que des exemples particuliers. L'esprit de ce corps habile, fût interprète de la justice & de la prudence, formoit une loi vivante, qui embrassoit toute cette variété de circonstances, sur lesquelles les loix écrites seroient muettes, imparfaites, ou contradictoires. Il combinait l'habileté du Général avec le caractère de l'ennemi, l'importance de l'acquisition avec la fortune qui avoit secondé la sagesse, & la facilité de la conquête avec les moyens qu'on y avoit employés. Les anciens sénateurs, dont l'autorité entraînait les suffrages, avoient vieilli dans le commandement des armées, ils accorderoient des récompenses dont ils connoissoient le prix, à des généraux dont ils étoient dignes d'apprécier le mérite. Je vois même qu'aussi attentifs au salut des citoyens qu'à la gloire de l'état, ils ont su refuser plus d'un fois les triomphes aux consuls victorieux, qui avoient acheté leur victoire en prodigant sans nécessité ou sans utilité le sang Romain*. Il leur importoit de réprimer l'ambition cruelle des chefs, en leur refusant l'entrée dans une ville que leur exploits avoient remplie de deuil.

Je ne connois qu'une condition précise que le sénat paroit avoir toujours exigée, c'est la qualité des ennemis. Il auroit cru avilir le triomphe en l'accordant aux vainqueurs des esclaves ou des corsaires : ce sang trop vil, ou celui trop précieux des citoyens, flétrissoit également les lauriers du Général victorieux.

C'est au magistrat plutôt qu'au Général, à réprimer l'audace des malfaiteurs, qui osent braver les lois

& la justice. Si des troupes de brigands font quelquefois devenues assez nombreuses, pour attirer les armes du souverain, on a toujours envisagé ces expéditions comme plus nécessaires que difficiles, & plus difficiles que glorieuses. Cependant la foiblesse & la tyrannie des maîtres encouragèrent deux fois les esclaves Siciliens à secouer le joug. On rougit d'envoyer contre ces malheureux les légions Romaines, mais on rougit encore plus de les voir vaincues; & lorsque leurs Généraux eurent soumis ces rebelles, le sénat devoit sentir qu'il avoit accordé le triomphe à des exploits moins considérables. Le nom d'esclave cependant l'emporta; on craignoit de profaner le triomphe; un refus paroissoit sans conséquence. On n'accordoit aux Généraux victorieux que l'ovation, qui les couronnoit de myrte au lieu de laurier, & qui ne leur donnoit qu'un cortège de citoyens pacifiques, à la place d'une troupe militaire. On espéra avec raison que la discipline effrayante qu'on avoit établie parmi les esclaves, préviendroit à jamais de semblables révoltes. Mais dans ce même siècle, par une combinaison unique de circonstances, la république se vit obligée de soutenir contre des gladiateurs & contre des corsaires deux guerres opiniâtres, dont celle-ci attaquoit le commerce & la dignité de l'empire, & dont la première menaçoit de la destruction du nom Romain. On peut juger si l'on avoit prévu ce cas, & si des loix pouvoient déterminer d'avance la conduite du sénat, Mais lorsque Crassus eut exterminé l'armée de Spartacus, ce corps sage, qui connoissoit le pouvoir d'un nom, craignoit d'éterniser la honte de l'état, plutôt que la gloire du général, en lui accordant

pour une guerre fervile les honneurs du triomphe. Je conçois que les partisans de Pompée employoient dans cette occasion le langage de Cicéron, & que le peuple les écoutoit avec plaisir, lorsqu'ils accordoient à son favori presque tout le mérite de cette guerre. Dans la suite, lorsque ce même Pompée eut soumis les corsaires, l'orgueil de deux triomphes & les nouveaux lauriers qu'il alloit cueillir dans la guerre de Mithridate, ne lui permirent pas de s'abaisser jusqu'à une ovation, que Crassus avoit acceptée, & qui s'établit bientôt dans l'esprit des Romains comme la récompense digne de ces victoires.

L'orgueil, tout opposé qu'il est au mépris, produisit ici les mêmes effets; on ne voulut pas triompher des esclaves qu'on méprisoit, ni des citoyens, parce qu'on les estimoit. Les vainqueurs des guerres civiles pouvoient arracher au sénat les récompenses qui auroient le mieux flatté leur vanité; mais s'ils étoient maîtres des lois, ils respectoient l'opinion publique, & des préjugés qui étoient peut-être encore les leurs. Ils auroient craint d'avilir la dignité du nom Romain, en traitant leurs concitoyens comme des rois vaincus; & ce Sylla qui osa proscrire tant de sénateurs & de chevaliers, eût rougi peut être de les enchaîner à son char, & de remercier les dieux du capitolé pour ces tristes victoires, qu'il eût fallu ensevelir dans l'oubli. Je crois que ces tyrans de la patrie, Sylla, César, & Auguste, qui connoissoient la dignité des lois qu'ils avoient violées, & le génie du peuple qu'ils opprimoient, craignoient d'irriter son désespoir en exposant à ses yeux avec un faste insultant, le tableau de la liberté qu'ils avoit perdue, & des victimes illustres

qu'ils avoient immolées à leur ambition. César lui-même eut la mortification d'entendre les cris de la douleur publique, lorsqu'il fit passer à la suite de son triomphe Africain, les images de Scipion, de Caton, & de Petreius⁶⁵. S'il n'avoit pas eu la prudence de lui dérober celle du Grand Pompée, le cri de la douleur seroit peut-être devenu celui de la fureur, dans un peuple qu'on ne pouvoit encore consoler de son esclavage qu'en le lui cachant. Mais si d'un côté, l'ambition satisfaite pouvoit se rendre la justice de se sentir indigne des récompenses de la vertu, la liberté vengée pouvoit décerner à ses sauveurs la couronne de laurier aussi bien que la couronne civique. Dans la courtoise joye que le sénat éprouva à la nouvelle de la bataille de Modène, Cicéron⁶⁶ ouvrit un avis vigoureux que Caton auroit suivi avec plaisir. Il accordoit aux consuls & au jeune Octave, une supplication de cinquante jours, & le nom d'*Imperator*. La conséquence de cet avis ne lui auroit pas permis de leur refuser le triomphe, qui en étoit la suite ordinaire; & l'on sent qu'il prévoyoit cette conséquence sans en être effrayé. "Accorderons nous," disoit-il aux sénateurs, "ces honneurs à des chefs qui ont fait périr un millier de barbares, pour le refuser aux sauveurs de la république. Oublions dans Antoine & dans ses partisans cette qualité de citoyens, dont ils ont méprisé tous les devoirs. Rome ne doit voir en eux que des ennemis aussi cruels, & cent fois plus coupables qu'Hannibal." On n'auroit pu lui opposer que la défaite de Catilina, dont le vainqueur n'avoit point obtenu le triomphe. Mais ce vainqueur étoit le foible Antonius, qui n'osa être ni conjuré ni citoyen, & qui

ne fut que spectateur du massacre de ses anciens amis par les armes de son lieutenant Petreius. Cicéron auroit ajouté avec plaisir qu'il avoit lui-même vaincu Catilina dans le sénat, & que ce conjuré redoutable à Rome, ne devint du moment de sa fuite qu'un chef de brigands méprisables.

Les vainqueurs de la liberté, qui craignoient de voir tomber dans l'oubli les exploits qu'ils avoient faits, lorsqu'ils étoient armés contre la patrie, songèrent, comme le grand Condé, à employer des ressources adroites pour éterniser leur gloire sans perpétuer le souvenir de leurs crimes. 1. Ils substituèrent aux fastes du triomphe, l'ovation, cérémonie plus modeste & plus humaine, qui célébroit la victoire, sans insulter aux vaincus. C'est ainsi qu'Auguste rentra à Rome après la défaite de Brutus & de Cassius, & après la guerre de Sicile & sa victoire sur le jeune Pompée. 2. Comme les guerres civiles intéressoient tout l'univers, & que chaque chef de parti trainoit à sa suite des rois & des nations ses alliés, on triomphoit de ces alliés, & on laissoit à l'imagination des spectateurs à suppléer aux objets qu'on avoit le ménagement de paroître vouloir lui cacher. Auguste triompha pour la défaite de la flotte Egyptienne à Actium, & pour la conquête de l'Egypte. Il supprima le nom de Marc Antoine & de ses partisans, mais qui ne les associoit pas avec celui de Cléopâtre? On se fouvint de cette ruse jusqu'au temps de Vespasien, où l'on employa le nom des Sarmantes, pour justifier les honneurs du triomphe que le sénat décerna à Mucianus pour la guerre civile.

J'aurois plusieurs autres observations à faire sur les

droits de triomphe, sur le titre d'*Imperator*, sur les triomphe du Mont Alban, & sur les ornemens du triomphe. Mais c'est trop long-temps arrêter nos Généraux aux portes de Rome, il est temps de les introduire dans la ville, & de rechercher la route qu'ils suivoient pour monter au capitolé.

Sur le CHEMIN des TRIOMPHEs.

J'AI d'abord cru que les triomphe ne suivoient point un chemin déterminé, & que la porte par laquelle ils entroient dans la ville, & les rues par lesquelles ils passoient, pour arriver au pied du Capitolé, dépendoient du pays qui avoit été le théâtre de la guerre. Les triomphe, me suis-je dit, n'étoient que l'image du retour du Général. On aura voulu leur conserver un air naturel parmi tous les apprêts recherchés de l'orgueil & de la magnificence. Lorsque Paule Emile revint de la conquête de la Macédoine, il aura suivi la voie Appienne jusqu'à la porte *Capena*; & les vainqueurs des peuples du nord, feront entrés à Rome par les portes *Flaminia* ou *Collinia*. Cicéron m'a détrompé. Cet orateur, dans sa sanglante invective contre Pison, lui met devant les yeux son retour honteux, mais digne de l'administration qu'il terminoit. Il oppose au cortège nombreux, aux acclamations, à la joye publique, qui accompagnoient les proconsuls victorieux, & qui leur faisoient goûter les prémices du triomphe, ce mépris, cet abandon général, qu'éprouva le gouverneur d'une province si féconde en lauriers pour tout autre que lui: " Craignant," lui dit-il, " le jour & les regards des hommes,

“vous avez congédié vos lecteurs à la porte *Calimontana*.” — “Vous vous trompez,” interrompit Pison, avec une effronterie assez sotté, “je suis entré par la porte *Esquiline*.” — “Peu m’importe,” répondit l’orateur, “pourvu que ce ne soit pas par la porte triomphale, porte qui a toujours été ouverte à vos prédécesseurs.” — La conséquence est facile : les triomphateurs avoient une porte qui ne s’ouvroit que pour eux. Cette institution qui relevoit la dignité du triomphe, en le distinguant encore mieux d’un retour ordinaire, n’étoit pas indigne de la politique Romaine qui savoit que rien n’est indifférent, lorsqu’il faut parler à l’imagination des peuples. Le témoignage de Cicéron me prouve que cet usage étoit établi de son temps, & la nature même des choses me persuade qu’il étoit très-ancien. Ce n’est pas dans un siècle éclairé, qu’on ose instituer des usages qui ne sont respectables que par leur but. Le peuple qui suit avec respect la sagesse de ses ancêtres, mépriseroit celle de ses contemporains, & n’envisageroit ces institutions que du côté où elles pourroient se prêter au ridicule. Romulus d’ailleurs qui institua le triomphe, donna l’exemple du lieu qu’il choisit pour déposer ses trophées, & du chemin qu’il suivit pour y monter. Tous les siècles l’ont imité. Tous les triomphateurs sont venus adorer le Jupiter du capitolé. J’ose penser qu’ils ont également suivi la route qu’il leur avoit tracée, & qui a du prendre à leurs yeux un caractère sacré. Qui eut osé le premier changer la marche de cette ancienne procession, mépriser une autorité qui se fortifioit en vieillissant, & déserté les vestiges du fondateur de Rome & du triomphe ?

Et par quel motif les auroit-il déserté, lorsque cette seule autorité pouvoit déterminer un choix indifférent en lui-même? S'il étoit trouvé parmi les triomphateurs, ce caractère si singulier parmi les hommes, qui méprise les anciennes cérémonies, lorsqu'elles flattent les intérêts de notre gloire, le sénat se seroit-il prêté à son caprice? Auroit-il substitué à une autorité ancienne & révérée, un changement sans poids & sans motif? Romulus lui-même, qui choisit le Mont Capitolin comme un lieu

Religione patrum, & sevâ formidine sacrum,

suivit sans doute le chemin le plus naturel & le plus commode dans son retour de Cenine. La diversité des auteurs à l'égard de cette ville, nous donne une idée générale de sa situation. Les uns la placent parmi les Sabins, les autres parmi les Latins; ce qui me persuade qu'elle se trouvoit dans cette lisière des deux bords de l'Anio, où les colonies des deux nations étoient entremêlées au point de se confondre⁹⁹. Les routes différentes qu'on pourroit tirer de ce canton se réunissoient dans le Champ de Mars. Le côté du Mont Capitolin, qui y est opposé, a toujours été jusqu'aux derniers temps, rude & presque inaccessible. Romulus a dû le tourner, ou par le vallon entre le Quirinal & le Capitole, ou par la plaine entre celui-ci & le Tybre. La porte que nous cherchons devoit être dans l'un ou dans l'autre. Un enchaînement de conjectures m'a conduit à cette conclusion; c'est aux faits seuls à la justifier⁹⁹. Parmi les honneurs extraordinaires qu'on destinoit à la mémoire d'Au-

guste, on proposa que son enterrement fortiroit par la porte triomphale. On savoit cependant que son sépulcre étoit déterminé. Tous les citoyens avoient devant les yeux ce superbe mausolée qui avoit déjà reçu une partie de sa famille. Celui-ci étoit placé dans le Champ de Mars. La porte triomphale doit se trouver du même côté de la ville.

Avec ces notions préliminaires, il n'est pas difficile de suivre la marche des triomphes, & sur-tout de ceux de Paul Emile, & de Vespasien. Ce dernier, après avoir passé la nuit dans le temple d'Isis, vint à la rencontre du sénat qui l'attendoit dans le portique Octavien. Ces deux circonstances nous fixent au Champ de Mars, & nous approchent même du théâtre de Marcellus. Au triomphe de Paul Emile, le peuple éleva des échaffauds dans les cirques, pour y voir passer la pompe. Elle poursuivoit donc sa marche au travers le cirque de Flaminius, & celui connu sous le nom de *Maximus*. Enfin Horace s'applaudit déjà dans l'espérance de voir un jour des Bretons enchaînés descendre la *Via Sacra*. Le mot *descendre*, combiné avec la supposition que la porte triomphale étoit du côté du Champ de Mars, nous trace la route entière des triomphateurs. Ici je n'ai pu que suivre le Père Donatien l'abrégeant⁷¹. Cet habile antiquaire a traité cette question avec un goût & un savoir qui ont su dissiper presque toutes ces difficultés.

On peut donc supposer avec vraisemblance, que les triomphateurs, après avoir rassemblé tout leur cortège dans une place ouverte, telle que les *Equiria*, ou le Champ de Mars proprement dit, devant le mausolée d'Auguste, passoient par le cirque de Flami-

nus, pour entrer dans la ville par la porte triomphale, entre le capitole & le Tybre ; qu'après avoir passé le *Velabrum* ils travërfoient le Grand Cirque dans toute sa longueur, & qu'ils achevoient le tour du Mont Palatin, en descendant par la *Via Sacra* dans le *Forum*, pour monter ensuite au capitole par ce chemin qu'on appelloit *Clivus Capitolinus*, & qui commençoit à l'arc de Septime Sévère. Cette hypothèse appuyée, comme nous l'avons vu sur des témoignages formels de l'antiquité, embrasse encore toutes les convenances que nous pouvons y désirer. Romulus (pour reprendre notre première idée) ne pouvant guères traverser sa nouvelle colonie, qui n'occupoit alors que le sommet escarpé du Palatin, aura du moins voulu en faire le tour, pour étaler aux yeux des citoyens les monumens de sa première victoire. Dans la suite, lorsque la ville embrassoit les sept collines, cette proceffion passoit dans les quartiers les plus considérables & les mieux peuplés. Une foule innombrable, assise à son aise dans les cirques & dans les portiques du Forum, la voyoit passer devant ses yeux ; & il y avoit peu d'habitans du Palatin, & d'un côté de l'Esquilin & de l'Aventin, qui ne la vissent dans l'éloignement depuis les toits des maisons & des temples. On y trouve encore des arcs de triomphe de plusieurs des empereurs qui ont en effet triomphé, tels que Constantin, Titus & Septime. Il est difficile à la vérité de se faire une idée exacte du procédé du sénat à cet égard. Je croirois assez qu'après avoir décoré le chemin du triomphe, d'arcs de bois qui n'étoient que pour l'occasion, il choisissoit souvent, pour les éterniser en pierre ou en

marbre, quelqu'endroit qui n'étoit pas déjà trop rempli de ces monumens. A l'égard des princes qui n'avoient jamais triomphé, leur volonté, le goût du sénat, ou quelque circonstance particulière, décidoit seuls du lieu, où s'élevoient ces preuves éternelles de leur vanité, & de la bassesse des Romains.

Je ne crains pas ici de m'opposer seul à l'autorité réunie de Nardini & de Donati⁷². Ils diffèrent à la vérité sur la situation de la porte triomphale. Celui-ci la place entre le capitolé & la rivière; celui-là détermine son emplacement entre le Quirinal & le Capitolé; mais ils s'accordent à séparer la porte Flaminia de la porte des triomphes, & à reléguer l'une dans l'endroit d'où ils ont exclu l'autre; au lieu que la proximité de ces deux portes, me paroît un point essentiel à toute hypothèse vraisemblable. Je pourrois me contenter de faire combattre ces deux antiquaires, laisser prouver à Nardini que la porte *Flaminia* (la même que la *Flumentana*) étoit par conséquent dans le voisinage de la rivière, & à Donati que la porte triomphale étoit entre le Capitolé & le Tybre, & tirer une conclusion générale de leurs preuves partielles. Mais j'aime encore mieux en appeler à ces vraisemblances simples, mais plus convaincantes, qu'à tout l'étalage d'une vaine érudition. Je vois clairement, 1. Qu'on a du ménager à un des chemins les plus fréquentés, un abord libre, & qui communiquât facilement aux quartiers & aux édifices les plus considérables. 2. Que le triomphe a du pareillement s'approcher de la ville par la route la plus célèbre, & au milieu des édifices les plus connus.

Je

Je ne change rien à cette supposition en la renversant. Si le chemin du triomphe a été celui de Romulus, la vanité des censeurs n'aura rien épargné pour le décorer d'une manière digne de sa destination. 3. Que la porte triomphale ne s'ouvrant qu'aux triomphateurs, en demandoit une autre à côté d'elle, pour recevoir cette foule innombrable qui se rendoit à Rome par le chemin des triomphe, que je confonds à l'exemple de Martial, avec celui de Flaminius⁷⁶. Comparons sur ces principes les deux endroits où l'on peut placer les portes triomphale & Flaminienne. Dans l'un je trouve les plus anciens bâtimens du Champ de Mars, & le commencement du Faubourg, qui s'étendoit déjà hors de la porte Carmentale dans le sixième siècle de Rome, le théâtre de Marcellus, plusieurs temples, & parmi ces temples celui de Bellone, où les Généraux assembloient le sénat pour y solliciter le triomphe, le portique d'Octave & le cirque de Flaminius, où Lucullus distribua la donative & les récompenses militaires. Dans l'autre, je ne vois presque rien plus ancien que le siècle de Trajan, lorsque ce prince coupa une partie du Quirinal, élargit le vallon entre cette montagne & le capitolé, & l'orna d'un *forum* magnifique. Il étoit très-naturel qu'on tirât bientôt de la *Via Flaminia* une nouvelle rue, à laquelle on donna le nom de *Via Lata*. Pourquoi dissimuler ici une conjecture sur la porte triomphale, qui m'a paru revêtue de plusieurs caractères de vraisemblance? Je pense que cette porte n'étoit point différente du fameux *Janus Geminus*, appelé souvent Temple de Janus, dont les portes ouvertes ou fermées servoient, depuis l'institution de Numa,

à désigner la paix & la guerre. Voici quelques uns des caractères qui m'ont fait goûter une idée qui a d'abord un air de paradoxe. 1. Parmi les obscurités qu'on a trouvées, ou qu'on a cru trouver dans les anciens au sujet du *Janus*, je choisirai pour mon guide ce Varron qui a mérité des Romains, contemporains de Cicéron, l'éloge de les avoir comme introduits dans leur propre ville. Cet antiquaire décrit le *Janus*, lorsqu'il parle des portes de la Rome de Romulus: *Tertia Janualis dicta ab Jano, & ideo ibi positum Jani signum, & ejus institutum a Numa Pompilio, ut scribit in annalibus L. Piso, ut sit clausa semper, nisi cum bellum sit.* — On fait que l'enceinte de Romulus, en s'étendant de tous les autres côtés, demeura toujours la même vers le Capitole & le Tybre; & les expressions de Varron se rapportent assez clairement à une porte qui subsistoit encore de son temps, ou du moins de celui de Pison. C'est encore l'idée que nous puifons dans les auteurs les plus exacts de l'antiquité. Je connois trop le danger des propositions exclusives, pour assurer que l'expression, *Temple de Janus*, n'est point en usage parmi les écrivains des bons siècles; mais je vois que Tite Live, Horace, Suetone & Pline²⁴, le désignent toujours par la dénomination simple & propre de *Janus Geminus*, ou de *Janus Quirini*, ou *Quirinus*. Virgile, qui décrit tous les anciens usages avec le feu d'un poëte, & la précision d'un antiquaire, a introduit parmi ses Latins cette ancienne institution. Il n'y employe jamais le mot *temple*, dans le temps qu'il décrit ces portes de la guerre.

Sunt geminæ belli portæ, (sic nomine dicunt,)

Religione sacræ & sævi formidine Martis :

Centum ærei claudunt vœtes, æternaque ferri

Robora : nec custos absistit limine Janus⁷⁶.

Tout réveille ici l'idée d'une arcade, telle que les portes des villes, fermée des deux côtés par des portes de bronze, & consacrée par la statue de Janus, placée peut-être dans une niche dans la muraille. Si les modernes ont voulu faire du *Janus Geminus*, un temple célèbre, leur peu d'exacritude ne m'empêchera pas de le rappeler à son idée primitive, qui s'accorde très-bien avec les expressions de Varron. Le Janus & la porte triomphale ont du être des portes de la même enceinte. J'en conclus seulement que leur identité n'a rien d'impossible. 2. Pour changer cette possibilité en vraisemblance, il faut rapprocher les objets, & fixer la situation du *Janus Geminus*. Selon Tite Live⁷⁶, Numa Pompilius institua le *Janus* à l'extrémité inférieure de l'*Argiletum*, pour être l'indice de la guerre & de la paix. Nous savons en général que l'*Argiletum*, qui n'a rien d'incertain que son étymologie, étoit situé au pied de la roche Tarpeïenne peu éloignée du Tybre⁷⁷; & Servius le détermine encore mieux par son voisinage du théâtre de Marcellus. La porte des triomphes & le *Janus Geminus* se trouveront également dans cette petite partie de l'enceinte, qui s'étend de la roche Tarpeïenne à la rivière. Nous sommes déjà obligés d'y placer trois portes, la *Flumentana* ou *Flaninia* auprès de la rivière, la *Carmentale*, au pied des rochers, & la *Triomphale*, qui se trouveroit ainsi au milieu des deux autres. Dans une étendue de cent toises⁷⁸, hérissée de tours, est-il fort naturel de supposer une quatrième porte? Ne

se sent-on pas porté à confondre cette quatrième avec une des trois premières? Cette idée du Janus dans l'Argiletum, formellement énoncée par Tite Live & Servius, & très conforme à Varron, n'éprouve de difficulté que dans l'autorité de Procope⁷⁷, qui place le Temple de Janus vis-à-vis du Capitole, & au milieu du Forum. Mais ce même Procope ne détermine point que ce temple fut le *Janus Geminus*; & en tout cas, j'aimerois mieux rejeter l'autorité d'un soldat du sixième siècle, qui décrit un monument qui n'existoit déjà plus, que de supposer avec Nardini⁷⁸, qu'il y avoit deux *Jani*, indices de la paix & de la guerre; l'un l'ancienne *Porta Janualis* que Numa convertit en temple; l'autre un temple qu'il construisit dans l'*Argiletum*. Ces deux Janus sont inconnus à toute l'antiquité, & Varron pose en fait, ce que Tite Live insinue assez clairement, que Numa institua un nouvel usage, sans construire un nouvel édifice. 3. Les portes de la guerre & celle du triomphe étoient donc si près l'une de l'autre, qu'il est difficile de les distinguer; mais un autre caractère singulier qu'elles possédoient en commun, me dispose encore à les confondre. C'est celui d'être consacrées par l'opinion publique, & les cérémonies de la religion. Dans la discipline Etrusque, ⁷⁹ les murailles étoient sacrées, mais les portes étoient profanes; & lorsqu'on traçoit le sillon sacré du *Pomerium*, on interrompoit de temps en temps l'action de la charrue, pour ménager à la commodité de la ville ces sorties nécessaires pour les usages vils & impurs, auxquels on les employoit si souvent. La porte des triomphe, destinée uniquement à introduire dans la ville la procession la plus respectable de la religion, ne méritoit point d'être comprise dans cette loi. Les

honneurs qu'on proposa pour la mémoire d'Auguste, me persuadent qu'elle ne l'étoit pas²². On voit que Tibere fit réjeter ces propositions qui blessaient la loi de la religion, & que la proposition de faire passer un corps mort par la porte triomphale, y parut aussi contraire que de faire recueillir ses os par les prêtres, & d'empiéter sur les droits des dieux, en déterminant par la vie d'Auguste la durée d'un siècle. C'étoit aux dieux à distribuer & à annoncer par des prodiges la durée de chaque période. 4. L'identité supposée des deux portes (dont la ressemblance est aussi marquée) explique parfaitement l'institution de Numa, & la raison pourquoi la porte s'ouvroit avec la guerre, & se fermoit avec la paix. Les symboles contraires paroïtroient beaucoup plus naturels. Un abord libre & ouvert annonce la tranquillité de la ville. Ce n'est que lorsque la crainte & la défiance, précédées de la guerre contre les ennemis voisins, se présentent aux portes, qu'on songe à les fermer, & à employer chaque moyen de défense. Mais dans l'institution de Numa, le consul ouvroit les portes de la gloire avec celles de la guerre. Elles demeu- roient ouvertes pour ce petit nombre de grands hommes qui s'étoient acquis le droit d'y entrer. Elles se fermoient, lorsque le retour de la paix avoit interrompu le chemin des triomphes. Les Romains ne l'ont que rarement interrompu. L'exercice de cette fonction ne dépendoit pas seulement de la paix actuelle, dont la république a très souvent joui, mais encore de la disposition du sénat à l'entretenir, disposition qu'il n'a éprouvée que sous les regnes tranquilles de Numa & d'Auguste, & dans cet état d'épuisement qui suivit la première guerre Punique.

Sur le SPECTACLE.

IL faut s'arrêter. Ce chapitre menace de devenir un volume. Renvoyons aux antiquaires le soin de détailler le spectacle du triomphe, les victimes, les sacrificateurs, les vases d'or & d'argent, & les couronnes. Je ne veux m'attacher qu'à une seule réflexion plus digne d'un philosophe, & qui distinguoit si avantageusement cette cérémonie, de ces pompes si vaines & si fatigantes qui n'inspirent que le mépris & l'ennui. Cette cérémonie rendoit les spectateurs eux-mêmes acteurs, en leur présentant des objets grands, réels, & qui ne pouvoient que les intéresser.

Les spectacles les plus brillans des cours, les carroufels de Louis XIV. ou les fêtes du Duc de Wirtemberg, prouvent toujours la magnificence, & souvent le goût du monarque. On peut quelquefois y jeter un coup d'œil, pour remarquer l'état des mœurs & les progrès des arts dans un siècle ou dans un pays; mais ce coup d'œil devient bientôt triste & languissant; je vois que ces frais immenses se terminent à rassasier la vanité, & à charmer les ennuis d'un seul homme; je vois des troupeaux de courtisans indifférens ou ennuyés, qui s'occupent tristement à masquer le dégoût sous les traits du plaisir. J'entends les cris plaintifs d'un peuple qui éprouva dans une chasse brillante, la désolation d'une province, & qui voit dans ces lambris dorés, les traces de cent chaumières écrasées sous le poids des impôts, & je détourne les yeux avec horreur. Les cérémonies de la religion, lorsqu'elles se présentent au peuple avec un appareil imposant, doivent intéresser les spectateurs par les endroits les plus sensibles; mais pour éprouver leur influence complète.

ment, il faut recevoir avec foi le système théologique sur lequel elles sont fondées, & se trouver même dans cette disposition d'esprit, qui ouvre l'ame aux craintes de la superstition. Si ces cérémonies n'excitent pas le respect, on les envisage avec le mépris de la plus ridicule pantomime.

Dans les triomphes tout étoit grand & intéressant. Pour éprouver les sensations qu'ils excitoient, il suffisoit d'être homme & Romain. Le citoyen spectateur voyoit l'image, dirai-je ou la réalité de la gloire de sa république. Les trésors qui passoient devant ses yeux, les monumens les plus précieux des arts, les dépouilles sanglantes des ennemis, lui retraçoient le tableau fidelle de la guerre, l'instruisoient de l'importance de la conquête. Un langage muet, mais facile, lui racontoit les dangers & la valeur de ses compatriotes; des symboles choisis avec goût, expoisoient sans peine les villes, les rivières, les montagnes, théâtre des exploits des Romains, & jusqu'aux dieux des nations qu'ils avoient soumis au Jupiter du Capitole. L'orgueil la curiosité, la dévotion, que des faveurs si récentes & si sensibles portoient jusqu'au fanatisme, se confondoient en un sentiment fort & dominant. Quelquefois une passion plus tendre s'insinuoit dans son ame, lorsqu'il voyoit son fils, son frère, au son ami, qui suivoit le char de triomphe échappé aux périls de la guerre, & couronné des récompenses de sa valeur. La gloire du Général lui même ne se borneroit point à sa famille, ni à ses amis. Elle s'étendoit à chaque citoyen qui se réjouissoit de la nouvelle dignité qu'elle répandoit sur le nom Romain, & qui se souvenoit peut-être qu'il avoit lui même donné son suffrage, pour élever au consulat ce grand homme

dont sa pénétration avoit démêlé le mérite, & que son désintéressement avoit préféré à tous ses émules.

Lorsque le citoyen jetoit un regard sur les rois vaincus, qu'on traînoit devant le char du vainqueur, son orgueil triomphoit en même temps de ces rois & de l'humanité outragée. Si un sentiment de pitié perçoit à travers ses fiers préjugés, s'ils s'attendrissoit sur la chute du monarque, ou sur l'innocence de ses enfans qui sentoient à peine ce qu'ils avoient perdu, il étoit payé de ses larmes par cette sensation délicieuse que la nature a su y attacher.

On ne connoit que trop le sort infortuné de ces princes; victimes de la raison d'état, & de l'orgueil Romain, ils ne terminoient une captivité honteuse, que par une mort infame, qu'on n'avoit retardée que pour les avilir encore mieux par le spectacle du triomphe. Je trouve cependant dans la conduite des Romains à cet égard, une bizarrerie assez difficile à expliquer. En voici un exemple singulier. Après la conquête de la Macédoine & le triomphe de Paul Emile, le sénat relégua Persée à Alba Facetia, dans le pays des Marses; il lui procura toutes les douceurs qui peuvent se séparer de la liberté, & après sa mort il lui fit des funérailles publiques & honorables: traitement bien différent de celui qu'éprouva le malheureux Jugurtha, qui expira dans un cachot, après avoir ressenti tous les tourmens de la faim & du désespoir; tourmens d'autant plus horribles que l'ame abandonnée à elle même, n'est point soutenue par l'espérance de la gloire, la présence des spectateurs, & l'appareil même de ces supplices, qui la fortifie en l'effrayant. Pourquoi cette différence dans le sort de ces deux princes? L'un & l'autre, ennemis jurés du

nom Romain, étoient teints du sang d'un frère ami de la république. A ces crimes Persée avoit ajouté l'assassinat d'un roi allié du sénat, & l'entreprise d'empoisonner les ambassadeurs de Rome. Mais Persée étoit un monument de la vertu des Romains, qui revoyoient avec plaisir tous les vestiges d'une guerre aussi glorieuse, pendant qu'ils auroient voulu ensevelir avec Jugurtha la mémoire de leur honte. Les légions Romaines envoyées sous le joug, les consuls, les ambassadeurs, le sénat entier, corrompus par ce prince, toute la turpitude de la république dévoilée à l'univers : voilà les forfaits de Jugurtha, & ceux que Rome ne pouvoit jamais lui pardonner. à ROME, le 13 Décembre 1764.

N° VIII.

à ROME, le 29 Novembre 1764.

J'AI eu entre les mains un MS. de l'Abbé Gio Vincenzo Gravina, qui appartient à M. Lumsden, gentilhomme Anglois, & ami de M. Byers qui me l'a procuré. Il est intitulé *Del Governo Civile di Roma*; in 4to. pp. 76; & traite principalement des révolutions qu'a éprouvée cette ville depuis la chute de l'empire Romain; sujet qui m'intéresse beaucoup. Cet ouvrage est un abrégé très bien fait; mais, à dire vrai, ce n'est qu'un abrégé. L'auteur n'a point approfondi son sujet, il n'a point fouillé dans les archives. Il cite rarement, & ne cite que les auteurs très connus, tels que Baronius, Blondus, ou Sigonius. Détachons cependant, sans suite & sans méthode, quelques circonstances dont je dois la connoissance à cet ouvrage.

Après la fondation de Constantinople, la nouvelle Rome cédoit par tout le pas à sa sœur aînée [p. 7.] Le consul pour l'Occident passoit devant celui de l'Orient. — *Procope Histoire Secrete.*

M. Gravina adopte les donations de Pepin & de Charlemagne [p. 8.]; mais dans son système ces princes donnèrent le duché de Rome & l'exarchat de Ravenne aux Papes, comme aux chefs du sénat & de la république Romaine, souverains légitimes de l'Italie pendant la vacance de l'empire.

Dans le soulèvement des Romains contre le Roi Hugues & Marozia [p. 13, 14.], ils établirent leur gouvernement ancien des deux consuls annuels & des tribuns. Le jeune Alberic fut un des premiers consuls. Gravina cite Blondus; mais Muratori, qui place cet événement en 932 au lieu de 928, ne parle point de consuls. Je suis cependant très-porté à y ajouter foi. Ils ont été certainement rétablis vers ce temps là.

M. Gravina pense qu'Othon III, abolit le consulat en 995 [p. 21.], après la mort de Crescence. La chose paroîtroit vraisemblable; mais il ne cite personne; & l'on a des preuves que le consulat subsistoit immédiatement après, aussi bien que dans le siècle suivant.

Innocent III. reçut l'hommage du préfet de Rome [p. 43, 44.], & lui donna l'investiture de son emploi. *Sigon. de Regn. Ital.* — A la prière du peuple il créa cinquante sénateurs pour gouverner la ville; mais comme ils abusèrent extrêmement de leur pouvoir, ils les réduisit à un seul, établi pour rendre la justice. *Cantilius de Romana Historia à Carlo Magno.*

Sous le pontificat de Martin IV. les Orsini, pour se venger de l'affront qu'ils avoient reçu des Annibaldi (qui les avoient chassés de Viterbe, après la mort de leur oncle Nicolas III.), entrèrent à main armée dans Rome qu'ils remplirent de massacres & d'incendies [p. 55, 56]. Ils brûlèrent alors ces anciens édifices sur la descente du Mont Capitolin, dont nous voyons encore les ruines.

O U T L I N E S
O F T H E
H I S T O R Y O F T H E W O R L D.

The NINTH CENTURY.

300—900.

THE more civilized part of the globe was divided between the Christians and the Mahometans; the former under two emperors, the latter under two caliphs. 1. The newly-erected empire of the Franks extended over France, Germany, and Italy, and even the Christian princes of Britain and the mountains of Spain respected the power and dignity of Charlemagne. 2. The empire of the Greeks, or as they vainly styled it, of the Romans, had preserved only Macedonia, Thrace, and Asia Minor. 3. The caliphs of the house of Ommiyah reigned in Spain. 4. Africa, Egypt, Syria, Arabia, and Persia, were subject to the Abassides. Whatever lay beyond the limits of these four empires was still pagan, and, excepting China, still barbarous.

The overgrown monarchy of the Abassides soon declined. The powerful viceroys of great and distant provinces gradually usurped the prerogatives, though they still respected the dignity of the caliph. The reigns of Al Rashid, Al Mamûn, and Al Mo- 776—809.
tassem were, however, wise and prosperous: but 813—833.
their feeble successors, immersed in the luxury of 833—841.

the seraglio, resigned the guard of their throne and person to a body of Turkish mercenaries, who, as their interest or passions might dictate, deposed, massacred, and created the lieutenants of the prophet.

866—869. At length they began to experience the dire effects of the enthusiasm to which they owed their grandeur.

870. A sect of desperate fanatics, called Karmathians, disturbed Irack and Arabia. The assassins of Syria, so much dreaded during the crusades, were the last remains of them.

892.

The ruin of the French empire was more precipitate and attended with greater calamities. It is chiefly to be ascribed to the fierce spirit of the Franks, unable to support either an arbitrary or a legal government; to the incapacity of Lewis the Debonnaire, and to the ambition of his four sons, who, in one battle, destroyed a hundred thousand of their subjects. The dignity of the throne and blood of Charlemagne was eclipsed, as every prince divided his dominions among his children; and the spirit of union was irrecoverably lost. Charles the Bald disgraced the imperial purple by acknowledging that he held it from the favor of his subject the bishop of Rome. Another Charles, as unworthy as the former, was deposed by his subjects, and the vacant empire usurped by the kings of France, of Burgundy, of Arles, of Germany, and of Italy, all strangers to the family of Charlemagne. The dukes and the counts who had served their ambition, converted their governments into hereditary possessions, which they shared among their barons, and these again among their followers; the superior still reserving the faith,

814—840.

841.

875:

homage, and military service of his vassal. The people, both of the cities and country, was reduced to a state of slavery. The clergy sometimes imitated, and sometimes moderated the tyranny of the military order.

In the mean while the Normans from the North, the Hungarians from the East, and the Arabs, or Saracens, from the South, assaulted this defenceless empire on every side. Rome and Paris were besieged, and these invaders often met each other in the centre of the ruined provinces. The Normans especially, animated by the Saxons, great numbers of whom had retired into Scandinavia to escape the bloody baptism of Charlemagne, inflicted a dreadful revenge on the persons and property of the Christian priests.

The union of the Saxon heptarchy was effected by Egbert, king of the West Saxons, who had been trained to arms and policy in the school of Charlemagne; but it was scarcely yet cemented, when England experienced the same calamities as the Continent from the Danes or Normans. They were with much difficulty expelled, or subdued, by the victories of Alfred. Amidst the deepest gloom of barbarism, the virtue of Antoninus, the learning and valor of Cæsar, and the legislative genius of Lycurgus, shone forth united in that patriot king. Several of his institutions have survived the Norman conquest, and contributed to form the English constitution.

The Arabs, whether subject to the house of Abbas or to that of Ommiyah, formed but one people. The Christians of the western and eastern empires had scarcely any common resemblance, except of religious

849.

887.

superstition. The Franks had almost forgotten to read or write, in the most literal sense of these words. The Greeks preserved their ancient authors without attempting to imitate them. But the Arabs were poets and philosophers; bewildered themselves very ingeniously in the maze of metaphysics, and improved the more useful sciences of physic, astronomy, and the mathematics. The arts, which minister to the convenience and luxury of life, were known only in the East, and at Constantinople.

From these arts the Arabs derived their splendor, and the Greeks their existence. A people without valor or discipline, and a throne perpetually stained with blood and occupied by weak princes, could not long have withstood the numerous enemies which on every side surrounded them. Constantinople alone, attracting by its situation and industry the commerce of Europe and Asia, supplied the absolute monarch with an inexhaustible source of wealth and power.

900-1000.

The Tenth Century.

898-987. OUT of respect to Charlemagne's memory, Charles the Simple and his descendants to the third generation, were permitted to hold the crown of France: but it was a crown without either power or splendor. Italy, with the imperial dignity; Germany, with the neighbouring provinces of Lorraine, Alsace, Franche-Comté, Dauphiné, and Provence, were separated from the French monarchy. The last Carolingian princes, reduced to the city of Laon,

beheld the misery of their country, and the wars among their great vassals. Of these the most powerful were the dukes of France, of Normandy, of Burgundy, and of Aquitain; the counts of Flanders, of Champagne, and of Thoulouse. Rollo, the first duke of Normandy, acquired that fertile province by conquest and by treaty: his barbarian followers readily adopted the French manners, religion, and language. Hugh Capet, duke of France, and count of Paris and Orleans, wrested from the last of the Carolingians the sceptre, which still remains in the hands of his posterity: but his new regal title scarcely gave him any authority over his *peers*, and his ample fiefs composed a very inconsiderable kingdom. 912. 987—996. 987.

The Germans, freed from the French yoke, elected for their king Conrad duke of Franconia, and after him a line of Saxon princes. Henry the Fowler chastised the Hungarians, civilized his rude subjects, and he was the first founder of cities in the interior parts of Germany. His son, Otho the Great, passed the Alps, gave laws to Italy and to the popes, and for ever fixed the imperial dignity in the German nation. He imposed a tribute on the vanquished Danes and Bohemians, and since that time the King of Bohemia has acknowledged himself the first vassal of the German empire, which was treated with contempt by the Greeks, reluctantly submitted to by the Italians, but respected by the rest of Europe. The second and third Otho, son and grandson to the first, supported, though with less vigor and capacity, the claims which he transmitted to them. 918—936. 973—983. 983-1002.

Spain flourished under the happy government of

the Omniades more than in any former or later period. Their capital, Cordova, is said to have contained two hundred thousand houses, and the adjacent country twelve thousand villages. The active genius of the Arabs was at once employed in war, science, agriculture, manufactures, and commerce.

- 912—961. The annual revenue of the caliph Abdoubrahman III. exceeded six millions sterling, and probably surpassed that of all the Christian kings united. Under the reign of his grandson, the viziers became masters of the palace, and the governors of their provinces.

The Christian princes of Gothic or Gascon extraction, who had maintained their independence in the Pyrenean and Austrean mountains, and of whom the king of Leon was the most considerable, prepared to take advantage of the intestine divisions of the Mahometans.

969. A new empire arose in Africa. Obeidollah, who styled himself the descendant and avenger of Ali, reduced under his obedience the whole country from the Atlantic ocean to the frontiers of Egypt, together with the island of Sicily; and founded the dynasty of the Fatimite caliphs. Moez Ledinilla, the fourth in descent and succession from him, conquered Egypt and Syria, and built Grand Cairo on the banks of the Nile, which soon became one of the first cities of the world. But in proportion as the Fatimite caliphs extended their conquests towards the East, their western dominions of Africa escaped from their yoke. In the mean while the Arabs of Mauritania, who still retained their pastoral life, spread the terror of their arms and the law of Mahomet among the negro nations in the interior parts of Africa. The

The empire of the Abassides was dismembered by twenty dynasties, Arabs, Turks, and Persians. The caliph of Bagdad, a prisoner in his palace, enjoyed the vain honor of being named first in the public prayers, and of granting the investiture of his provinces to every fortunate usurper. The Greeks seized the favorable opportunity, recovered Antioch, and once more extended their power as far as the banks of the Euphrates. 936.

As England formed a separate world, which maintained very little intercourse with other nations, it may be reserved for the last place. Edward the elder and Athelstan inherited the military virtues of Alfred. The great grandson of that prince, Edgar, is celebrated by the monks for his profuse devotion to their order; and by rational men, for the attention he gave to the natural strength of his kingdom, a maritime power. The Danes, who since the time of Alfred had respected the coasts of England, renewed their attacks as soon as they discovered the weakness of young Ethelred, the son of Edgar. 900—924.
924—940.
959—975.

While the Musulmans, notwithstanding their intestine troubles, preserved the light of science, Europe sunk still deeper into ignorance, barbarism, and superstition. The Benedictine abbeys, though they nursed the last of these monsters, opposed some faint resistance against the two former. They transcribed ancient books, improved their lands, and opened an asylum for the slaves of feudal tyranny, which had every where erected fortified castles on the ruins of cities and villages. The inhabitants of the rocks of Genoa, and of the marshes of Venice, began to seek, 978—1016.

first a subsistence, and soon afterwards wealth and power, in the useful employments of trade and navigation.

The ELEVENTH CENTURY.

1000-1100. THE general history of this age may be comprehended under four great events. 1. The empire of the Turks in Asia. 2. The disputes between the emperors and the popes. 3. The conquest of England and Naples by the Normans; and, 4. The crusades against the Mahometans.

1. Mahmud of Gafna was the first prince, who, under the empire of the caliphs, assumed the title of Sultan. He reigned over the eastern parts of Persia, and invaded the rich and peaceful nations of Hindostan, several of which bowed to his yoke, and to that of the Alcoran. As he had occasion for great armies, he invited into his service the tribe of Seljuk, one of the bravest and most numerous among the Turks. They served the father, but rebelled against the son. The several dynasties of Persia fell successively before the sword of Togrul Beg, their first sovereign. The feeble caliph of Bagdad was obliged to grant him the investiture of his conquests, and to receive a Turk for his protector and his son in law.
1031. Alp Arslan, the successor of Togrul, took the Emperor Romanus Diogenes prisoner in a great battle, and treated him with a generous courtesy that would have done honor to the most civilized nations. Asia Minor, a part of the Greek empire, and Syria and Palestine, then subject to the caliphs of Egypt, were subdued by the victorious Turks. The empire of
- 1038-1063.
1005.
1063-1072
1080.
1072-1092

Malek Shah extended from India to the Hellespont: his court was the seat of learning, justice, and magnificence. The Turks, who had adopted the religion and manners of the Arabs studied to conceal from the nations of Asia that they had changed their masters.

2. The emperor Otho III. was succeeded by his cousin Henry II. surnamed the Saint, because he chose to be the last of his family. The Franconian princes, Conrad the Salic, Henry III. and Henry IV, succeeded to the house of Saxony. These emperors possessed as much power as was compatible with the feudal system. Their great vassals were more accustomed to order and obedience than those of France. They enjoyed a large domain and revenue in Germany. Italy, once the mistress, and since the slave of the nations, was treated as a conquered country. The right of granting the investiture of benefices, and even of the see of Rome, became in their hands an inexhaustible source either of power or of profit. Gregory VII. a monk of a daring and obstinate spirit, embraced the pretence of abolishing simony, and the opportunity of delivering himself and his successors from an odious yoke. The emperor was excommunicated and deposed, and these spiritual arms were seconded, either from interested or pious motives, by the Normans, by the Countess Matilda, by the princes of Germany, and even by the sons of Henry. Though he defended himself with vigor, and was victorious in sixty-six battles, the church still maintained the war with new resources, and inflexible resolution; and the Roman pontiff exalted his mitre above all the crowns in Europe.

- 1016-1036. 3. In this century, England was twice subdued by foreign invaders. Sweyn the Dane ravaged the country; but his son Canute, who had embraced Christianity, was acknowledged king by the nation, and showed himself as mild in peace as he had been terrible in war. The dominion of the Danes expired
- 1042-1066. with the sons of Canute, and Edward the Confessor ascended without opposition the vacant throne. The more than doubtful testament of this weak prince, the last of the Saxon line, was however the best pretence with which William, the bastard Duke of Normandy, could color his invasion of England. In the decisive battle of Hastings, the valor of the English was unable to withstand the flower of Europe's chivalry, led on by an experienced general, and supported by the thunder of a papal excommunication.
- 1066-1087. William secured his conquest, at first by the most gentle, afterwards by the most violent measures. He attempted to abolish the laws and language of the Anglo-Saxons, and divided their country among the companions of his victory. Fourteen hundred manors, which he reserved for the crown, formed an ample and independent revenue. Sixty thousand knights were bound by duty and interest to support the throne of their benefactor. The government was military; and a military government always verges towards despotism. The only compensation which England received for so many calamities, was a system of manners somewhat more polished, and a more extensive influence on the Continent. The power of William the Conqueror and of his son, William Rufus, eclipsed their sovereigns the kings of France.
- 1087-1100.

1066.
Odob. 14.

Robert, Henry I. and Philip I. the successors of 996—1031. Hugh Capet in lineal descent, wanted both talents and opportunity to wrest the prerogatives and 1031-1060. provinces of their crown from the great vassals on 1057-1108. whose usurpations time had almost bestowed a legal sanction.

The Normans were at that time renowned in arms beyond all the European nations. A few private gentlemen of Normandy, who visited the southern parts of Italy as pilgrims, and served there as mercenaries, soon formed themselves into a little army of conquerors, and erected a formidable power on the ruins of the Greeks, the Arabs, and the Lombards. 1016. Robert Guiscard the greatest of their chiefs, who passed the Alps with only six horsemen and thirty foot, attained the honor of protecting Gregory VII. and of seeing both the emperors of the West and of the East successively fly before him. His vast projects against the latter of these empires were interrupted only by an untimely death. The devotion, or the policy of the Normans, engaged them to put their conquests under the protection of St. Peter; and, since that time, the kingdom of Naples has been a fief of the church of Rome. 1057-1085.

4. As soon as the caliphate of Spain was destroyed, the Christians emerged from obscurity, and in their turn attacked the Moors or Arabs now divided into twenty petty sovereignties. While each Mahometan prince defended himself separately, all were vanquished, but the victory was long doubtful and bloody. Every district cost a battle: every city a siege. The siege of Toledo lasted a year, and the 1038. 1081.

reputation of the Spanish general, celebrated in history and romance under the name of the Cid, attracted the bravest knights of Italy and France to his standard. The dominions of his master, Alfonso VI. 1065-1109. comprehended both the Castiles, Leon, Biscay, Asturias, and Galicia. The Spanish princes of Navarre, Arragon, and Catalonia were still confined 1072. between the Ebro and the Pyrenees. About the same time Count Roger, the Norman, brother of Robert Guiscard, expelled the Arabs from the island of Sicily, and pursued them to the coast of Africa.

These advantages were preludes to the great enterprise of the crusades. When we recollect that arms and devotion were the ruling passions of the independent barons and their numerous followers, and that fame, riches, and Paradise were held forth as the sure rewards of this holy warfare, we shall be the less surprised that more than a million of men enlisted under the banner of the Cross. Of this undisciplined multitude, the far greater part perished in Hungary and Asia Minor. Godfrey of Bouillon, and the other Christian leaders, arrived on the banks of the Jordan with only twenty thousand foot and fifteen hundred horse; but even this handful of warriors was sufficient 1099. to recover the holy sepulchre, and to establish a feeble and transitory dominion over Jerusalem, Antioch, Tripoli, and Edessa. The French and Normans had the greatest share in the folly and glory of the first crusade, which roused Europe from its long and profound lethargy, and was productive of much unforeseen benefit to the popes, the kings of France, and the commercial states of Italy.

Denmark, Norway, Sweden, Poland, Bohemia, and Hungary adopted the Christian, or rather Popish faith, a more civilized life, and the first rudiments of feudal policy. The conversion of Russia was the work of the Greek church. The Sclavonian tribes on the coasts of the Baltic, from the Elbe to the gulph of Finland, still preserved their ancient religion and savage independence.

The TWELFTH CENTURY.

1100-1200.

THE popes prevailed against their ancient sovereigns the emperors of Germany, and deprived the unfortunate Henry IV. of his dominions, his reputation, his life, and the last honors of a grave. To escape a similar fate, Henry V. resigned the long contested right of investitures, which was gradually usurped by the Roman pontiff. The clergy, instead of regaining their liberty, soon experienced a yoke, still heavier when imposed by one of their own order. The fictitious donation of Constantine, and the will of Matilda, were likewise asserted by the popes, but with less success; and they found it easier to shake the thrones of other princes than to establish their own temporal dominion. A jealous truce subsisted between the church and empire during the reigns of Lothaire II. and Conrad III. the latter of whom was the first of the house of Swabia. The war was renewed between the emperor Frederic I. surnamed Barbarossa, and Pope Alexander III. each of whom pretended that the other was his creature and vassal. The cities of Lombardy, enriched by commerce and aspiring to liberty, ranged themselves under the papal banner. Though Frederic

1106.

1006-1125.

1121.

1125-1137.

1137-1152.

1152-1156.

- maintained his lofty claims with the greatest resolution and ability; though he set up an anti-pope, marched six times into Italy, besieged Rome, and levelled Milan with the ground, yet he was at last obliged to bend before the throne of Alexander, and confirm all the immunities of the Italian confederacy.
1117. This emperor and his successor Henry VI. were, however, dreaded and obeyed in Germany, now enlarged by the forced conversion of the Vandals of Mecklenburgh and Pomerania. In the north of Italy the Imperial authority was almost lost: but in the south, Henry VI. acquired the kingdom of the Two Sicilies, by marrying Constantia, the daughter of Roger I. who had united the Norman conquests, and assumed the regal title. A powerful party was unable to resist the right and the arms of Henry, but he sullied his victory with cruelty and avarice.
1130. The kings of France still remained the feeble heads of a great body. In private quarrels, the most considerable baron was able to wage war against his sovereign: but when Lewis VI. assembled the national force against a foreign enemy, two hundred thousand men appeared under the banner of the Oriflamme.
1194. Lewis VII. was a prince of slender abilities, who lost the great duchy of Aquitain by divorcing his wife Eleanor on a jealous suspicion. His minister Suger, and his son Philip Augustus, deserve to be considered as the founders of the French monarchy. The former was an honest statesman and a monk, without the prejudices of a convent. The fortune of the latter was equal to his genius.
- 1108-1137. In England the weak title of Henry I. youngest son
- 1124
- 1137-1150.
- 1180-1223.
- 1100-1135.

of the conqueror, his marriage with a Saxon princess, and above all the hand of time, gradually uniting the Normans and the English into one people, contributed to abolish the memory of the conquest, and to relax the chains of despotism. After the death of Henry, England was afflicted with a civil war between his daughter Matilda and his nephew Stephen, till at length the contending parties acknowledged Henry II. the son of Matilda, an active, powerful, and fortunate monarch. From his mother he inherited England and Normandy; from his father, Fulk Plantagenet, the counties of Anjou, Maine, and Touraine. By the marriage, which he most eagerly contracted with the repudiated Eleanor, he obtained the provinces of Aquitain and Poitou. He disposed of the duchy of Brittany in favor of his third son Jeffrey. The king of Scotland did him homage, the Welch dreaded his power, and to the adventurous valor of some subjects he was indebted for the sovereignty of Ireland; a conquest at that time of little value, but which now contains more wealth and industry than the extensive empire of Henry II. His reign was however disturbed by the ambition, and still more by the murder of Becket; by the intrigues of the French king, and by the ingratitude of his sons. Richard the First, the second of them, possessed only the personal courage of a soldier. John, the youngest, (who usurped the crown in prejudice to his nephew Arthur, the son of Jeffrey,) was even devoid of that vulgar merit. The crusade and captivity of Richard exhausted England, and impoverished the crown.

The Christians of Spain acquired a manifest

1135-1154.

1154-1189.

1171.

1170.

1189-1199.

1199-1216.

superiority over the Infidels. The kingdom of Castile was already a considerable power, and Alfonso VIII. vainly styled himself emperor of Spain. The little kingdom of Navarre still remained among the Pyrenees; but the kings of Arragon (one of whom married the heiress of Catalonia) descended from the mountains into the plain, took Saragossa, and carried their arms to the frontiers of Castile and Valentia. The progress of the kingdom of Portugal was still more rapid. A prince of the house of France had received from Alfonso VI. the city of *Porto Calle*, with the title of count; his successor assumed that of king, took Lisbon, with the assistance of some English and Flemish crusaders, and subdued the western coast of Spain, from Galicia to the Algarves. All these victories were attended with the greater difficulty and glory, as the Moors, both of Spain and Africa, were united under the empire of the Miramolins; in whom were revived the zeal, the valor, the learning, and the magnificence of the caliphs. Their capitals, Fez and Morocco, were superior to any cities in Christendom.

Each state, unconnected with its neighbours, had its own revolutions; but the expeditions to Palestine were the common business of Europe. Though the sermons of St. Bernard excited a second crusade more formidable than the first, the far greater part of the numerous armies which followed the emperor Conrad and Lewis VII. of France, perished by the artifices of the Greeks, and the arms of the Turks; and those monarchs appeared in the Holy Land rather as pilgrims than as conquerors. The most dangerous

enemy of the Christians was Saladin, who abolished the Fatimite caliphs, and raised himself from a private station to the sovereignty of Egypt and Syria. Zeal and policy forbade him to suffer a Christian kingdom in the heart of his dominions. Jerusalem yielded to his arms, and the Christians experienced a generous treatment, as unexpected as it was undeserved. The news of this loss filled Europe with shame, grief, and indignation. Suspending their domestic quarrels, the military force of Germany, France, and England marched into the East, under their respected monarchs. Frederic Barbarossa died in Asia Minor, in a career of useless victories. Philip Augustus, and Richard I. who preferred the safer but more expensive method of transporting their troops by sea, took the inconsiderable town St. John d'Acree after a siege of two years. This third crusade was followed by the death of Saladin, who left a name admired in Asia, dreaded and esteemed in Europe.

The provinces beyond the Tigris no longer obeyed the house of Seljuk. New princes (to use the Eastern expression) had arisen from dust before their throne. A race of slaves, the governors, afterwards sultans of Carizme, enriched by their favor, and spared by their clemency, deprived the last of these monarchs of his sceptre and life. The caliphs of Bagdad, with a juster title, had recovered their independence and the adjacent provinces of Irak. Two younger branches of the house of Seljuk still reigned in Kerman and Asia Minor.

Under the feudal system, the rights, natural as well as civil, of mankind, were enjoyed only by the nobles

1171.

1187.

1189.

1191.

1193.

1192.

1136-1160.

and ecclesiastics, who scarcely formed the thousandth part of the community. In this century they were gradually diffused among the body of the people. The cities of Italy acquired full liberty: the greater towns of Germany, England, France and Spain became legal corporations, and purchased immunities more or less considerable; even the peasant began to be distinguished from the rest of the cattle on his lord's estate.

With the liberty of Europe its genius awoke; but the first efforts of its growing strength were consumed in vain and fruitless pursuits. Ignorance was succeeded by error. The civil and canon jurisprudence were blindly adopted, and laboriously perverted. Romances of chivalry, and monkish legends still more fabulous, supplied the place of history. The dreams of astrology were dignified with the name of astronomy. To discover the philosopher's stone was the only end of chymistry. Superstition, instead of flying before the light of true philosophy, was involved in thicker darkness by the scholastic phantom which usurped its honors. The two great sources of knowledge, nature and antiquity, were neglected and forgotten.

1200-1300.

The THIRTEENTH CENTURY.

WE may now contemplate two of the greatest powers that have ever given laws to mankind; the one founded on force, the other on opinion: I mean the Tartar conquerors, and the Roman pontiffs.

The Moguls

1203.

Birth-right, election, personal merit, force of arms, and some claims to a divine mission, invested Zingis

Khan with the absolute command of all the Tartar and Mogul tribes. As soon as he had introduced a degree of order and discipline among his barbarous host, he invaded the empire of China, took Pekin, and subdued the northern provinces. From thence he marched into Persia against Mohammed, sultan of Carizme, who, by putting to death the Mogul ambassadors, drew ruin on himself, his family, and his dominions. From the Jaxartes to the Tigris, nothing could withstand the numbers and fury of the Moguls. Carizme, Bocara, Samarcand, &c. were levelled with the ground, and the rich provinces to the east and to the south of the Caspian Sea were changed from a garden to a desert. Zingis died loaded with the spoils and curses of Asia. His successors trod in the same paths of rapine and conquest. About the same time, one army of Moguls completed the reduction of the northern empire of China, and penetrated to the farthest point of Corea, almost within sight of the shores of Japan; a second over-ran Russia, Poland, and Hungary, threatened Constantinople, and won the battle of Lignitz in Silesia; a third army took Bagdad, destroyed the empire of the caliphs, and laid waste Asia Minor and Syria. The Mogul princes of Persia and the Western Tartary long hesitated between the Gospel and the Alcoran. Their conversion would have been of greater benefit to the church than all the crusades; but at length they preferred the faith of Mahomet, and renounced all intercourse with the great Khan, who still adhered to the worship of the Dalai Lama. Cublai Khan, the grandson and fourth successor of Zingis, united, by the extinction of the

1211.

1218.

1227.

1234.

1258.

1292.

1273.

dynasty of the South, the whole Chinese monarchy with Eastern Tartary, adopted the laws and manners of the conquered people; encouraged the arts and artists of every nation, and is reckoned by the Chinese themselves among their best emperors.

The popes. The Roman pontiffs claimed an universal monarchy, temporal as well as spiritual; and maintained that all inferior powers, emperors, kings, and bishops, derived from the chair of St. Peter their delegated authority. Of all the popes, none asserted these lofty pretensions with more spirit and success than Innocent III. By establishing the doctrine of Transubstantiation and the tribunal of the Inquisition, he obtained the two most memorable victories over the common sense and common rights of mankind. He reduced the schismatic Greeks, exterminated the Albigeois heretics, despoiled Raymond count of Thoulouse of his dominions, excommunicated two emperors, a king of France, and a king of England; the last of whom confessed himself the vassal and tributary of the see of Rome. Innocent reigned in Rome as the successor of Constantine, and in Naples as the natural guardian of young Frederic the son of Henry the Sixth; who, after Philip of Suabia and Otho IV., was acknowledged Emperor of Germany.

The empire. The superior abilities of Frederic II, his Italian education, the Imperial sceptre, the kingdom of the Two Sicilies, and the vast possessions of the House of Suabia, rendered him formidable to the popes, who, unmindful of their accustomed policy had rather assisted than checked his elevation. This fatal

error could be retrieved only by the destruction of the House of Suabia, and the design was prosecuted during more than forty years with a constancy worthy of the ancient senate. The Roman pontiffs seized the first ground of dispute, rejected all terms of peace, and convinced both their friends and their enemies that they were resolved either to perish or to conquer. The parties of the church and of the empire, under the Names of Guelphs and Ghibellins, divided and desolated Italy. Amidst this confusion, Innocent IV. solemnly deposed Frederic in the council of Lyons, and pursued that unfortunate monarch to the grave. After his decease, the name of emperor was assumed for a short time by his son Conrad IV., and the kingdom of Naples was defended by his bastard Mainfroy, till the papal arms were intrusted to Charles count of Anjou, the brother of Lewis IX. Followed by the bravest and most pious warriors of Christendom, that active prince passed the Alps, and in a single battle deprived Mainfroy of his sceptre and his life. Conradin, the grandson of Frederic, and the last of that unhappy line, lost his head on a scaffold at Naples, after a brave, but unsuccessful attempt to recover the throne of his ancestors. His blood was soon revenged by the blood of eight thousand French in the Sicilian vespers, who fell the just victims of their licentious insolence. A long and bloody quarrel commenced between the House of Arragon, which was called by the oppressed people to the throne of Sicily, and the House of Anjou, which still remained in possession of Naples.

1227-1268.

1245.

1250.

1266.

1268.

Italy. The free cities of Italy, now delivered from the German yoke, began to enjoy and to abuse the blessings of wealth and liberty. Of a hundred independent republics, every one, except Venice, was destitute of a regular government, and torn by civil dissensions. The Guelphs and the Ghibellins, the nobles and the commons, contended for the sovereignty of their country. The most trifling incident was sufficient to produce a conspiracy, a tumult, and a revolution. Among these troubles, the dark, insidious, vindictive spirit of the Italians was gradually formed.

Germany.

1250-1272.

In Germany, the death of Frederic II. was succeeded by a long anarchy. The prerogatives and domains of the emperors were usurped by the great vassals. Every gentleman exercised round his castle a licentious independence; the cities were obliged to seek protection from their walls and confederacies; and from the Rhine and Danube to the Baltic the names of Peace and Justice were unknown. It was at length discovered, that without an appearance of union the Germanic body could not subsist. The great princes, who began to assume the title of *electors*, agreed to invest a first magistrate with the dignity, but not with the power, of their ancient emperors. Their jealous caution successively fixed on Rodolph count of Hapsburgh, and Adolph count of Nassau, whose fortune was far inferior to their birth and personal merit. The former, however, who was father of the House of Austria, transmitted to his son Albert such ample hereditary dominions, as enabled him to form a party against the emperor Adolph, to wrest from

1272-1291.

1292-1298.

from him the sceptre, and to display that ambitious pride which has ever since been the characteristic of that family. 1298-1303.

The aggrandisement of the French monarchy bore the appearance of an act of justice. Philip Augustus summoned John, king of England and peer of France, before the parliament of Paris, to justify himself of the murder of his nephew Arthur. The parliament punished the contumacious vassal by the confiscation of his fiefs, and the king executed the sentence before the indignation of the other peers could subside into a sense of their common interest. Normandy, Anjou, Maine, and Poitou were united to the crown. Aquitain, or Guyenne, still remained in the hands of the English. The victory of Philip over the empire was more splendid, but less useful. In the decisive and well fought battle of Bovines, he defeated Otho IV. at the head of two hundred thousand Germans. His navy threatened England; and his son Lewis, afterwards Lewis VIII., was for a time acknowledged king by the English nation. The reign of that prince was short and inglorious: but France owes as much to the laws of Lewis IX. as to the arms of Philip Augustus his grandfather. Lewis IX, notwithstanding he has been disgraced by the title of Saint, possessed uncommon virtues and abilities. To abolish private hostilities and judicial combats; to introduce an uniform and equitable jurisprudence; to receive appeals from the barons' courts; to protect and extend the liberties of the people; to acquire the esteem and confidence of his neighbours, were the honest arts of his wise policy.

France:
1180-1223;
1203:

1204:

1214:

1213:

1216:
1223-1226.
1226-1270

- Notwithstanding his mad passion for the crusades (the only blemish of this accomplished character),
- 1270-1285. he left his son, Philip III. surnamed the Bold, the most flourishing kingdom of Europe, which was soon augmented by the re-union of the rich county of Thoulouse. Philip III. was succeeded by his son
1271. Philip IV. surnamed the Fair.
- 1285-1315. To break the fetters which had been forged at England. the Norman conquest was the great business of the English barons. John, whose misfortunes deserve no pity, lost his reputation and foreign power by
1215. his contests with Rome and France; and his domestic authority, by signing Magna Charta, which contains the rude outlines of British freedom. The
- 1216-1272. fifty-six years of his son Henry III. were a long minority; during which, the reins of government were successively resigned to foreign favorites, and usurped by the turbulent barons, under their leader Simon de Montfort earl of Leicester. Edward I. then only
1258. the heir apparent, rescued his father, vanquished Montfort and his adherents in the field, and restored the royal authority; but his good sense soon taught
1265. him to respect the new barriers raised against it, to confirm Magna Charta, and to desist from a rash attempt to resume the alienated crown-lands. Amidst these troubles, the House of Peers became less numerous and more powerful; the Commons were admitted to a share of the legislature, the common law and courts of justice received their present form, and the first statutes were enacted against the avarice of Rome. Edward the First, to whose wisdom we owe many of those advantages, conceived, and almost

executed, the great design of uniting the whole island under one dominion. The Welsh lost their ancient independence, but for several ages preserved their savage manners. The throne of Scotland was disputed, almost with equal claims, by several candidates. Edward, who was acknowledged as umpire, awarded the crown to Baliol, the most obsequious of the competitors, treated him first as a vassal, and soon afterwards as a rebel; endeavoured by every expedient to break the spirit of a haughty nation, and sullied his glorious end, by the injustice and cruelty of the means which he used to attain it.

The empire of the Miramolins was destroyed by the greatest battle ever fought between the Moors and the Christians. The latter pursued their advantage; Seville and Cordova were taken, and the provinces of Estremadura, Andalusia, and Murcia were, in about forty years, annexed to the crown of Castile. The kings of Arragon were not less successful. They wrested from the Moors the fertile kingdom of Valencia, and established a naval power by the conquest of the islands of Majorca and Minorca. The bravest of the Moors took refuge in the kingdom of Grenada, and displayed as much industry in the improvement, as they exerted valor in the defence of this last remnant of their extensive conquests. The kings of Castile who acquired the greatest reputation were Ferdinand III., and Alfonso the astronomer; the former for his political wisdom, the latter for his speculative knowledge.

Four great crusades, besides many smaller expeditions, were undertaken in this century; but though

- Palestine was still the object of the war it was no longer the scene of action. The French and Venetians of the fourth crusade turned their arms against the schismatic Greeks, took Constantinople, and divided the empire. Constantinople was indeed recovered by the Greeks, but the trade and dominions which had once belonged to that capital were irretrievably lost.
1204. John de Brienne, a soldier of fortune, and titular king of Jerusalem, invaded Egypt, took Damietta (the old Pelusium) after a siege of two years; but soon thought himself happy to purchase a safe retreat, by surrendering that important place. The crusade of
1261. Lewis IX. was more splendid at first; but, in the end, more unfortunate. It seemed impossible that Egypt, subdued as often as it had been attacked, should withstand a young hero, at the head of sixty thousand valiant enthusiasts. The army was, however, destroyed, and the French monarch remained a prisoner among the infidels. Rather from a vague passion of combating the Mahometans, than from any rational prospect of recovering the Holy Land, Lewis IX.
1248. led another crusade to Africa, and died of the plague under the walls of Tunis. The few places yet held by the Christians on the coast of Syria were swept away by the sultans, the successors, but no longer the descendants of Saladin. The Mamalukes, a body of Circassian and Tartar slaves, had dethroned their masters, usurped the sovereignty of Egypt and Syria, and established a military government, oppressive at home, but formidable abroad.
- 1250.

Of these seven great armaments, which shook Asia, and depopulated Europe, nothing remained except

the kingdom of Cyprus in the House of Lusignan, and the three military orders. The Templars, by their luxury and pride, hastened their dissolution. The Hospitaliers and Teutonic Knights preserved themselves by their valor. Rhodes, and are still settled at Malta: the latter formed a great dominion in Prussia and Courland, at the expense of the idolaters, whom they compelled to become Christians and subjects. A great part of the old nobility of Europe perished in the crusades, their fiefs reverted to their lords, and their place was supplied by new men, raised by wealth, merit, or favor; and who soon imbibed the vanity, though not the independence, of their predecessors.

The numerous vermin of mendicant friars, Franciscans, Dominicans, Augustins, Carmelites, who swarmed in this century, with habits and institutions variously ridiculous, disgraced religion, learning, and common sense. They seized on scholastic philosophy as a science peculiarly suited to their minds; and, excepting only Friar Bacon, they all preferred words to things. The subtle, the profound, irrefragable, the angelic, and the seraphic Doctor acquired those pompous titles by filling ponderous volumes with a small number of technical terms, and a much smaller number of ideas. Universities arose in every part of Europe, and thousands of students employed their lives upon these grave follies. The love-songs of the Troubadours, or Provençal bards, were follies of a more pleasing nature, which amused the leisure of the greatest princes; polished the southern provinces of France, and gave birth to the Italian poetry.

THE FOURTEENTH CENTURY.

- 1300-1400. BOTH the popes and the emperors, the conquerors and the vanquished, withdrew from Italy, their field of battle. The former, invited by the kings of France, and disgusted with the rebellious spirit of the Romans, established the papal residence at Avignon during more than seventy years. These French pontiffs were more strongly possessed by the love of money than the love of power. John XXII. by the sale of benefices, indulgencies, and absolutions, accumulated a treasure of twenty-five millions of gold florins. At the repeated solicitations of the Romans, who felt their error when it was too late, Gregory XI. returned to his capital; but his eyes were scarcely closed, when the enraged people surrounded the conclave, threatening the cardinals with instant death unless they chose an Italian pontiff. The affrighted Frenchmen yielded to their fury, but were no sooner at liberty, than they protested against their first election, and nominated one of their own countrymen. Europe was divided between the two rivals. Italy, Germany, and England acknowledged the pope of Rome: France and Spain sided with the pope of Avignon. Each had his adherents, his doctors, his saints, and his miracles; but their mutual excommunications, which at another time might have produced a battle of swords, only occasioned a war of pens.
- The emperors. Emperors, whose authority in Germany was so much circumscribed, could not invade with any success the confirmed liberty of the Italians. Henry VII. of Luxembourg, and Lewis V. of Bavaria, entered Rome in triumph; but their triumph was not attended

1300-1400.

The popes.

1305.

1316-1334.

1377.

1378.

The emperors.

1308-1313.

1314-1347.

with any solid or permanent advantages. The grand-son of Henry of Luxembourg, Charles IV., emperor and king of Bohemia, was invited by the eloquent Petrarch to assume the station and character of the ancient Cæsars. The Bohemian Cæsar marched into Italy; but it was only to see himself excluded from every fortified city as an enemy, or cautiously received as a prisoner. He was crowned at Rome, but quitted it the very day of his coronation; meanly, or perhaps wisely, resigning to the popes all the ancient rights which he derived from Charlemagne and Otho. His son Wenceslaus would gladly (to use his own expression) have relinquished the empire, with its remaining prerogatives, for a few hogheads of Rhenish or Florence wine.

Although neither leisure, independence, nor ingenuity were wanting to the Italians, they were never able to connect themselves into a system of union and liberty. Naples flourished under the administration of Robert, the grandson of Charles of Anjou, but was almost ruined by his grand-daughter Joan. By the murder of her first husband Andrew, she drew down the vengeance of his brother, the stern king of Hungary; by adopting Lewis duke of Anjou, the brother of Charles V., entailed on her dominions a civil war, of which she was herself the first victim. Rome saw, for a moment, her tribunes, her freedom, and her dignity restored by Nicholas Rienzi, whose extraordinary character was a compound of the hero and the buffoon. Florence, like Athens, experienced all the evils incident, or rather inherent, to a wild democracy. The Venetians and

Italy.

1309-1343.

1343-1382.

1347.

1350-1355.

- 1377-1381. the *Genoese* wasted each other's strength in naval wars, which allowed not the latter a moment's respite from their intestine dissensions. The free cities of Lombardy and Romagna were oppressed by domestic tyrants, under the specious titles of vicars of the church or of the empire; but these petty usurpers were gradually swallowed up in the power of the Visconti, first lords, and afterwards dukes of *Milan*.
- 1317.
1395. Germany. The more phlegmatic Germans, though poor and barbarous, maintained, and even improved, the form of their constitution. Whatever concerned the election and coronation of the emperors, the most fruitful source of civil discord, was finally regulated by the golden bull published by Charles IV. in a general diet. The title and power of electors were confined to seven great princes, the Archbishops of Mentz, Treves, and Cologne, the King of Bohemia, the Duke of Saxony, the Margrave of Brandenburg, and the Count Palatin. These electors soon asserted over the emperor Wenceslaus their right of deposing an unworthy sovereign.
- 1356.
1400. Switzerland. The Swiss owe their reputation to their freedom, and their freedom to their valor. The peasants of three vallies among the Alps, Uri, Schwitz, and Unterwald, oppressed by the officers of the emperor Albert, entered into a strict alliance, at first for seven years, and afterwards for ever. Leopold duke of Austria, and son of Albert, marched against them at the head of twenty thousand men; but was overthrown in the battle of Morgarten by 1300 Swiss. The little communities of Zug and Glaris, and the cities of Lucerne, Zurich, and Berne, gradually
- 1315.
- 1308.

acceded to the confederacy which was cemented with the blood of another Duke Leopold, who fell, with the flower of the Austrian nobility, in the battle of Sempach. Zurich and Berne were allowed the first rank among the eight cantons; the former for its wealth, the latter for its military power. In the five rustic communities the government was a pure democracy; in the three cities, it was tempered with a small mixture of aristocracy, which time and circumstances have very much strengthened. The whole commonwealth, disclaiming the tyranny of the House of Austria, retained their ancient allegiance to the German empire. 1386.

The constitution of the French monarchy received new strength and harmony from the following events: 1. In the memorable quarrel between Pope Boniface VIII. and Philip the Fair, the greater part of the French clergy remembered that they were subjects as well as priests. *The liberties of the Gallican church* were asserted with spirit and success; and the crown was in some degree delivered from a servile dependence on a foreign prelate. 2. *The States General*, composed of the clergy, the nobility, and the commons, were assembled by Philip the Fair, for the first time since the decline of the Carolingian race. As their meetings were short and irregular, they never acquired the authority of legislators, and their tumultuous opposition commonly subsided into an obsequious compliance with the demands of the court. 3. The parliament of Paris was styled the Court of Peers, and should have been composed of the great vassals of the crown; but as they France. 1303. 1301.

disdained the humble office of judicature, their place was supplied by the bishops, the barons, and the principal officers, whose *noble* ignorance was directed by some plebeian assessors. The servants gradually supplanted their masters, combated the violence of the nobility with the subtilities of law, and labored to erect a pure monarchy on the ruins of the feudal system. For a long time these magistrates held their places only during the king's pleasure. 4. *The Salic law*, though of the most lasting benefit to the monarchy, occasioned the long and destructive wars between France and England. After a series of eleven

1314-1317. kings, in lineal and male descent from Hugh Capet,
 1317-1322. Lewis X. Hutin, was succeeded by his brothers
 1322-1328. Philip V. and Charles IV., and afterwards by his
 1328-1350. first cousin, Philip VI. of Valois, on the acknowledged principle that females were incapable of inheriting the crown of France. Whether that principle be admitted or rejected, the claim of Edward III. of England is equally indefensible. The question was not, however, decided by arguments, but by arms. Both nations signalized their valor in the

1346, 1356. battles of Crecy and Poitiers; but the discipline of the English triumphed over the numbers of the

1350-1364. French. The captivity of John, who had succeeded to the crown and misfortunes of his father Philip, exposed France to a total dissolution of government, with all its attendant calamities. However, though Edward was able to ruin, he was unable to conquer

1360. that great kingdom. By the treaty of Bretigny, he accepted of three millions of gold crowns, the city

1369. of Calais, and seven provinces adjacent to Guyenne;

but the last were soon wrested from him by the arms and policy of Charles V. whose wise administration healed the wounds of his country. They bled afresh under his unhappy son Charles VI.: first a minor, and afterwards deprived of his senses, he was ever a victim of the ambition and avarice of his uncles. In this century, Champagne and Dauphiné, the first by inheritance and treaty, the second by donation, were re-united to the crown.

The iron fetters, in which Edward I. seemed for ever to have bound Scotland, were broken by the valor and fortune of Robert Bruce, a descendant of the ancient kings. To resist the heroic leader of a brave nation, combating for freedom and a throne, required all the powerful genius of Edward I., and was a task by far too arduous for his feeble son. The victory of Bannocks Burn secured to Robert a sceptre, which, by the marriage of his daughter, was transmitted to the House of Stuart. Edward II., vanquished by his enemies, despised by his subjects, governed by his favorites, betrayed by his brother, his wife, and his son, descended from a throne to a prison, and from a prison to an untimely grave. The English dwell with rapture on the trophies of Edward III. and his gallant son the Black Prince; on the fields of Crecy and Poitiers; and on the kings of France and Scotland, at the same time prisoners in London. To a thinking mind, Edward's encouragement of the woollen manufacture is of greater value than all these barren laurels. Richard II., son of the Black Prince, affords the second instance in this century of an English king deposed and murdered by his subjects. The

England:
1306.

1307-1327.
1315.
1371.

1327-1377.

1377-1399.

House of Commons acquired its present form, and a dignity unknown to the third estate in any other country, by the junction of the knights of shires, or representatives of the lesser nobility, who, about this time, separated themselves from the peers. After the deposition of Richard, Henry IV. son of John of Gaunt duke of Lancaster, the third son of Edward III., usurped the crown. The posterity of the second son, Lionel of Clarence, was disregarded, but still existed latent in the House of York.

Spain.

The Mahometan kingdom of Grenada, and the four Christian monarchies of Castile, Arragon, Navarre, and Portugal, preserved their respective laws and limits. The constitution of the Christian states was suited to the haughty and generous temper of the people. The justiciary of Arragon, a name dreadful to royal ears, possessed the noble but dangerous privilege of declaring *when* the subjects were justified in taking arms against their sovereign. The Castilians, without waiting for the sentence of a magistrate, knew how to resist a tyrant, either in the *Cortez* or in the field. The civil war between Peter the Cruel, king of Castile, and his brother Henry occasioned a great revolution, in which France and England took the opposite sides, rather from a wild love of enterprise, than from any rational motives of policy. After several turns of fortune the bastard was victorious, transmitted the crown to his posterity, and ratified a strict union with his French allies; binding France and Castile to each other, king to king, people to people, and man to man.

Africa, relapsing into its native barbarism, no

longer merits our attention. Egypt and Syria continued to groan under the tyranny of the Mamalukes; although some of those sultans corrected, by their personal virtues, the defects of their institution. In the East, two formidable powers arose. The greatness of the Othman Turks was gradual and permanent; the conquests of Timur were rapid and transitory.

During the anarchy which overspread Asia Minor on the fall of the Selkian dynasty, the Greeks recovered many of the maritime places, and every Turkish emir made himself independent within his jurisdiction. Othman first erected his standard near Mount Olympus in Bithynia; and as he commanded only a small tribe of shepherds and soldiers, he was branded with the name of robber. A more numerous army, and the reduction of Nice, Nicomedia, and Prusa, bestowed on his son Orcan the appellation of Conqueror. The imprudent Greeks, in the madness of civil discord, invited the Turks, opened the Hellespont, and betrayed Christendom. Adrianople became the capital of the Othman power in Europe; and the Eastern empire, reduced to the suburbs of Constantinople, was pressed on either side by the arms of Amurath I. That sultan instituted the janizaries, a body of infantry, from their arms, discipline, and enthusiasm, almost invincible. The flower of the Christian youth, torn in infancy from their parents; were gradually aggregated to the Turkish nation, after they had lost, in the severe education of the seraglio, all memory of their former country and religion. Bajazet I. deserved his surname of *Illderim*, The Turks. 1300-1362. 1326-360. 1360-1389.

or Lightning, by the rapid impetuosity with which he flew from the Euphrates to the Danube. He triumphed by turns over the Mahometans of Asia Minor, and the Christians of Bulgaria, Servia, Hungary, and Greece; and the total defeat of an army of French in the battle of Nicopolis, spread the terror of his name to the most remote parts of Europe.

Timur.

1369-1405.

Timur, or Tamerlane, raised himself from a private, though not a mean condition, to the throne of Samarcand. His first dominions lay between the Jaxartes and the Oxus in the country called Sogdiana by the ancients, Maurenahar by modern Persians, and by the Tartars Zagatay, from one of the sons of Zingis. The lawful successor of Zagatay, rather mindful of his situation than of his descent, served with humble fidelity in the army of the usurper. After reducing the adjacent provinces of Carizme and Khorasan, Timur invaded Persia, and extinguished all the petty tyrants who had started up since the decline of the House of Zingis. The khan of the Western Tary (who ruled the kingdoms of Cazan and Astracan, and exacted a tribute from the grand duke of Muscovy) was unable to elude the pursuit, or to resist the arms of Timur. From the deserts of Siberia he marched to the banks of the Ganges, and returned from Delhi to Samarcand laden with the treasures of Hindostan. He knew how to reign as well as how to conquer. Although very profuse of the blood of his enemies, he was careful of the lives and property of his subjects. He loved magnificence and society: encouraged the arts, and was versed in the Persian and Arabian literature. His zeal for the Mussulman faith inflamed his

1335.

natural cruelty against the Gentoos of India and the Christians of Georgia.

The empire of the Moguls in China, founded on violence, and maintained by policy, was at length dissolved by its own weakness. The Chinese placed a dynasty of their countrymen on the throne, whilst the Tartars, returning to the pastoral life of the desert, gradually recovered the martial spirit which they had lost amidst the arts and luxury of the conquered provinces. 1370.

A more diffusive commerce began to connect the European nations by their mutual wants and conveniences; the discovery of the compass inspired navigators with greater boldness and security. The Hanseatic cities of Prussia and Saxony formed a powerful association, engrossed the fishery, iron, corn, timber, hides, and furs of the North; and contended for the sovereignty of the Baltic with the kings of Denmark and Sweden. The exchange of money, the finer manufactures, and the trade of the East were in the hands of the Italians. The merchants of Venice and of Dantzic met at the common mart of Bruges, which soon became the warehouse of Europe. The Flemings, animated by the spectacle of wealth and industry, applied themselves with great ardor to the useful arts, and particularly to the making broad cloth, linen, and tapestry. Commerce.

The advantages of trade were common to several nations; but the pleasures and glory of literature were confined to the Italians, or rather to a few men of genius, who emerged from an ignorant and superstitious multitude. The writings of Dante, Boccace, Literature.

scattered forces, replaced their monarchy on its former basis, and under the conduct of Mahomet I. were again victorious both in Europe and Asia. Amurath II. swayed the Othman sceptre with the abilities of a great monarch, and twice resigned it with the moderation of a philosopher. He was forced from his retreat to chastise the perfidy of Ladislaus king of Hungary, who, at the instigation of the court of Rome, had violated a solemn truce. That act of justice was most completely executed in the decisive battle of Warna, which was fatal to the king, to the papal legate, and to the whole Christian army. The easy but important conquest of Constantinople was reserved for Mahomet II. The little empire of Trebizond, and the other independent provinces of Greece and Asia Minor, soon experienced the same fate. Though Mahomet was obliged to raise the sieges of Belgrade and Rhodes, though he was for a long time stopped by Scanderbeg in the mountains of Albania, yet his arms were generally successful from the Adriatic to the Euphrates, on the banks of which he vanquished Uzun Hassan, a Turcoman prince, who had usurped Persia from the posterity of Timur. The conquest of Rome and Italy was the great object of Mahomet's ambition; and a Turkish army had already invaded the kingdom of Naples, when the Christians were delivered from this imminent danger by the seasonable death of Mahomet, and the inactive disposition of his son Bajazet II. But the valor and discipline of the Turks were still formidable to Christendom, and the passion for crusades had ceased at the very time when it might have been approved by reason and justice.

1444.

1453.

1451-1481.

1462.

1481-1512.

- Popes and
councils.
1409.
1414-1418. The concil of Pisa, by the election of a third pontiff, multiplied, instead of extinguishing, the evils of the great schism. The council of Constance, in which the five great nations of Europe were represented by their prelates and ambassadors, acted with greater vigor and effect. They rejected the defective title of two pretenders, and judicially deposed the third, by whose authority they were assembled. The election of Martin V. restored peace to the church; but the spirit of independence, which had animated the fathers of Constance, revived in the council of Basil.
- 1432-1443. The assembled bishops of Christendom attempted to limit the despotic power which the bishop of Rome had usurped over his brethren; but the treasures of the church, distributed with a skilful hand, silenced the opposition; and nothing remains of those famous councils but a few decrees, revered at Paris, detested and dreaded at Rome. Amongst these disorders, the laity of some countries discovered as much discontent at the riches of the clergy, as the clergy expressed at the power of the popes. John Hufs and Jerom of Prague, two Bohemian doctors, who taught principles not very different from those of the protestants, were committed to the flames by the council of Constance, before which they appeared under the sanction of the public faith. From their ashes arose a civil war, in which the Bohemians, inflamed by revenge and enthusiasm, for a long time inflicted and suffered the severest calamities.
- Italy. Italy, undisturbed by foreign invasions, maintained an internal balance, through a series of artful negotiations and harmless wars, attended with scarcely any

effusion of blood. The sword, which had fallen from the hands of the Italian sovereigns, was taken up by troops of independent mercenaries, who acknowledged no tie but their interest, nor any allegiance except to leaders of their own choice. The five principal powers were, the popes, the kings of Naples, the dukes of Milan, and the republics of Florence and Venice. 1. The popes, after the council of Constance and Basil, applied themselves to reconcile the Roman people to their government, and to extirpate the petty usurpers of the ecclesiastical state. 2. Their great fief the *kingdom of Naples* was the theatre of a long civil war between the Houses of Anjou and Arragon. It flourished under the administration of Alfonso the Wise, who preferred Italy to his Spanish dominions. Ferdinand his natural son succeeded him in Naples only, oppressed the barons, protected the people, and was delivered by a seasonable death from the arms of Charles VIII. king of France. 3. After the death of the last of the Visconti, the duchy of Milan, superior in value to several kingdoms, was claimed by the duke of Orleans in right of his mother; but was usurped by Francis Sforza, the bastard of a peasant, and one of the most renowned leaders of the mercenary bands; who, with a policy equal to his valor, left Milan the peaceable inheritance of his family. 4. The elevation of the Medici was the more gradual effect of prudence and industry: Cosmo the father of his country, and Lorenzo the father of the muses, in the humble station of citizens and merchants, revived learning, governed Florence, and influenced the rest of Italy. The old

forms of the commonwealth were preserved, and it was only by an unusual tranquillity that the Florentines could be sensible of the loss of their freedom. 5. The wisdom of the Venetian senate, the arts and opulence of Venice, an extensive commerce, a formidable navy, the possession of a long tract of sea-coast in Dalmatia, with the islands of Candia, Cyprus, &c. formed the natural strength of a republic respected in Europe as the firmest bulwark against the Turkish arms. The imprudent conquests in Lombardy, from which the Venetians were not able to refrain; the Friul, Padua, Vicenza, Verona, Brescia, and Bergamo, drained the treasury of St. Mark, and excited the jealousy of the Italian powers.

Germany. The reign of the emperor Robert Count Palatin
 1400-1410. was obscure and inglorious. Though Sigismund of
 Luxembourg presided with some dignity at the
 1410-1438. council of Constance, his administration was rather
 busy than active. After his death, the Imperial
 crown returned for ever to the House of Austria,
 1438-1440. first in the person of Albert II. and then of Frederic III.;
 1440-1493. the latter possessed the title of emperor above half a
 century without either authority or reputation.
 Germany was without influence in Europe, but
 judicious foreigners began to discover the latent
 powers of that great body, when once roused into
 1493-1519. action by the necessity of its own defence. The
 levity of Maximilian I. engaged him in perpetual
 wars and treaties, which commonly ended in his
 disappointment and confusion. However, he may
 be considered as the founder of the Austrian great-

ness, by his marriage with Mary of Burgundy; and as the founder of the *public law*, by his useful institutions of the circles and of the Imperial chamber.

The usurpation of the House of Lancaster was supported by the fortune and abilities of Henry IV. His warlike son Henry V. asserted, by the victory of Azincourt the claim of the Plantagenets to the French monarchy. The conquest of it was a task much too difficult for a prince whose revenue did not exceed a hundred and ten thousand pounds of our present money, and whose subjects were neither able nor willing to make any extraordinary efforts to render England in the end a province of France. The vindictive spirit of Queen Isabella, and of Philip duke of Burgundy, betrayed their country and posterity. The English monarch was *solicited* to sign the treaty of Troyes, and to accept, with the hand of the princess Catharine, the quality of regent and heir of France. His infant son Henry VI. was proclaimed at Paris as well as at London. His reign was a series of weakness and misfortunes. The French conquests were gradually lost, and the English barons returned into their island exasperated against each other, habituated to the power and licence of war, and as much discontented with the monkish virtues of Henry, as with the masculine spirit and foreign connexions of his queen Margaret of Anjou. The pretensions of Richard duke of York, and of his son Edward IV., inflamed the discontent into civil war. Hereditary right was pleaded against long possession; the banners of the white and red roses met in many a bloody field, and the votes of parliament varied

England.

with the chance of arms. Edward of York assumed the title of king, revenged the death of his father, and triumphed over the Lancastrian party: but no sooner was the imprudent youth seated on the throne, than he cast away the friendship of the great earl of Warwick, and with it the English sceptre. That warlike and popular nobleman, impatient of indignities, drove Edward into exile, and brought back Henry (scarcely conscious of the change) from the tower to the palace. Edward's activity soon retrieved his indiscretion. He landed in England with a few followers, called an army to his standard, obtained the decisive victories of Barnet and Tewksbury, and suffered no enemy to live who might interrupt the security and pleasure of his future reign. The crimes of Richard III., who ascended the throne by the murder of his two Nephews (Edward V. and his brother), reconciled the parties of York and Lancaster. Henry Tudor earl of Richmond was invited over from Brittany as the common avenger, vanquished and slew the tyrant in the field of Bosworth, and uniting the two roses by his marriage with the eldest daughter of Edward IV., gave England a prospect of serener days. The kingdom had however suffered less than might be expected from the calamities of civil war. The frequent revolutions were decided by one or two battles; and so short a time was consumed in actual hostilities as allowed not any foreign power to interpose his dangerous assistance: no cities were destroyed, as none were enough fortified to sustain a siege. The churches, and even the privilege of sanctuaries were respected,

and the revenge of the conquerors was commonly confined to the princes and barons of the adverse party, who all died in the field or on the scaffold. The power and estates of this old nobility were gradually shared by a multitude of new families enriched by commerce, and favored by the wise policy of Henry VII.; but between the depression of the aristocracy and the rise of the commons, there was an interval of unresisted despotism.

The factions of Burgundy and Orleans, who disputed the government of Charles VI., filled France with blood and confusion. The duke of Orleans was treacherously murdered in the streets of Paris, and John duke of Burgundy, who avowed and justified the deed, was some years afterwards assassinated in the presence, and probably with the consent of the young Dauphin. That prince, persecuted by his mother, disinherited by the treaty of Troyes, and on every side pressed and surrounded by the victorious English, assumed the title of Charles VII. on his father's death, and appealed, though with little hopes of success, to God and his sword. The French monarchy was on the brink of ruin, but, like the Ottoman empire in the same century, rose more powerful from its fall. A generous enthusiasm first revived the national spirit, and awakened the young monarch from his indolent despair. A shepherdes declared a divine commission to raise the siege of Orleans, and to crown him in Rheims. She performed her promises; and the consternation of the English was still greater than their real loss. The genius of Charles, seconded by his brave and loyal nobility, seemed to expand with

France.

his fortune. The duke of Burgundy was reconciled to his kinsman and sovereign, Paris opened its gates with willing submission, and at length, after some years of languid operations or imperfect truces, the French recovered Normandy and Guyenne, and left the English no footing in their country beyond the walls of Calais. The last years of Charles VIIth's reign were employed in reforming and regulating the state of the kingdom. He is the first modern prince who has possessed a military force in time of peace, or imposed taxes by his sole authority. The former were composed of 1500 lances, who with their followers made a body of 9000 horse. The latter did not exceed 360,000 pounds sterling. This great alteration was introduced without opposition, and felt only by its consequences, which gradually affected all Europe.

The feudal system, weakened, in France, by these innovations, was annihilated by the severe despotism of Lewis XI., into whom the soul of Tiberius might seem to have passed. As it was his constant policy to level all distinctions among his subjects, except such as were derived from *his* favor, the princes and great nobility took up arms, and besieged him in Paris: but their confederacy, surnamed of the *public good*, was soon dissolved by the jealousy and private views of the leaders, few of whom afterwards escaped the revenge of a tyrant, alike insensible to the sanctity of oaths, the laws of justice, or the dictates of humanity. The Gendarmerie of the kingdom was increased to 4000 lances, besides a disciplined militia, a large body of Swiss infantry, and a considerable train of artillery, the use of which had already altered the art of war,

The revenue of France was raised to nearly a million sterling, as well by extraordinary impositions, as by the union of Anjou, Maine, Provence, Roussillon, Burgundy, Franche-Comté, and Artois, to the body of the French monarchy, which, under this wise tyrant, began to improve in domestic policy, and to assume the first station in the great republic of Christendom.

The revolution which restored Burgundy to the French monarchy merits more than common attention. Charles the Bold, of the house of France, duke of Burgundy, and sovereign of the Netherlands, was the natural and implacable enemy of Lewis XI. His subjects of Burgundy were brave and loyal; those of Flanders, rich and industrious; his revenue was considerable; his court magnificent; his troops numerous and well disciplined; and his dominions enlarged by the acquisition of Guelders, Alsace, and Lorraine. But his vain projects of ambition were far superior either to his power or his abilities. At one and the same time he aspired to obtain the regal title, to be elected king of the Romans, to divide France with the English, to invade Italy, and to lead a crusade against the Turks. The Swiss Cantons, a name till then unknown in Europe, humbled his pride. Many writers, more attentive to the moral precept than to historic truth, have represented the Swiss as a harmless people, attacked without justice or provocation. Those rude mountaineers were, on the contrary, the aggressors: and it appears by authentic documents, that French intrigues, and even French money, had found a way into the senate of Berne. Lewis XI.,

who in his youth had experienced the valor of the Swiss, inflamed the quarrel till it became irreconcilable, and then sat down the quiet spectator of the event. The Gendarmerie of Burgundy was discomfited in three great battles, by the firm battalions of Swiss infantry, composed of pikemen and musqueteers. At Granson, Charles lost his honor and treasures; at Morat, the flower of his troops; and at Nancy, his life. He left only an orphan daughter, whose rich patrimony Lewis might perhaps have secured by a treaty of marriage. Actuated by passion, rather than sound policy, he chose to ravish it by conquest. Burgundy and Artois submitted without much difficulty; but the Flemings, exasperated by the memory of ancient injuries, disdained the French yoke, and married their young princess Mary to Maximilian, son of the emperor Frederic III. The Low Countries became the inheritance of the house of Austria, and the subject, as well as theatre, of a long series of wars, the most celebrated that have ever disturbed Europe.

Such was the growing prosperity of France, that even the disturbances of a minority proved favorable to its greatness. Brittany, the last of the great fiefs, escaped a total conquest only by the marriage of Anne, heiress of that great duchy, with Charles VIII., son and successor of Lewis XI. The expedition of Charles VIII. into Italy displayed his character, and that of the nation which he commanded. In five months he traversed affrighted Italy as a conqueror, gave laws to the Florentines and the Pope, was acknowledged king of Naples, and assumed the title of Emperor of the East. Every

thing yielded to the first fury of the French; every thing was lost by the imprudence of their councils. The Italian powers, recovered from their astonishment, formed a league with Maximilian and Ferdinand, to intercept the return of Charles VIII. The kingdom of Naples escaped from his hands, and the victory of Fernova only served to secure his retreat. He died soon afterwards, leaving his kingdom exhausted by this rash enterprise, and weakened by the imprudent cession of Rouffillon to the Spaniards, and of Franche-Comté and Artois to the house of Austria.

Spain was hastening to assume the form of a powerful monarchy. Castile and Arragon were first united under the same family, and not long afterwards under the same sovereigns. Henry IV., King of Castile, a prince odious for his vices, and contemptible for his weakness, was solemnly deposed in a great assembly of his subjects; who, despising the suspicious birth of his daughter Juanna, placed the crown on the head of Isabella, his sister. The marriage of that princess with Ferdinand of Arragon completed the salutary revolution. The Spaniards celebrate, with reason, the united administration of those monarchs; the manly virtues of Isabella, and the profound policy of Ferdinand the catholic, always covered with the veil of religion, though often repugnant to the principles of justice. After a ten years' war, they executed the great project of delivering Spain from the infidels. The Moors of Granada defended that last possession with obstinate valor, and stipulated, by their capitulation, the free exercise of the Mahometan religion. Public faith, gratitude, and policy ought to have

Spain.

maintained this treaty; and it is a reproach to the memory of the great Ximenes that he urged his masters to violate it. The severe persecutions of the Mahometans, and the expulsion of many thousands of Jewish families, inflicted a deep but secret wound on Spain, in the midst of its glory. The prosperity of Ferdinand and Isabella was embittered by the death of their only son. Their daughter Juanna married the Archduke Philip, (son of the emperor Maximilian, and of Mary of Burgundy,) and the great successions of the houses of Austria, of Burgundy, of Arragon, and of Castile, were gradually accumulated on the head of Charles V., the fortunate offspring of that marriage.

The dominion of Spain was extended into a new hemisphere, which had never yet been visited by the nations placed on our side of the planet. Christopher Columbus, a Genoese, obtained from the ministers of Isabella, after long solicitations and frequent repulses, three small barks and ninety men, with which he trusted himself to the unknown Atlantic. His timid and ignorant sailors repeatedly exclaimed, that he was carrying them beyond the appointed limits of Nature, whence they could never return. Columbus resisted their clamors, and at the end of thirty-three days from the Canaries, showed them the Island of Hispaniola, abounding in gold, and inhabited by a gentle race of men. In his subsequent voyages, undertaken with a more considerable force, he discovered many other islands, and saw the great continent of America, of whose existence he was already convinced from speculation.

The discoveries of Columbus were the effort of genius and courage; those of the Portuguese, the slow effect of time and industry. They sailed round the continent of Africa; found, by the Cape of Good Hope, a new and more independent route to the East Indies, and soon diverted the commerce of the east from Alexandria and Venice to Lisbon.

A new world was opened to the studious as well as to the active part of mankind. It was scarcely possible for the Italians to read Virgil and Cicero, without a desire of being acquainted with Homer, Plato, and Demosthenes. Their wishes were gratified by the assistance of many learned Greeks, who fled from the Turkish arms. The manuscripts which they had saved, or which were discovered in old libraries, were quickly diffused and multiplied by the useful invention of printing, which so much facilitated the acquisition of knowledge. For some time, however, the genius of the Italians seemed overpowered by this sudden accession of learning. Instead of exercising their own reason, they acquiesced in that of the ancients; instead of transfusing into their native tongue the taste and spirit of the classics, they copied, with the most awkward servility, the language and ideas suited to an age so different from their own.

If we turn from letters to religion, the Christian must grieve, and the philosopher will smile. By a propensity natural to man, the multitude had easily relapsed into the grossest polytheism. The existence of a Supreme Being was indeed acknowledged; his mysterious attributes were minutely, and even indelicately, canvassed in the schools; but he was allowed

Italy.

a very small share in the public worship, or the administration of the universe. The devotion of the people was directed to the Saints and the Virgin Mary, the delegates, and almost the partners, of his authority. From the extremities of Christendom thousands of pilgrims, laden with rich offerings, crowded to the temples and statues the most celebrated for their miraculous powers. New legends and new practices of superstition were daily invented by the interested diligence of the mendicant friars; and as this religion had scarcely any connexion with morality, every sin was expiated by penance, and every penance *indulgently* commuted into a fine. The popes, bishops, and rich abbots, careless of the public esteem, were foldiers, statesmen, and men of pleasure; yet even *such* dignified ecclesiastics blushed at the grosser vices of their inferior clergy.

E S S A I
S U R
L'ÉTUDE
D E L A
L I T T É R A T U R E .

*The following is in Mr. GIBBON'S hand-writing,
on the back of the title-page of the interleaved copy
already mentioned.*

MES amis me firent publier cet ouvrage, pour ainsi dire, malgré moi. Cette excuse banale des auteurs ne l'est point cependant pour moi. Mon père voulut me le faire publier l'hyver passé. Ma jeunesse, & un fonds d'orgueil qui me rend beaucoup plus sensible aux critiques qu'aux éloges, m'empêchèrent de goûter son projet. Mais me trouvant à la campagne avec lui au mois de Mars, il renouvelles instances d'une manière si vive que je ne pus m'en défendre. M. Mallet me fit connoître un libraire nommé Becket, à qui je cédaï mon manuscrit, moyennant quarante exemplaires pour moi. M. Maty corrigea les feuilles. L'impression de l'ouvrage, entreprise au commencement de Mai, ne fut achevée qu'à la fin de Juin, & mon livre ne se débitoit que vers le milieu du mois suivant. M. Mallet se chargea de la distribution d'une bonne partie des présens que j'avois envie d'en faire. Voici l'extrait d'une lettre qu'il m'écrivit le 9 Juillet 1761.

“ DEAR SIR,

“ I HAVE executed the orders you gave me, and
“ all the books have been delivered some days. Lord
“ Chesterfield returns you his thanks; I expect in
“ writing, and have had Lady Harvey's in that
“ manner. Lord Hardwicke, with his compliments
“ for the book to himself, assured me he would send
“ the other to his son, and recommend you to his
acquaintance.

“ acquaintance. Lord Egremont will be glad to know
 “ you, if ever you should think of a journey to Augs-
 “ burgh. I found Lord Granville reading you, after
 “ ten at night; his single approbation, which he
 “ assures you of, will go for more than that of a
 “ hundred other readers. I have gone further, in
 “ sending one copy to the Count de Caylus, another
 “ to the Duchefs d’Aiguillon, and in giving a third
 “ to M. de Buffy.”

To EDWARD GIBBON *Esquire.*

DEAR SIR,

NO performance is, in my opinion, more contemptible than a Dedication of the common sort; when some great man is presented with a book, which, if Science be the subject, he is incapable of understanding; if Polite Literature, incapable of tasting: and this honor is done him as a reward for virtues, which he neither does, nor desires to possess. I know but two kinds of dedications, which can do honor either to the patron or author. The first is, when an unexperienced writer addresses himself to a master of the art, in which he endeavours to excel; whose example he is ambitious of imitating; by whose advice he has been directed; or whose approbation he is anxious to deserve.

The other sort is yet more honorable. It is dictated by the heart, and offered to some person who is dear to us, because he ought to be so. It is an oppor-

VLO. IV.

K

tunity we embrace with pleasure of making public those sentiments of esteem, of friendship, of gratitude, or of all together, which we really feel, and which therefore we desire should be known.

I hope, dear Sir, my past conduct will easily lead you to discover to what principle you should attribute this epistle; which, if it surpriseth, will, I hope, not displease you. If I am capable of producing any thing worthy the attention of the public, it is to you that I owe it; to that truly paternal care which, from the first dawning of my reason, has always watched over my education, and afforded me every opportunity of improvement. Permit me here to express my grateful sense of your tenderness to me, and to assure you, that the study of my whole life shall be to acquit myself, in some measure, of obligations I can never fully repay.

I am, dear Sir, with the sincerest affection and regard,
Your most dutiful son, and faithful servant,

E. GIBBON, junior.

May the 28th, 1661.

AVIS AU LECTEUR.

C'EST un véritable essai que je produis au grand jour. Je souhairois me connoître. Ma prévention & celle de quelques amis, m'en inspireroient des idées trop avantageuses, si mon Apollon¹, cette voix secrète que je ne puis faire taire, ne m'avertissoit souvent de me défier de leurs éloges. Dois-je me borner à recueillir avec reconnoissance les bienfaits de mes prédécesseurs? Puis-je espérer d'ajouter quelque chose au trésor commun des vérités ou du moins des idées? Je tâcherai d'entendre l'arrêt du public & même son silence, & je ne l'entendrai que pour m'y soumettre. Point de Philippiques contre mon siècle, point d'appel à la postérité.

L'envie de justifier une étude favorite, c'est à dire, l'amour propre un peu déguisé, fit naître les réflexions suivantes. Je voulois affranchir une science estimable, du mépris où elle languit aujourd'hui. Il est vrai qu'on lit encore les anciens, mais on ne les étudie plus. On n'y apporte plus cette attention, & cet appareil de connoissances que Cicéron & Bossuet exigent de leurs lecteurs. Il est encore des gens de goût, mais il est peu de littérateurs; & ceux qui savent que les gens de lettres peuvent se passer des récompenses plus aisément que de l'estime du public, ne s'en étonneront point.

C'est un essai, je le repete encore; ce n'est point un traité complet qu'on va lire. J'ai envisagé la littérature sous quelques points de vue qui m'avoient frappé. Plusieurs, sans doute, me sont échappés.

J'en ai négligé quelques autres. Je ne suis point entré dans la carrière immense des beaux-arts, des beautés qu'ils empruntent de la littérature, & de celles qu'ils lui rendent. Que ne suis-je un Caylus ou un Spence ?! J'éleverois un monument éternel à leur alliance. L'on y verroit l'image de Jupiter éclore dans le cerveau d'Homère, & venir se placer sous le ciseau de Phidias. Mais je ne me suis point dit avec le Corrège; " & moi aussi je suis peintre."

Le 3 Février, 1759.

Après avoir gardé, pendant deux ans, ce petit ouvrage, l'amusement de mon loisir à la campagne, je me hasarde enfin à le donner au public. J'ai besoin de son indulgence pour le fond des choses, & pour le langage. Ma jeunesse m'y donne un juste titre pour l'un, & ma qualité d'étranger me la rend bien nécessaire pour l'autre.

Le 16 Avril, 1761.

A L' A U T E U R.

Je reçois, mon cher MONSIEUR, les feuilles de votre ouvrage, toutes mouillées au sortir de la presse. Le sentiment qui vous engagea à me les communiquer, est passé dans mon cœur. Ne me demandez plus mon jugement, il ne peut être que partial.

Mais le public aura-t-il les yeux d'un ami; Cet essai de vos forces, ce germe heureux d'ouvrages plus considérables, sera-t-il accueilli, sera-t-il épargné? inquiétude naturelle à un jeune auteur! Elle l'honore, elle n'est permise qu'à lui. A Dieu ne plaise que vous perdiez de long-temps cette précieuse défiance de l'approbation du public, qui vous mit en état de la mériter! Si jamais vieux écrivain vous prenez moins de peine, c'est que vous vous connoîtrez mieux & craindrez moins vos juges.

Voudrois-je ôter à la jeune beauté la modeste rougeur qui lui fait méconnoître ses charmes, & qui ne cessera que quand ils ne seront plus? Non, Monsieur, je ne vous rassure point; je veux jouir de vos alarmes; vos censeurs vont paroître; armez-vous d'intrépidité.

Avez-vous pu croire qu'on pardonneroit à un homme né pour assister aux assemblées tumultueuses du sénat, & à la destruction des renards de sa province, des discussions sur ce qu'on pensa, il y a deux mille ans, sur les divinités de la Grèce, & sur les premiers siècles de Rome? Quoi pas la moindre allusion à ce qui se passe de nos jours! Une brochure, où il n'est question ni de la guerre ni du commerce, où l'on ne

prescrit point de limites ni ne propose aucune réduction, où l'on ne fait aucun compliment au prince, ni de leçon à ses ministres! En vérité je vous admire, & qu'en dira-t-on, je vous le demande, en Hampshire?

Le Grec doit être laissé au collège & à la roture; ainsi l'a-t-on peut-être décidé chez nos voisins, & cette mode menace de devenir contagieuse. Je fais que Paris ne se croit pas encore déshonoré d'un Caylus & d'un Nivernois, & que votre isle compte avec plaisir ses Lyttelton, ses Marchmont, ses Orrery, ses Bath, ses Grandville. Mais vous êtes jeune, & l'on soupçonne ceux que je viens de vous nommer d'être un peu du siècle passé. Vos notes sont savantes, mais qui à Newmarket ou dans le café d'Arthur peut les lire?

Point d'ordre ni de liaison, dira le géomètre piqué. N'en soyez point surpris, il voit en vous un transfuge. Vous n'avez point donné la pomme à sa Vénus, & il juge un écrit de goût sur le pied des élémens d'Euclide.

Parmi vos critiques je vois le littérateur lui-même. Je ne dirai pas que vous pensez, & lui laissez le soin de recueillir. Je vous respecte trop pour voler ce bon mot à Voltaire. Mais vos notes ne consistent point en corrections de passages. Quel vers d'Aristophane avez-vous restitué? De quel manuscrit vous appuyez-vous? D'ailleurs vous envisagez quelques objets sous un point de vue ou nouveau ou singulier. Votre chronologie est celle de Newton; vous justifiez l'anachronisme de Virgile; vos Dieux ne sont pas ceux de . . . Craignez sa nouvelle édition; vous aurez place dans ses notes.

Je ne vous reproche point l'obscurité, dirai je, ou la profondeur de quelques unes de vos pensées, vos phrases coupées, la hardiesse de vos figures. La nation Académique fera moins facile, & frondera quiconque voudroit vous appliquer une de vos notes', & l'aveu modeste de l'opateur Romain, en relisant dans l'age de la maturité, un morceau applaudi de sa jeunesse. *Quantis illa clamoribus, adolescentuli, il avoit 26 ans, diximus de supplicio parricidarum? quæ nequaquam satis deserbuiffe post aliquanto sentire cepimus . . . Sunt enim omnia, sicut adolescentis, non tam re & maturitate, quam spe & expectatione, laudati*.

J'ai gardé pour le dernier le plus grand de vos crimes. Vous êtes Anglois, & vous choisissez la langue de vos ennemis. Le vieux Caton frémit, & dans son *Club* Antigallican, vous dénonce, le *punch* à la main, un ennemi de la patrie. " Mes chers amis, " dit-il, la liberté est prête d'expirer. Ce peuple, " dont nous avons toujours triomphé, regagne par " ses artifices plus que ne lui enlèvent nos armes. " N'est-ce pas assez que nous ayons des baladins, des " friseurs, des cuisiniers de Paris, qu'on boive dans " notre isle, qu'on boive des vins, qu'on lise des " livres François; faut-il encore, grands Dieux! " est-ce dans le plus haut période de notre gloire " qu'un Anglois devoit donner ce premier exemple? " faut-il encore qu'on en écrive?"

Contre une attaque aussi grave quel rempart vous ferez-vous? Trouverez-vous des défenseurs où vous n'avez point de complices? Oserai-je élever ma voix moi, qui, Anglois simplement par choix sans

l'être de naissance, n'ai pu, après vingt ans de séjour dans votre isle, naturaliser ma langue aussi bien que mon cœur ?

Dirai-je ce que Plutarque, à-peu-près dans le même cas que moi, auroit dit, que rien ne fut plus vain que la prophétie de l'âcre censeur, que le Grec perdrait sa patrie, puisqu'au contraire elle s'éleva au comble de la gloire & du pouvoir dans le temps que les lettres Grecques & l'érudition étrangère y fleurirent le plus, que ce peuple qui, tant qu'il fut libre, plaça sa grandeur dans ce qui seul fait la grandeur d'un peuple, fit venir ses grammairiens, mais non ses Généraux de la Grèce, au lieu que Carthage y prit ses soldats & ses Généraux, & en défendit la langue; que Flaminus, Scipion, Caton même, ... mais comme eux je parle Grec à votre homme. Il ignore également que Cicéron fut initié à Athènes, & que le nom de Chesterfield se trouve dans les registres d'une célèbre Académie de Paris; il jureroit que les Edouards & les Henris ne parlèrent ou du moins ne lûrent jamais de François, & si je le pressois, il me soutiendrait peut-être que le roi de Prusse seroit déjà maître de Vienne, s'il n'eût pas écrit, en style de Voltaire, les Mémoires du Brandebourg.

Mépriser sa propre langue, rien sans doute de plus honteux. Mais la méprise-t-on à moins qu'on ne donne l'exclusion à toute autre? Cicéron, qui écrivit l'histoire de son consulat en Grec, préféra donc cette langue, lui qui n'eût jamais de rival dans la sienne, qui la croyoit, peut-être par préjugé, beaucoup plus riche que la Grecque, & qui, s'il ne la rendit pas telle, étendit les bornes de sa juridiction plus que César celles de l'empire.

S'il étoit vrai que le génie infociable des diverses langues empêche celui qui veut les concilier, d'exceller dans aucune, on auroit tort sans doute de s'exposer au risque de corrompre la pureté de celle qui nous est naturelle, sans pouvoir se flatter de réussir dans celle qui ne l'est pas. Mais tant s'en faut que l'expérience ait confirmé cette prétendue crainte des mélanges. Jamais les Romains n'écrivirent mieux en Latin qu'au sortir des écoles Grecques. Le morceau de Cicéron, dont j'ai parlé, nous a probablement valu les chefs-d'œuvres Latins de Salluste, & sans l'histoire de Polybe, revue par le héros qui avoit été son disciple, nous n'aurions peut-être jamais eu ni Tite Live ni Tacite.

Toute langue, qui se suffit, est bornée. La vôtre, plus que toute autre, s'est enrichie par ses emprunts. Seroit-il impossible que l'Italien ne pût encore la rendre plus douce, l'Allemand plus compréhensive, le François plus précise & plus régulière. Semblables à ces lacs dont les eaux s'épurent & s'éclaircissent par le mélange & l'agitation de celles qu'ils reçoivent des fleuves voisins, les langues modernes ne demeureroient vivantes que par leur communication, & si je osois dire par leur choc réciproque.

Non, ce n'est point de l'écrivain qui s'exerce à écrire avec pureté dans une langue étrangère, que la sienne a lieu de craindre qu'il ne l'altère mal-à-propos. Le degré de perfection, auquel elle peut atteindre, est son objet, & l'analogie sa règle. Il connoit trop les richesses de sa langue, pour la charger de mots inutilement transplantés. Il a étudié son caractère, & ne se permet point de constructions forcées, sous

prétexte de se faire lire. Respectant même ses bizarreries, il fait qu'un long usage exige de grands ménagemens, & que l'homme sensé ne se distingue jamais beaucoup, & très-rarement le premier.

Qui sont donc les véritables corrupteurs des langues? Ces petits beaux esprits qui, faute de nouvelles idées, n'ont pour se distinguer que leur néologique jargon; ces jeunes voyageurs qui, de Paris qu'ils ont mal vu, rapportent & font circuler l'expression du jour qu'ils n'ont pas comprise; & plus futiles que les uns & les autres, ces demi-favans, qui croient donner du relief à leurs paradoxes, & de la variété à leur style, par l'introduction de synonymes barbares, dont leur dictionnaire leur a, peut-être à grand-peine, indiqué le sens.

Rarement un étranger parvient-il à écrire dans une langue, qui n'est pas la sienne, de manière à n'être pas reconnu. Mais faut-il qu'il ne le soit pas? Lucullus auroit pu se passer d'affecter des Latinismes, de peur d'être pris pour un Grec, & je ne crois pas que vous vous piquiez d'être moins facile à reconnoître pour un Anglois que Lucullus pour un Romain. Mais c'est cela même qui, aux yeux d'un François, vous donnera un nouveau mérite. Il remarquera un mot, un tour étranger à sa langue, & peut-être souhâtera qu'il ne le fût pas. Ces traits saillans, ces figures hardies, ce sacrifice de la règle au sentiment, & de la cadence à la force, lui caractériseront une nation originale, qui mérite d'être étudiée, & qui gagne toujours à l'être. L'individu ne lui échappera pas, & il saura discerner ce que vous devez à votre isle, & ce que votre isle vous doit.

Quand on ne fait qu'une langue, c'est par les traductions seules qu'on connoit les auteurs étrangers. Suffisent-elles pour en juger? Ferai-je la satire des personnes qui se consacrent à la pénible tâche de traduire, en affirmant que leur moindre défaut est de nous faire perdre le caractère national & personnel de leurs auteurs? Ah! que ces auteurs n'ont-ils écrit eux-mêmes, quoique mal, dans une autre langue! Mon expression est celle qui accompagne ma pensée. Vous qui me traduisez, sentez-vous ce que j'ai senti? Montaigne seroit toujours Montaigne, s'il eut lui-même été le cuisinier Anglois de ses essais, & j'estimerois vingt fois plus un des livres de Milton écrit en François ou en Italien par Milton, que les traductions élégantes de Du Boccage & de Rolli.

Que si, dans vos climats si heureusement isolés, quelques personnes jalouses de l'universalité que le François s'est acquise sur le Continent, se plaignoient que vous rompez la dernière digue qui s'oppose à l'inondation, qu'elles me permettent de ne pas regarder comme un grand malheur, qu'une langue commune lie de plus en plus les états de l'Europe, facilite les conférences des ministres, prévienne les longueurs des négociations & les équivoques des traités, fasse souhaiter la paix, & la rende plus durable & plus chère. Le premier pas qu'on doive faire pour s'accorder, c'est de travailler à s'entendre.

Vous venez, Monsieur, de donner un grand exemple. Au milieu des succès de vos armes vous avez honoré les lettres de vos ennemis. Ce dernier triomphe est le plus noble. Puisse-t-il devenir général & réciproque, & le temps venir, où les divers peuples,

membres épars de la même famille, s'élevant au-
dessus des distinctions partiales d'Anglois, de
François, d'Allemand, & de Russe, mériteront le
titre d'homme!

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens qui ne
dépendent d'aucun climat ni d'aucun siècle,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

M. M A T Y.

Du Musée Britannique,

le 16 Juin, 1761.

E S S A I

S U R

L'ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE:

I. L'Histoire des empires est celle de la misère des hommes. L'histoire des sciences est celle de leur grandeur & de leur bonheur. Si mille considérations doivent rendre ce dernier genre d'étude précieux aux yeux du philosophe, cette réflexion doit le rendre bien cher à tout amateur de l'humanité.

Ideé de Phil.
toire litté-
raire.

II. Que je voudrois qu'une vérité aussi consolante ne reçût aucune exception! Mais hélas! l'homme ne perce que trop souvent dans le cabinet du savant. Dans cet azile de la sagesse, il est encore égaré par les préjugés, déchiré par les passions, avili par les foiblesses.

L'empire de la mode est fondé sur l'inconstance des hommes; empire dont l'origine est si frivole & dont les effets sont si funestes. L'homme de lettres n'ose secouer son joug, & si ses réflexions retardent sa défaite, elles la rendent plus honteuse.

Tous le pays, tous les siècles ont vu quelque science l'objet d'une préférence souvent injuste, pendant que les autres études languissoient dans un mépris tout aussi peu raisonnable. La métaphysique & la dialectique sous les successeurs d'Alexandre, la politique & l'éloquence sous la répub-

lique Romaine, l'histoire, la poésie dans le siècle d'Auguste, la grammaire & la jurisprudence sous le bas-Empire, la philosophie scholastique dans le treizième siècle, les Belles-Lettres jusqu'aux jours de nos pères, ont fait, tour-a-tour; l'admiration & le mépris des hommes. La physique & les mathématiques sont à présent sur le trône. Elles voyent toutes leurs sœurs prosternées devant elles, enchaînées à leur char, ou tout-au-plus occupées à orner leur triomphe. Peut-être leur chute n'est pas éloignée.

Il seroit digne d'un habile homme de suivre cette révolution dans les religions, les gouvernements, les mœurs, qui ont successivement égaré, désolé & corrompu les hommes. Qu'il se gardât bien de chercher un système; mais qu'il se gardât bien davantage de l'éviter.

Renaissance
des Belles-
Lettres.
Goût qu'on
eut pour elles.

III. Si les Grecs n'avoient été esclaves, les Latins seroient encore barbares. Constantinople tomba sous le fer de Mahomet. Les Médicis accueillirent les Muses désolées: ils encouragèrent les lettres. Erasme fit plus, il les cultiva. Homère & Cicéron pénétrèrent dans les contrées inconnues à Alexandre, & invincibles pour les Romains. Ces siècles trouvoient qu'il étoit beau d'étudier les anciens & de les admirer: le nôtre pense qu'il est plus aisé de les ignorer & de les mépriser. Je crois qu'ils ont tous les deux raison. Le guerrier les lisoit sous sa tente. L'homme d'état les étudioit dans son cabinet. Ce sexe même, qui, content des graces, nous laisse les lumières, embellissoit l'exemple d'une Délie, & souhaïtoit de trouver un Tibulle dans son amant.

Elizabeth (ce nom dit tout pour le Sage) apprenoit dans Hérodote à défendre les droits de l'humanité contre un nouveau Xerxés, & au fortir des combats se voyoit célébrée par Eschyle sous le nom des vainqueurs de Salamine ¹⁰ ²¹ §.

Si Christine préféra la science au gouvernement d'un état, le politique peut la mépriser, le philosophe doit la blâmer, mais l'homme de lettres chérira sa mémoire. Cette reine étudioit les anciens: elle en confidéroit les interprètes. Elle distingua ce Saurmaise, qui ne mérita ni l'admiration de ses contemporains, ni le mépris dont nous nous efforçons de le combler.

IV. Sans doute elle poussa très loin l'admiration On le poussa trop loin. pour ces savans. Souvent leur défenseur, jamais leur zélateur, j'avoucrâi sans peine que leurs mœurs étoient grossières, leurs travaux quelquefois minutieux; que leur esprit noyé dans une érudition pédantesque commentoit ce qu'il falloit sentir, & compiloit au lieu de raisonner. On étoit assez éclairé pour sentir l'utilité de leurs recherches; mais l'on n'étoit ni assez raisonnable ni assez poli, pour connoître qu'elles auroient pu être guidées par le flambeau de la philosophie.

V. La lumière alloit paroître. Descartes ne fut Quand il devenoit plus raisonnable. pas Littérateur, mais les Belles-Lettres lui sont bien redevables. Un philosophe éclairé ²², héritier de sa méthode, approfondit les vrais principes de la critique. Le Bossu, Boileau, Rapin, Brumoy apprirent aux hommes à connoître mieux le prix des trésors, qu'ils possédoient. Une de ces sociétés qui ont mieux immortalisé Louis XIV. qu'une

ambition souvent pernicieuse aux hommes, commençoit déjà ces recherches qui réunissent la justesse de l'esprit, l'aménité & l'érudition, où l'on voit tant de découvertes, & quelquefois, ce qui ne cède qu'à peine aux découvertes, une ignorance modeste & savante.

Si les hommes raisoient autant lorsqu'ils agissent que lorsqu'ils discourent, les Belles-Lettres feroient devenues l'objet de l'admiration du vulgaire & de l'estime des sages.

Décadence
des Belles-
Lettres.

VI. C'est de cette époque qu'elles datent le commencement de leur décadence. Le Clerc, à qui les sciences & la liberté doivent des éloges, s'en plaignoit déjà, il y a plus de soixante ans. Mais c'est dans la fameuse dispute des anciens & des modernes qu'elles reçurent le coup mortel. Il n'y a jamais eu un combat aussi inégal. La logique exacte de Terrasson, la philosophie déliée de Fontenelle, le style élégant & heureux de la Motte, le badinage léger de St. Hyacinthe, travailloient de concert à réduire Homère au niveau de Chapelain. Leurs adversaires ne leur oppoient qu'un attachement au minuties, je ne fais quelles prétentions à une supériorité naturelle des anciens, des préjugés, des injures & des citations. Tout le ridicule leur demeura. Il en rejaillit une partie sur ces anciens, dont ils soutenoient la querelle: & chez cette nation aimable, qui a adopté, sans y penser, le principe de Milord Shaftsbury, on ne distingue point les torts & les ridicules.

Depuis ce temps, nos philosophes se sont étonnés que des hommes pussent passer une vie entière à
rassembler

rassembler des faits & des mots ; & à se charger la mémoire au lieu de s'éclairer l'esprit. Nos beaux esprits ont senti, quels avantages leur reviendroient de l'ignorance de leurs lecteurs. Ils ont comblé de mépris les anciens , & ceux qui les étudient encore " , "

VII. Je voudrois faire succéder à ce tableau quelques réflexions, qui pourront fixer la juste valeur des Belles-Lettres.

Les exemples des grands hommes ne prouvent rien ; Cassini, avant de régler le cours de planètes, crut y lire le destin des hommes ". Cependant, lorsqu'ils sont en grand nombre, ils préviennent avant l'examen, après l'examen ils confirment. On sent d'abord qu'un génie capable de raisonner, une imagination vive & brillante ne goûteroient jamais une science, qui ne seroit que de mémoire. De tous ces hommes qui ont éclairé la terre, plusieurs se sont livrés à l'étude des Belles-Lettres ; beaucoup l'ont cultivée ; aucun, ou presque aucun, ne l'a méprisée. Toute l'antiquité se monroit sans voile aux yeux de Grotius : éclairé par sa lumière, il développoit les oracles sacrés, il combattoit l'ignorance & la superstition, il adouciſſoit les horreurs de la guerre. Si Descartes, livré tout entier à sa philosophie, méprisoit toute étude qui ne s'y rapportoit pas, Newton " ne dédaigna pas de construire un systême de chronologie, qui a eu des partisans & beaucoup d'admirateurs : Gassendi, le meilleur philosophe des littérateurs & le meilleur littérateur des philosophes, expliquoit Epicure en critique, & le défendoit en Physicien : Leibnitz

Grands
hommes lit-
térateurs.

passoit, de ses recherches immenses sur l'histoire, aux infiniment petits. Si son édition de *Martianus Capella* avoit paru, son exemple auroit justifié les Littérateurs, ses lumières les auroient éclairé¹⁶. Le Dictionnaire de Bayle fera un monument éternel de la force, & de la fécondité de l'érudition combinée avec le génie.

Littérateurs
grands hommes.

VIII. Si nous ne faisons attention qu'à ceux qui ont consacré presque tous leurs travaux à la littérature, les vrais connoisseurs sauront toujours distinguer & apprécier l'esprit délicat & étendu d'Erasmus, l'exactitude de Casaubon & de Gerard Vossius, la vivacité de Juste-Lipse, le goût, la finesse de Taneguy le-Fevre, les ressources, la fécondité d'Isaac Vossius, la pénétration hardie de Bentley, l'aménité de Massieu & de Fraguier, la critique folide & éclairée de Sallier, l'esprit profond & philosophique de le Clerc & de Freret. Ils ne confondront point ces grands hommes avec de simples compilateurs, un Gruter, un Saumaise, un Maffon, & tant d'autres, hommes à la vérité utiles par leurs travaux, mais qui ne méritent jamais notre admiration, qui excitent rarement notre goût, & qui quelquefois seulement exigent notre estime.

Le Goût.
Trois sources
de beautés

IX. Les anciens auteurs ont laissé des modèles pour ceux qui oseront marcher sur leurs traces: des lectures aux autres, où ils pourront puiser les principes du bon goût, & remplir leur loisir par l'étude de ces précieuses productions, où la vérité ne se montre qu'embellie de tous les trésors de l'imagination. Les poètes, & les orateurs doivent peindre la nature. Tout l'univers peut leur fournir des couleurs, mais

parmi cette variété immense on peut ranger sous trois classes les images dont ils se servent: l'homme, la nature, & l'art. Les images de la premier espèce, le tableau de l'homme, de ses grandeurs, de ses petiteſſes, de ses paſſions, de ses changemens, ſont celles qui conduiſent le plus ſurement un écrivain à l'immortalité. Chaque fois qu'on lit Euripide, ou Térence, on y découvre de nouvelles beautés. Cependant ce n'est ni à la conduite ſouvent défectueuſe de leurs pièces, ni aux fineſſes cachées de leur heureuſe ſimplicité, que ces poètes doivent leur renommée. Le cœur ſe reconnoit dans leurs tableaux vrais & naïfs, & ſ'y reconnoit avec plaifir.

La nature, toute vaſte qu'elle eſt, a fourni peu d'images aux poètes. Bornés par leur objet ou par le préjugé des hommes, à ſon écorce, ils n'ont pu peindre que la ſucceſſive variété des ſaiſons, une mer irritée par les tempêtes, les zéphirs du printemps respirant l'amour & les plaifirs. Un petit nombre de génies ont bientôt épuisé ces tableaux.

X. L'art leur reſtoit. J'entens par l'art tout ce dont les hommes, ont orné ou défiguré la nature, les religions, les gouvernemens, les uſages. Ils ſ'en ſont tous ſervis: & il faut convenir qu'ils ont tous eu raiſon. Leurs concitoyens, & leurs contemporains les entendoient ſans peine, & les liſoient avec plaifir. Ils aimoient à retrouver dans les ouvrages des grands hommes de leur nation, tout ce qui avoit rendu leurs ancêtres reſpectables, tout ce qu'ils regardoient comme ſacré, tout ce qu'ils pratiquoient comme utile.

XI. Les mœurs des anciens étoient plus favorables

L 2

Les mœurs des
anciens favorables à la poé-

se dans l'art
militaire.

à la poésie que les nôtres : c'est une forte présomption qu'ils nous y ont surpassés.

A mesure que les arts se sont perfectionnés, les ressorts se sont simplifiés. Dans la guerre, dans la politique, dans la religion, de plus grands effets ont été produits par des causes plus simples. Sans doute les Maurice & les Cumberland¹¹ entendoient mieux l'art militaire que les Achille & les Ajax ;

*“Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs tant vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros qui montés sur un char
Combattoient en désordre & marchaient au hazard”.*

Cependant les batailles du poëte François sont-elles diversifiées comme celles du poëte Grec ? Ses héros sont-ils aussi intéressans ? Tous ces combats singuliers des chefs, tout ces longs discours aux mourans, toutes ces rencontres inattendues, prouvent l'enfance de l'art, mais donnent au poëte le moyen de nous faire connoître ses héros, & de nous intéresser à leur destin. Aujourd'hui les armées sont de vastes machines animées par le soufflé du Général. La Muse se refuse à la description de ses manœuvres : elle n'ose percer ce tourbillon de poudre & de poussière, qui cache à ses yeux le brave & le lâche, le chef & le soldat.

Dans la politi-
que.

XII. Les anciennes républiques de la Grèce ignoroient les premiers principes d'un bon gouvernement. Le peuple s'assembloit en tumulte pour décider plutôt que pour délibérer. Leurs factions étoient furieuses & immortelles, leurs séditions fréquentes & terribles, leurs plus beaux jours remplis de méfiance,

d'envie & de confusion²¹ : leurs citoyens étoient malheureux, mais leurs écrivains, l'imagination échauffée par ces affreux objets, les peignoient comme ils les sentoient. La tranquille administration des loix, ces arrêts salutaires qui, fortis du cabinet d'un seul, ou du conseil d'un petit nombre, vont répandre la félicité chez un peuple entier, n'excitent chez le poëte que l'admiration, la plus froide de toutes les passions.

XIII. La mythologie ancienne qui animoit toute la nature, étendoit son influence sur la plume du poëte. Inspiré par la muse, il chantoit les attributs, les aventures, & les malheurs des dieux. L'Être infini que la religion & la philosophie nous ont fait connoître, est au-dessus de ses chants : le sublime à son égard devient puérile. Le *Fiat* de Moïse nous frappe²² ; mais la raison ne sauroit suivre les travaux de la Divinité qui ébranle sans efforts & sans instruments des millions de mondes, & l'imagination ne peut voir avec plaisir les diables de Milton, combattre pendant deux jours les armées du Tout Puissant²³.

Les anciens connoissoient leurs avantages, & les employoient avec succès. Ces chef-d'œuvres que nous admirons encore en font la meilleure preuve.

XIV. Mais nous, placés sous un autre Ciel, nés dans un autre siècle, nous perdriions nécessairement toutes ces beautés, faute de pouvoir nous placer au même point de vue, où se trouvoient les Grecs & les Romains. Une connoissance détaillée de leur siècle, est le seul moyen qui puisse nous y conduire. Quelques idées superficielles, quelques lumières puisées au besoin dans un commentaire, ne nous laisseront faïr que les beautés les plus sensibles & les plus

apparentes: toutes les graces, toutes les finesſes de leurs ouvrages nous échapperont; & nous traiterons de gens ſans goût leurs contemporains, pour leur avoir prodigué des éloges, dont notre ignorance nous empêchera de ſentir la juſteſſe. La connoiſſance de l'antiquité, voilà notre vrai commentaire: mais ce qui eſt plus néceſſaire encore, c'eſt un certain eſprit qui en eſt le réſultat; eſprit qui non ſeulement nous fait connoiſtre les choſes, mais qui nous familiarife avec elles, & nous donne à leur égard les yeux des anciens. Le fameux exemple de Perrault peut faire ſentir ce que je veux dire: la groſſièreté des ſiècles héroïques choquoit le Pariſien. En vain Boileau lui remontreroit-il qu'Homère vouloit & devoit peindre les Grecs, & non point les François; ſon eſprit demouroit convaincu, ſans être perſuadé. Un goût antique (j'entens pour les idées de convention) l'eût éclairé plus que toutes les leçons de ſon adverſaire.

Images artificielles rien nent à l'amour de la gloire.

XV. J'ai dit, il y a un moment, que la raiſon autorifoit ces images artificielles, mais au tribunal de l'amour de la gloire, je ne fais ſi la déciſion ſeroit la même. Nous aimons tous la gloire; mais rien n'eſt plus différent que la nature & le degré de cet amour. Chaque homme varie dans ſa manière de l'aimer. Cet écrivain n'aime que les éloges de ſes contemporains. La mort met fin à toutes ſes eſpérances & à toutes ſes craintes. Le tombeau qui couvre ſon corps peut enſevelir ſon nom. Un tel homme peut ſans ſcrupule employer des images familières aux ſeuls juges dont il recherche les applaudiffemens. Cet autre lègue ſon nom à la poſtérité la plus recu-

lée²⁴. Il se plaît à penser que, mille ans après sa mort, l'Indien des bords du Gange, & le Laponois au milieu de ses glaces, liront ses ouvrages, & porteront envie au pays & au siècle qui l'ont vu naître.

Celui qui écrit pour tous les hommes ne doit puiser que dans des sources communes à tous les hommes, dans leur cœur & dans le spectacle de la nature. Le seul orgueil peut l'engager à passer ces limites. Il peut présumer que la beauté de ses écrits lui assurera toujours des Burmans, qui travailleront à l'expliquer, & qui l'admireront encore plus, parcequ'ils l'auront expliqué.

XVI. Non-seulement le caractère de l'auteur, mais encore celui de son ouvrage, influe à cet égard sur sa conduite. La haute poésie, l'épopée, la tragédie, & l'ode emprunteront plus rarement ces images que la comédie & la satire, parcequ'elles peignent les passions, & que celles-ci crayonnent les mœurs. Horace & Plaute sont presqu'inintelligibles à quiconque n'a pas appris à vivre, & à penser comme le peuple Romain. Le rival de Plaute, l'élégant Terence est mieux entendu, parcequ'il a sacrifié la plaisanterie au bon goût, au lieu que Plaute a immolé les bienséances à la plaisanterie. Terence songeoit qu'il peignoit des Athéniens; tout dans ses pièces est Grec, hormis le langage²⁵: Plaute savoit qu'il parloit à des Romains: on retrouve chez lui à Thebes, à Athènes, à Calydon, les mœurs, les loix & jusqu'aux bâtimens de Rome²⁶.

XVII. Dans les poètes heroïques les mœurs, bien qu'elles ne fassent pas le fond de leurs tableaux, en ornent souvent le lointain. Il est impossible de sentir le plan, l'art, & les détails de Virgile, sans être instruit

Et à la nature du sujet.

Contraste de l'enfance & de la grandeur de Rome.

a fond de l'histoire, des loix, & de la religion des Romains, de la géographie de l'Italie, du caractère d'Auguste, de la rélation singulière & unique que ce Prince soutenoit avec le sénat & le peuple²⁷. Rien de plus frappant, & de plus intéressant pour ce peuple, que le contraste de Rome couverte de paille, renfermant trois mille citoyens dans ses murs²⁸, avec cette même Rome capitale de l'univers, dont les maisons étoient des palais, les citoyens des princes, & les provinces des empires. Puisque Florus a su saisir ce contraste²⁹, on peut croire que Virgile ne l'a pas manqué. Il l'a peint des traits d'un grand maître. Evandre conduit son hôte par ce village, où tout jusqu'au monarque. respiroit la rusticité. Il lui en explique les antiquités, & le poète laisse habilement entrevoir à quoi ce village, ce capitole futur, caché par les ronces. étoit réservé³⁰. Que ce tableau est vif! Que ce contraste est parlant pour un homme instruit dans l'antiquité! Qu'il est fade aux yeux de celui qui n'apporte à la lecture de Virgile, d'autre préparation qu'un goût naturel, & quelque connoissance de la langue Latine!

Art de Virgile. XVIII. Mieux on possède l'antiquité, plus on admire l'art de ce poète. Son sujet étoit assez mince. La fuite d'une bande d'exilés, & le combat de quelques villageois, l'établissement d'une bicoque, voilà les travaux tant vantés du pieux Enée. Mais le poète les a ennoblis, & il a su en les ennoblissant, les rendre encore plus intéressans. Par une illusion trop fine pour ne pas se dérober au commun des lecteurs, & trop heureuse pour déplaire aux juges. il embellit les mœurs des siècles héroïques, mais il les embellit sans

les déguiser¹¹. Le pâtre Latinus & le féditieux Turnus font transformés en monarques puissans. Toute l'Italie craint pour sa liberté. Enée triomphe des hommes & des dieux. Virgile fait encore faire rejailir sur les Troyens toute la gloire des Romains. Le fondateur de Rome fait disparoître celui de Lavinium. C'est un feu qui s'allume. Bientôt il embrasera toute la terre. Enée (si j'ose hasarder l'expression) contient le germe de tous ses descendans. Assiégré dans son camp, il nous rappelle César & Alexia¹². Nous ne partageons point notre admiration.

Jamais Virgile n'emploie mieux cet art, que lorsque, descendu aux enfers avec son héros, son imagination en paroît affranchie. Il n'y crée point d'êtres nouveaux & fantastiques. Romulus & Brutus, Scipion & César s'y montrent, tels que Rome les admira ou les craignit.

XIX. On lit les Georgiques avec ce goût vif qu'on Les Géor-
giques. doit au beau, & avec ce plaisir délicieux que l'aménité de leur objet inspire à toute ame honnête & sensible. On pourroit cependant sentir croître son admiration, si l'on découvroit chez leur auteur un but aussi relevé que l'exécution en est achevée. Je puise toujours mes exemples chez Virgile. Ses beaux vers & les préceptes de son ami Horace, fixèrent le goût des Romains, & peuvent instruire la postérité la plus reculée. Mais pour développer mes idées, il faut les prendre d'un peu loin.

XX. Les premiers Romains combattoient pour la Les vétérans. gloire & pour la patrie. Depuis le siège de Veïes¹³ ils recevoient une paye assez modique, & quelquefois des recompensés après les triomphes¹⁴; mais ils les

recevoient comme une grace, & non comme enu dette. La guerre finie, chaque foldat devenu citoyen, se retiroit dans fa cabane & y fufpendoit fes armes inutiles, prêt à les reprendre au premier fignal.

Quand Sylla rendit la tranquillité à la république, les chofes étoient bien changées. Plus de trois cens mille hommes, accoutumés au carnage & au luxe⁵⁵, fans biens, fans patrie, fans principes, exigeoient des recompensés. Si le dictateur les leur avoit données en argent, fuivant le taux établi enfuite par Augufte, elles lui auroient couté plus de trente-deux millions de notre monnoye⁵⁶, fomme immense dans les temps les plus prospères, mais alors au deffus des facultés de la république. Sylla embraffa un parti, que la néceffité & fon intérêt particulier, plutót que le bien de l'état, lui didèrent: il donna des terres aux foldats. Quarante-fept légions furent difperfées dans l'Italie. On fonda vingt-quatre colonies militaires⁵⁷. Expédient ruineux: fi on les mêloit, ils quittoient leurs habitations pour fe retrouver; fi on les laiffoit en corps, le premier féditieux y trouvoit une armée toute prête⁵⁸. Ces vieux guerriers ennuyés du repos, & trouvant au-deffous d'eux d'acheter par la fueur ce qui pouvoit ne couter que du fang⁵⁹, diffipèrent leurs nouveaux biens par la débauche, & n'efpérant de falut que dans une guerre civile, fervirent puiffamment les deffeins de Catilina⁶⁰. Augufte, prefé par les mêmes embarras, fuivit le même plan, & en craignit les mêmes fuites. La trifte Italie fumoit encore

Des feux qu'a rallumé fa liberté mourante⁶¹.

Les hardis vétérans n'avoient acheté leurs poffeffions que par une guerre fanglante, & leurs

fréquens actes de violence montroient assez qu'ils se croyoient toujours les armes à la main **.

XXI. Qu'y-avoit-il alors de plus afforti à la douce politique d'Auguste, que d'employer les chants harmonieux de son ami, pour les réconcilier à leur nouvel état? Aussi lui conseilla-t-il de composer cet ouvrage. But de Virgile.

*Da facilem cursum, atque audacibus annue captis;
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere; & votis jam nunc assuesce vocari **.*

L'agriculture avoit cependant plus de cinquante écrivains Grecs **; les livres de Caton & de Varron étoient des guides plus sûrs, plus minutieux, & plus exacts que ne pouvoit l'être un poëte. Mais il falloit faire goûter à des soldats le repos de la campagne plutôt que de les instruire dans les principes de l'agriculture? De là toutes ces descriptions touchantes des plaisirs innocens du campagnard, ses jeux, ses foyers, ses retraites délicieuses opposées aux amusemens frivoles des hommes, & à leurs affaires plus frivoles que leurs amusemens.

Il y a dans ce tableau de ces traits vifs & inattendus, de ces détours cachés & heureux, qui montrent dans Virgile, un génie pour la satire, que des vues supérieures & la bonté de son cœur l'empêchoient seules de cultiver **. Quel vétérân ne se reconnoissoit pas dans le vieillard Corycien **? Comme eux accoutumé aux armes dès sa jeunesse, il trouvoit enfin le bonheur dans une retraite

fauvage, que ses travaux avoient transformée en un lieu de délices ¹⁷.

L'Italien las de mener une vie remplie de craintes légitimes, deploroit avec Virgile les malheurs du temps, & plaingnoit son prince de se voir emporté par la violence des vétérans,

*Ut cum carceribus sese effudère quadrigæ,
Addunt in spatium, & frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas* ¹⁸.

& recommençoit ses travaux dans l'espoir d'un nouveau siècle d'or.

Son succès. XXII. Si l'on adopte mes idées, Virgile n'est plus un simple écrivain, qui décrit les travaux rustiques. C'est un nouvel Orphée, qui ne manie sa lyre, que pour faire déposer aux sauvages leur férocité, & pour les réunir par les liens des mœurs & des loix ¹⁹.

Ses chants produisirent cette merveille. Les vétérans s'accoutumèrent insensiblement au repos. Ils passèrent en paix les trente ans qui s'écoulèrent avant qu'Auguste eût établi, non sans beaucoup de difficulté, un trésor militaire pour les payer en argent ²⁰.

**LA CRI-
TIQUE.**
Idée de la cri-
tique.

XXIII. Aristote, qui portoit la lumière dans les ténèbres de la nature & de l'art, est le père de la critique. Le temps dont la justice lente, mais sûre, met enfin la vérité à la place de l'erreur, a brisé les statues du philosophe, mais a confirmé les décisions du critique. Déstitué d'observations, il a donné des chimères pour des faits. Formé dans l'école

de Platon, & dans les écrits d'Homère, de Sophocle, d'Euripide & de Thucydide, il a puisé ses règles dans la nature des choses & dans la connoissance du cœur humain. Il les a éclaircies par les exemples des plus grands modèles.

Deux mille ans se sont écoulés depuis Aristote. Les critiques ont perfectionné leur art. Cependant ils ne sont pas encore d'accord sur l'objet de leurs travaux. Les le Clec, les Cousin, les Des-maisieux, les de Sainte-Marthe ¹¹, nous en offrent des définitions différentes. Pour moi, je les crois toutes ou trop partiales, ou trop arbitraires. La critique est, selon moi, l'art de juger des écrits & des écrivains, ce qu'ils ont dit, s'ils l'ont bien dit, s'ils ont dit vrai ¹². De la première de ces branche découle la grammaire, la connoissance des langues & des manuscrits, le discernement des ouvrages supposés, le rétablissement des endroits corrompus. Toute la théorie de la poésie & de l'éloquence se tire de sa seconde. La troisième ouvre un champ immense, l'examen & la critique des faits. On pourroit donc distinguer la nation des critiques, en critiques grammairiens, en critiques rhéteurs & en critiques historiens. Les prétentions exclusives des premiers ont nui non seulement à leur travail, mais à celui de leurs confrères.

XXIV. Tout ce qu'ont été les hommes, tout ce ^{Matériaux du critique.} que le génie a créé, tout ce que la raison a pesé, tout ce que le travail a recueilli, voilà le département de la critique. La justesse d'esprit, la finesse, la pénétration, sont toutes nécessaires pour l'exercer dignement. Je suis le littérateur dans son cabinet,

je le vois entouré des productions de tous les siècles: sa bibliothèque en est remplie: son esprit en est éclairé, sans en être chargé. Il étend ses regards de tous côtés. L'auteur le plus éloigné du travail de l'instant, n'est pas oublié: un trait lumineux pourroit s'y rencontrer, qui confirmeroit les découvertes du critique ou qui ébranleroit ses hypothèses. Le travail de l'érudit est achevé. Le philosophe de nos jours s'y arrête & loue la mémoire du compilateur. Celui ci en est quelquefois la dupe, & prend les matériaux pour l'édifice.

Opérations
du critique.

XXV. Mais le vrai critique sent que sa tâche ne fait que commencer. Il pèse, il combine, il doute, il décide. Exact & impartial, il ne se rend qu'à la raison, ou à l'autorité qui est la raison des faits. Le nom le plus respectable le cède quelquefois au témoignage d'écrivains auxquels les circonstances seules donnent un poids momentané. Prompt & fécond en ressources, mais sans fausse subtilité, il ose sacrifier l'hypothèse la plus brillante, la plus spécieuse, & ne fait point parler à ses maîtres le langage de ses conjectures. Ami de la vérité, il cherche le genre de preuves qui convient à son sujet, & il s'en contente. Il ne porte point la faux de l'analyse sur ces beautés délicates, qui se fanent sous la touche la moins rude; mais aussi, peu content d'une admiration stérile, il fouille jusques dans les principes les plus cachés du cœur humain, pour se rendre raison de ses plaisirs & de ses dégoûts. Modeste & sensé il n'étaie point ses conjectures comme des vérités, ses inductions comme des faits, ses vraisemblances comme des démonstrations.

XXVI. On a dit que la géométrie étoit une bonne logique, & l'on a cru lui donner un grand éloge: il est plus glorieux aux sciences de développer ou de perfectionner l'homme, que de reculer les bornes de l'univers. Mais la critique ne peut-elle pas partager ce titre? Elle a même cet avantage: la géométrie s'occupe de démonstrations qui ne se trouvent que chez elle; la critique balance les différens degrés de vraisemblance. C'est en les comparant que nous réglons tous les jours nos actions, que nous décidons souvent de notre sort".
Balançons des vraisemblances critiques.

La critique
une bonne lo-
gique.

XXVII. Notre siècle, qui se croit destiné à changer les loix en tout genre, a enfanté un Pyrrhonisme historique, utile & dangereux. M. de Pouilly, esprit brillant & superficiel, qui citoit plus qu'il ne lisoit, douta de la certitude des cinq premiers siècles de Rome; mais son imagination peu faite pour ces recherches, céda facilement à l'érudition & à la critique de M. Freret & de l'Abbé Sallier". M. de Beaufort fit revivre cette controverse, & l'histoire Romaine souffrit beaucoup des attaques d'un écrivain, qui favoit douter & qui favoit décider.

Controverse
sur l'histoire
Romaine.

XXVIII. Un traité des Romains & des Cartha- ginois devint entre ses mains une objection accablante". Ce traité se rencontre chez Polybe, historien exact & éclairé". L'original se conservoit à Rome de son temps. Cependant ce monument authentique contredit tous les historiens. L. Brutus & M. Horatius y paroissent comme exerçant le consulat ensemble, quoiqu'Horatius n'y parvint

Traité entre
Rome et
Carthage.

qu'après la mort de Brutus. Les Romains y ont des sujets qui n'étoient encore que leurs alliés. On entend parler de la marine d'un peuple qui ne construisit ses premiers vaisseaux que dans la première guerre Punique, deux cens cinquante ans après le consulat de Brutus. Quelles conclusions fatales ne tire-t-on pas de cette contrariété? Elles sont toutes au désavantage des historiens.

Le traité
éclairci.

XXIX. Cette objection a fort embarrassé les adversaires de M. de Beaufort. Ils ont douté de l'authenticité de ce monument original. Ils en ont avancé la date. Tâchons par une explication vraisemblable de concilier le monument & les historiens. Séparons d'abord la date d'avec le corps du traité. Celui-ci est du temps de Brutus. Celle-là est de la façon de Polybe ou de ses antiquaires Romains. Les noms des consuls ne se lisoient jamais dans les traités solennels, dans les *fœdera* consacrés par toutes les cérémonies de la religion. Les seuls ministres de cette religion, les *seciaux*, les signoient: & cette circonstance distinguoit les *fœdera* & les *sponsiones*. Nous devons ce détail à Tite Live". Il fait disparaître la difficulté. Les antiquaires auront pris les *seciaux* pour les consuls. Mais sans songer à cette méprise, ces antiquaires que rien n'obligeoit à la précision dans l'explication des monumens publics, ont marqué l'année du régifuge, par les noms célèbres du fondateur de la liberté & de celui du capitolé. Il leur importoit peu de s'affurer s'ils exercent le consulat ensemble.

Les sujets des
Romains.

XXX. Les peuples d'Ardée, d'Antium, de Terracine n'étoient point sujets des Romains, ou s'ils l'étoient

l'étoient, les historiens nous ont donné une idée très fautive de l'étendue de la république. Transportons-nous dans le siècle de Brutus, & puifons dans la politique des Romains, une définition du terme d'allié assez éloignée de la nôtre. Rome, quoique la dernière colonie des Latins, songea de bonne heure à réunir toute cette nation sous ses loix. Sa discipline, ses héros & ses victoires lui acquirent bientôt une supériorité décidée. Fiers, mais politiques, les Romains en usèrent avec une sagesse digne de leur bonheur. Ils comprirent que des cités mal-asservies arrêteroient les armes, épuiferoient les trésors, & corromproient les mœurs de la république. Sous le nom plus spécieux d'alliés, ils furent faire aimer leur joug aux vaincus. Ceux-ci consentirent avec plaisir à reconnoître Rome pour la capitale de la nation Latine, & à lui fournir un corps de troupes dans toutes ses guerres. La république ne leur devoit qu'une protection, marque de sa souveraineté & qui leur coutoit si cher. Ces peuples étoient alliés de Rome, mais ils virent bientôt eux-mêmes qu'ils en étoient esclaves °°.

XXXI. Cette explication diminue la difficulté, me dira-t-on, mais ne la dissipe pas. ΥΑΝΝΟΙΣ, l'expression dont se sert Polybe, signifie sujet, dans le sens propre du mot. Je ne le contesterai pas. Mais nous n'avons que la traduction de ce traité; & si l'on accorde à ses copies une confiance conditionnelle pour le fond des choses, il ne doit pas être permis de rien conclure de leurs expressions prises à la rigueur. Les assemblages d'idées sont si arbitraire, les nuances si légères, les langues si différentes, que

VOL. IV,

M

le plus habile traducteur peut chercher des expressions équivalentes, mais n'en trouve guères que de semblables⁴⁴. Le langage de ce traité étoit ancien. Polybe se fia aux antiquaires Romains. La vanité leur grossit les objets. *Fœderati* ne signifie pas des alliés égaux : rendons le, dirent-ils, par sujets.

Leur marine.

XXXII. La marine des Romains embarrasse encore nos critiques. Polybe nous assure que la flotte de Duillius fut leur premier essai dans ce genre⁴⁵. Eh bien, Polybe se trompe, puisqu'il se contredit; voilà toute ma conclusion. Mais en admettant même son récit, l'histoire Romaine ne s'écrouleroit cependant pas. Voici une hypothèse qui explique ce phénomène d'une manière raisonnable; & c'est tout ce qu'on est en droit d'exiger d'une hypothèse. Tarquin opprime le peuple & les soldats. Il s'approprie tout le butin. On se dégoûte de la milice. On équipe de petits bâtimens qui font des courses sur mer. La république naissante les protège, mais met un frein par ce traité à leurs déprédations. Des guerres continuelles, la paye qu'on accorde aux troupes de terre, font négliger la marine; & dans un siècle ou deux, on oublie qu'elle a jamais existé⁴⁶. Polybe aura parlé d'une façon un peu trop générale.

XXXIII. D'ailleurs la première marine des Romains ne pouvoit être composée que de bâtimens à cinquante rames. Gelon & Hieron construisirent des vaisseaux plus grands⁴⁷. Les Grecs & les Carthaginois les imitèrent; & dans la première guerre Punique, les Romains mirent en mer de ces vaisseaux à trois ou quatre rangs de rames, qui étonnent encore nos antiquaires & nos mécaniciens. Cet armement étoit bien propre à faire oublier leurs essais antiques & grossiers⁴⁸.

XXXIV. J'ai défendu avec plaisir une histoire utile & intéressante. Mais j'ai voulu surtout montrer par ces réflexions, combien sont délicatés les discussions de la critique, où il ne s'agit pas de saisir la démonstration, mais de comparer le poids des vraisemblances opposées; & combien il faut se défier des systèmes les plus éblouissans, puisqu'il y en a si peu qui soutiennent l'épreuve d'un examen libre & attentif.

Réflexions sur
cette dispute.

XXXV. Une nouvelle considération embarrasse la critique d'une nouvelle difficulté. Il est des sciences qui ne sont que des connoissances: leurs principes sont des vérités de spéculation & non des maximes de conduite. Il est plus facile de comprendre stérilement une proposition, que de se la rendre familière, de l'appliquer avec justesse, de s'en servir comme d'un guide dans ses études. & d'un flambeau dans ses découvertes.

La critique une
pratique sans
être une rou-
tine.

La marche de la critique n'est point une routine. Ses principes généraux sont vrais, mais stériles. Celui qui ne connoit qu'eux, se méprend également, qu'il veuille les suivre ou qu'il ose s'en écarter. Le génie plein de ressources, maître des règles, mais maître aussi des raisons des règles, paroît souvent les mépriser. Sa route nouvelle & hardie semble l'en éloigner: mais suivez-le jusqu'au bout, vous voyez en lui un admirateur, mais un admirateur éclairé des mêmes règles, qui sont toujours la base de ses raisonnemens & de ses découvertes. Que toutes les sciences fussent *legum non hominum respublica*, voilà le souhait du peuple des savans. Son accomplissement seroit son bonheur: mais on ne fait que trop que le bonheur des peuples & la gloire de ceux

qui les éclairent ou qui les gouvernent, font des objets souvent différens, & quelquefois oppofés. Les favans du premier ordre ne veulent que des études femblables à la lance d'Achille: elle n'étoit faite que pour les mains du héros. Essayons de la manier.

Le poëte peut-il s'écarter de l'histoire?

XXXVI. Le légiflateur de la critique a prononcé, que le poëte doit rendre les héros tels que l'histoire nous les fait connoître :

*Aut famam fequere, aut fibi convenientia finge,
Scriptor; Homereum⁶⁶ fi forte reponis Achillen.
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget fibi nata, nihil non arroget armis, &c.⁶⁷*

Réduirons-nous donc le poëte au rôle d'un froid annalifte? Lui ôterons-nous ce grand pouvoir de la fiction, ce contraste, ce choc des caractères, ces fuituations inattendues où l'on tremble pour l'homme, où l'on admire le héros? Ou-bien, plus amis des beautés que des règles, lui pardonnerons-nous plus aifément les anachronifmes que l'ennui?

La loi & raifon de la loi. Exemple de Virgile.

XXXVII. Charmer, attendrir, élever l'efprit, c'est-là l'objet de la poëfie. Les loix partiales ne doivent jamais faire perdre de vue qu'elles ne font que des moyens deftinés à aider fes opérations, & non à les embarraffer. On a vu que la philofophie hériffée de démonftrations, ofe à-peine entamer les idées reçues; comment la poëfie pourroit-elle efpérer de plaire qu'en s'y prêtant? Nous nous plaifons à revoir les héros & les événemens de l'antiquité: paroiffent-ils travestis, ils produifent la furprife, mais

une surprise qui revolte contre les nouveautés. Lorsqu'un auteur veut hasarder quelque changement, il doit réfléchir s'il en nait une beauté frappante ou légère, mais toujours proportionnée à la violation des loix. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut racheter son attentat.

Les anachronismes d'Ovide nous déplaisent ". La vérité y est corrompue sans être embellie. Que le Mézence de Virgile est d'un caractère différent ! Ce prince ne périt que par les armes d'Ascagne. " Mais quel lecteur assez glacé pour y songer un instant, lorsqu'il voit Enée, ministre des vengeances célestes, devenir le protecteur des nations opprimées, lancer la foudre sur la tête du coupable tyran, mais s'attendrir sur la victime infortunée de ses coups, le jeune & pieux Lausus digne d'un autre père, & d'un destin plus propice ? Que de beautés l'histoire faisoit perdre au poète ! Encouragé par ce succès, il l'abandonne quand il eut du la suivre. Enée arrive dans l'Italie si désirée ; les Latins accourent pour défendre leurs foyers, tout menace du plus sanglant combat.

*Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage ;
Déjà couloit le sang prémices du carnage".*

Le nom d'Enée fait tomber les armes aux ennemis. Ils craignent de combattre ce guerrier, dont la gloire s'éleve des cendres de sa patrie. Ils courent embrasser ce prince annoncé par tant d'oracles, qui leur apporte du fond de l'Asie, ses dieux, une race de héros, & la promesse de l'empire de l'univers. Latinus lui offre un azile & sa fille. " Quel coup de théâtre !

M 3

Qu'il étoit digne de la majesté de l'épopée, & de la plume de Virgile! Qu'on lui compare, si on l'ose, l'ambassade d'Illioneus, le palais de Latinus, & le discours du monarque ⁷².

Eclaircisse-
mens & restric-
tions.

XXXVIII. Que le poète, je le répète encore, ose hasarder, pourvû que le lecteur retrouve toujours dans ses fictions, ce même degré de plaisir que la vérité & les convenances lui eussent offert. Qu'il ne bouleverse pas les annales d'un siècle pour dire une antithèse. L'invention ne trouvera pas cette loi trop sévère, si elle réfléchit que le sentiment appartient à tous les hommes, que les connoissances ne sont le partage que d'un petit nombre, & que le beau agit plus puissamment sur l'ame que le vrai sur l'esprit. Qu'elle se souviene toute fois qu'il est des écarts que rien ne peut faire oublier. L'imagination forte de Milton, la versification harmonieuse de Voltaire, ne nous réconcilieroient jamais avec César lâche, Catilina vertueux, Henri IV. vainqueur des Romains. Disons en rassemblant nos idées, que les caractères des grands hommes doivent être sacrés; mais que les poètes peuvent écrire leur histoire, moins comme elle a été, que comme elle eut dû être; qu'une création nouvelle révolte moins que des changemens essentiels, parce que ceux-ci supposent l'erreur, & celle-là une simple ignorance; & qu'enfin on rapproche plus aisément les temps que les lieux.

On doit sans doute de l'indulgence aux siècles reculés, où les systêmes des chronologistes sont les fictions des poètes, à l'agrément près. Quiconque ose condamner l'épisode de Didon est plus philosophe ou moins homme de goût que moi ⁷³.

XXXIX. Plus on a approfondi les sciences, plus LES SCIENCES NATURELLES. on a vu qu'elles étoient toutes liées. On a cru voir un bois immense. Au premier coup d'œil tous les arbres qui le formoient paroissent isolés, mais a-t-on percé la superficie, on a vu que toutes les racines étoient entremêlées.

Il n'y a point d'étude, pas même la plus chétive & la moins connue, qui n'offre quelquefois des faits, des ouvertures, des objections à la plus sublime & à la plus éloignée des connoissances. J'aime à peser sur cette considération. Il faut faire voir aux nations & aux professions différentes, leurs besoins réciproques. Montrez à l'Anglois les avantages du François; faites connoître au physicien les secours que la littérature lui présente; l'amour propre supplée à ce que la discrétion vous a fait supprimer. Ainsi la philosophie s'étend: l'humanité gagne. Les hommes étoient rivaux; ils sont frères.

XL. Dans toutes les sciences nous nous appuyons sur les raisonnemens & sur les faits. Sans ceux-ci nos études seroient chimériques; privées de ceux-là elles ne sauroient être qu'aveugles. C'est ainsi que les Belles-Lettres sont mélangées. Toutes les branches de l'étude de la nature, qui cache souvent sous une petitesse apparente une grandeur réelle, le font pareillement. Si la physique a ses Buffons, elle a aussi (pour parler le langage du temps) ses érudits. La connoissance de l'antiquité leur offre aux uns & aux autres, une riche moisson de faits propres à dévoiler la nature, ou du moins à empêcher ceux qui l'étudient, de prendre un nuage pour une divinité. Quelles lumières le medecin ne puise-t-il pas dans la description de la

Liaison de la
physique et de
la littérature.

peste qui défolia Athènes? J'admire avec lui la force majestueuse de Thucydide⁷⁷, l'art & l'énergie de Lucrece⁷⁸; mais il va plus loin: il étudie dans les maux des Athéniens ceux de ses concitoyens.

Je fais que les anciens s'appliquoient peu aux sciences naturelles; que déstitués d'instrumens, & isolés dans leurs travaux, ils n'ont pu rassembler qu'un petit nombre d'observations mêlées d'incertitudes, diminuées par les injures du temps, & jetées au hasard dans un grand nombre de volumes⁷⁹: mais la pauvreté doit-elle inspirer la négligence? L'activité de l'esprit humain s'excite par les difficultés. La nécessité, mère du relâchement, seroit un assemblage étrange.

Avantages des
anciens Spectacles de l'amphithéâtre.

XLI. Les partisans mêmes les plus zélés des modernes, ne disconvient pas, je pense, des secours que les anciens possédoient & dont nous manquons. Je rappelle en frémissant les spectacles sanglants des Romains. Le sage Cicéron les détestoit & les méprisoit⁸⁰. La solitude & le silence l'emportoient de beaucoup chez lui, sur ces chefs-d'œuvre de magnificence, d'horreur & de mauvais goût⁸¹. En effet, se plaire au carnage, n'est digne que d'une troupe de sauvages. On ne pouvoit élever des palais, pour y faire combattre des bêtes, que chez un peuple qui préféroit les décorations aux beaux vers, & les machines aux situations⁸². Mais tels étoient les Romains; leurs vertus, leurs vices, & jusqu'à leurs ridicules étoient tous liés à leur principe dominant, l'amour de la patrie.

Cependant ces spectacles, si affreux aux yeux du philosophe, si frivoles à ceux de l'homme de goût, devoient être bien précieux pour le naturaliste. Qu'on

se représente le monde épuisé pour fournir ces jeux, les trésors des riches & le pouvoir des grands mis en œuvre pour déterrer des créatures singulières par leur figure, par leur force, ou par leur rareté, pour les amener dans l'amphithéâtre de Rome, & pour mettre en jeu l'animal entier^o. Ce devoit être une école admirable, surtout pour cette partie la plus noble de l'histoire naturelle, qui s'applique plutôt à étudier la nature & les propriétés des animaux, qu'à décrire leurs os & leurs cartilages. Souvenons nous que Pline a fréquenté cette école, & que l'ignorance a deux filles l'incrédulité & la foi aveugle. Ne défendons pas moins notre liberté contre l'une que contre l'autre.

XLII. Si l'on sort de ce théâtre, pour entrer dans un autre plus vaste, & pour examiner quelles étoient les contrées soumises aux naturalistes & aux physiciens de l'antiquité; nous ne les plaindrons pas.

Païs où les
physiciens
anciens étu-
dioient la
nature.

Je fais que la navigation nous a ouvert un nouvel hémisphère; mais je fais aussi que la découverte d'un matelot & le voyage d'un marchand, n'éclaircissent pas toujours le monde, comme ils l'enrichissent. Les limites du monde, connu sont plus étroites que celles du monde matériel; & les bornes du monde éclairé sont encore plus resserrées. Du temps des Plin, des Ptolomée, & des Galien, l'Europe à présent le siège des sciences l'étoit également; mais la Grèce, l'Asie, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, pais féconds en miracles, étoient remplis d'yeux dignes de les voir. Tout ce vaste corps étoit uni par la paix, par les loix & par la langue. L'Africain & le Breton, l'Espagnol & l'Arabe se rencontroient dans la capitale, & s'instruisoient tour-à-tour, Trente des premiers de Rome,

souvent éclairés eux mêmes, toujours accompagnés de ceux qui l'étoient ¹¹, partoient tous les ans de la capitale pour gouverner les provinces, & pour peu qu'ils eussent de curiosité, l'autorité applanissoit les routes de la science.

La grande
Bretagne in-
ondée par
l'océan.

XLIII. C'étoit sans doute de son beau-père Agricola, que Tacite apprit que l'océan inondoit la grande Bretagne, & rendoit ce país un amas de marais ¹². Herodien nous confirme ce fait ¹³. Cependant aujourd'hui, à quelques endroits près, le terrain de notre isle est assez élevé ¹⁴. Pourroit-on ranger ce fait parmi ceux qui confirment le système de la diminution des eaux? Trouvera-t-on dans les ouvrages des hommes, de quoi affranchir le país du joug de l'océan? Le sort du marais de Pomptine ¹⁵ & de quelques autres, nous donneroit d'assez minces idées de leurs travaux. Quoiqu'il en soit, content d'avoir fourni les matériaux, j'en laisse l'emploi aux physiciens. Ce n'est pas chez les anciens qu'on apprend à n'approfondir rien, à effleurer chaque chose, & à parler avec le plus de hardiesse des sujets qu'on entend le moins.

L'ESPRIT
PHILOSOPHIQUE.
Prétentions
à l'esprit phi-
losophique.

XLIV. "Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a de plus rare au monde (dit le judicieux la Bruyere) ce sont les perles & les diamans." Je mets sans balancer l'esprit philosophique avant celui de discernement. C'est la chose du monde la plus pronée, la plus ignorée & la plus rare. Il n'y a point d'écrivain qui n'y aspire. Il sacrifie de bonne grace la science. Pour peu que vous le pressiez, il conviendra que le jugement sévère embarrasse les opérations du génie: mais il vous assurera toujours que cet esprit philosophique qui brille dans ses écrits, fait le caractère du

siècle où nous vivons. L'esprit philosophique d'un petit nombre de grands hommes, a formé, selon lui, celui du siècle. Celui-ci s'est répandu dans tous les ordres de l'état, & leur a préparé à son tour de dignes successeurs.

XLV. Cependant si nous jetions les yeux sur les ouvrages de nos sages, leur diversité nous laisseroit dans l'incertitude sur la nature de ce talent; & celle-ci pourroit nous conduire à douter s'il leur est tombé en partage. Chez les uns il consiste à se frayer des routes nouvelles, & à fronder toute opinion dominante, fut-elle de Socrate ou d'un Inquisiteur Portugais, par la seule raison qu'elle est dominante. Chez les autres cet esprit s'identifie avec la géométrie, cette reine impérieuse qui non contente de régner, proscriit ses sœurs, & déclare tout raisonnement peu digne de ce nom, s'il ne roule pas sur des lignes & sur des nombres. Rendons justice à l'esprit hardi, dont les écarts ont quelquefois conduit à la vérité, & dont les excès mêmes, comme les rebellions des peuples, inspirent une crainte salutaire au despotisme. Pénétrons-nous bien de tout ce que nous devons à l'esprit géomètre: mais cherchons pour l'esprit philosophique, un objet plus sage que celui-là, & plus universel que celui-ci.

XLVI. Quiconque s'est familiarisé avec les écrits de Cicéron, de Tacite, de Bacon, de Leibnitz, de Bayle, de Fontenelle, de Montesquieu, s'en sera fait une idée aussi juste & bien plus parfaite que celle que j'essayerai de tracer.

L'esprit philosophique consiste à pouvoir remonter aux idées simples; à saisir & à combiner les premiers principes. Le coup d'œil de son possesseur est juste,

mais en même temps étendu. Placé sur une hauteur, il embrasse une grande étendue de pais, dont il se forme une image nette & unique, pendant que des esprits aussi justes, mais plus bornés n'en découvrent qu'une partie. Il peut être géomètre, antiquaire, musicien, mais il est toujours philosophe, & à force de pénétrer les premiers principes de son art, il lui devient supérieur. Il a place parmi ce petit nombre de génies qui travaillent de loin-en loin à former cette première science à laquelle, si elle étoit perfectionnée, les autres feroient soumises. En ce sens cet esprit est bien peu commun. Il est assez de génies capables de recevoir avec justesse des idées particulières; il en est peu qui puissent renfermer dans une seule idée abstraite, un assemblage nombreux d'autres idées moins générales.

Le secours
qu'il peut
tirer de la
littérature.

XLVII. Quelle étude peut former cet esprit? Je n'en connois aucune. Don du ciel, le grand nombre l'ignore ou le méprise; les sages le souhaitent; quelques uns l'ont reçu; nul ne l'acquiert: mais je crois l'étude de la littérature, cette habitude de devenir, tour-a-tour, Grec, Romain, disciple de Zénon ou d'Epicure, bien propre à le développer & à l'exercer. A-travers cette diversité infinie d'esprits, on remarque une conformité générale entre ceux à qui leur siècle, leur pais, leur religion ont inspiré une manière a-peu-près pareille d'envisager les mêmes objets. Les ames les plus exemptes de préjugés, ne sauroient s'en défaire entièrement. Leurs idées ont un air de paradoxe; & en brisant leurs chaînes, vous sentez qu'elles les ont portées. Je cherche chez les Grecs des fauteurs de la démocratie; des enthousiastes de l'amour de la patrie chez les Romains; chez les sujets des Commode,

des Sévère ou des Caracalla, des apologistes du pouvoir absolu; & chez l'Epicurien de l'antiquité⁶⁶, la condamnation de sa religion. Quel spectacle pour un esprit vraiment philosophique de voir les opinions les plus absurdes reçues chez les nations les plus éclairées, des barbares parvenus à la connoissance des plus sublimes vérités, des conséquences vraies, mais peu justes, tirées des principes les plus erronés, des principes admirables qui approchoient toujours de la vérité sans jamais y conduire, le langage formé sur les idées, & les idées justifiés par le langage, les sources de la morale partout les mêmes, les opinions de la contentieuse métaphysique partout variées, d'ordinaire extravagantes, nettes seulement pendant qu'elles furent superficielles, subtiles, obscures, incertaines, toutes les fois qu'elles prétendirent à la profondeur! Un ouvrage Iroquois, fut-il rempli d'absurdités, seroit un morceau impayable. Il offriroit une expérience unique de la nature de l'esprit humain, placé dans des circonstances que nous n'avons jamais éprouvées, & dominé par des mœurs & des opinions religieuses totalement contraires aux nôtres. Quelquefois nous serions frappés & instruits par la contrariété des idées qui en naîtroient; nous en chercherions les raisons; nous suivrions l'âme d'erreur en erreur. Quelquefois aussi nous reconnoîtrions avec plaisir nos principes, mais découverts par d'autres routes, & presque toujours modifiés & altérés. Nous y apprendrions non seulement à avouer, mais à sentir la force des préjugés, à ne nous étonner jamais de ce qui nous paroît le plus absurde, & à nous défier souvent de ce qui nous semble le mieux établi.

J'aime à voir les jugemens des hommes prendre une teinture de leurs préventions, à les considérer qui n'osent pas tirer des principes qu'ils reconnoissent pour être justes, les conclusions qu'ils sentent être exactes. J'aime à les surprendre qui détestent chez le barbare, ce qu'ils admirent chez le Grec, & qui qualifient la même histoire d'impie chez le Payen, & de sacrée chez le Juif.

Sans cette connoissance philosophique de l'antiquité, nous ferions trop d'honneur à l'espèce humaine. L'empire de la coutume nous seroit peu connu. Nous confondrions à tout moment l'incroyable & l'absurde. Les Romains étoient éclairés; cependant ces mêmes Romains ne furent pas choqués de voir réunir dans la personne de César un Dieu, un prêtre & un Athée⁷⁷. Il vit élever des temples à sa clémence⁷⁸. Collègue de Romulus, il recevoit les vœux de la nation⁷⁹. Sa statue étoit couchée, dans les fêtes sacrées, auprès de ce Jupiter qu'un instant après il alloit lui-même invoquer⁸⁰. Fatigué de cette vaine pompe, il cherchoit Panfa & Trébatius pour se moquer avec eux de la crédulité du peuple, & de ces Dieux l'effet & l'objet de sa terreur⁸¹.

L'histoire est la science des causes et des effets.

XLVIII. L'histoire est pour un esprit philosophique, ce qu'étoit le jeu pour le Marquis de Dangeau⁸². Il voyoit un système, des rapports, une suite, là, où les autres ne discernent que les caprices de la fortune. Cette science est pour lui celle des causes & des effets. Elle mérite bien que j'essaye de poser quelques règles propres, non à faire germer le génie, mais à le garantir des écarts: peut-être que si on les avoit toujours bien pesées, on auroit pris plus rarement la subtilité pour la

fineſſe d'eſprit, l'obſcurité pour la profondeur, & un air de paradoxe pour un génie créateur.

XLIX. Parmi la multitude des faits, il y en a, & Règle
choiſir les
faits. c'eſt le grand nombre, qui ne prouvent rien au-delà de leur propre exiſtence. Il y en a encore qui peuvent bien être cités dans une concluſion partielle, d'où le philoſophe peut juger des motifs d'une action, & d'un trait dans un caractère : ils éclairciſſent un chaînon. Ceux qui dominent dans le ſyſtème général, qui y ſont liés intimément, & qui en ont fait mouvoir les reſſorts, ſont fort rares ; & il eſt plus rare encore de trouver des eſprits qui ſachent les entrevoir dans le vaſte cahos des événemens, & les en tirer purs & ſans mélange.

A ceux qui ont plus de jugement que d'éruclition, il paroitra peu néceſſaire d'avertir qu'on doit toujours proportionner les cauſes aux effets, ne pas bâtir ſur l'action d'un homme le caractère d'un ſiècle, ne pas chercher dans un effort unique, forcé & ruineux, la meſure des forces & des richelſſes d'un état, & ſe ſouvenir que ce n'eſt qu'en rafſemblant qu'on peut juger, qu'un fait éclatant éblouit comme un éclair, mais qu'il inſtruit peu, ſi l'on ne le compare avec d'autres de la même eſpèce. Le peuple Romain fit voir en éliſant Caton, qu'il aimoit mieux être corrigé que flatté **, dans ce même ſiècle, où il condamna la même ſévrité dans la perſonne de Livius Salinator **.

L. Déférez plutôt aux faits qui viennent d'eux-mêmes vous former un ſyſtème, qu'à ceux que vous découvrez après avoir conçu ce ſyſtème. Préférez ſouvent les petits traits aux faits brillans. Il en eſt d'un ſiècle ou d'une nation comme d'un homme. Alexandre ſe dévoile mieux dans la tente de Darius **

que dans les champs de Guagmela. Je reconnois tout autant la férocité des Romains à les voir condamner un malheureux dans l'amphithéâtre, qu'à les confidérer qui étranglent un roi captif au pied du capitolé. Il n'y a point d'apparat dans les bagatelles. On se déshabille lors qu'on espère n'être pas vu; mais le curieux cherche à pénétrer dans les retraites les plus secrètes. Pour décider si la vertu triomphoit chez un peuple dans un certain siècle, j'observe plutôt ses actions que ses discours. Pour le condamner comme vicieux, je fais plus attention à ses discours qu'à ses actions. On loue la vertu sans la connoître, on la connoit sans la sentir, on la sent sans la pratiquer; mais il en est bien différemment du vice. On s'y porte par passion; on le justifie par raffinement. D'ailleurs, il y a toujours & partout de grands criminels; mais si la corruption n'est pas générale, ceux-ci même respectent leur siècle. Si le siècle est vicieux, (& ils sont habiles à le discerner,) ils le méprisent, ils se montrent à découvert, ils bravent ses jugemens ou ils espèrent de se les rendre favorables. Ils ne se trompent guères. Celui qui dans le siècle de Caton eût détesté le vice, se contente d'aimer la vertu dans celui de Tibere.

Le siècle de
Tibere le plus
vicieux de
tous.

LI. J'ai choisi ce siècle avec réflexion. Le vice parvint alors à son comble. La cour de Tibere me l'apprend, mais un petit fait conservé par Suetone & par Tacite, m'en assure encore mieux; le voici: la vertu des Romains punissoit de mort l'incontinence chez leurs femmes⁶⁶. Leur politique permettoit la débauche chez les courtisannes⁶⁷: & pour régler le désordre même, on les forma en corps. Sous Tibere un grand nombre de femmes de condition, ne rougirent

rougirent point de se présenter publiquement devant leurs édiles, de se faire inscrire dans le rôle des courtisanes, & de briser par leur propre infamie, la barrière que les loix oppoisoient à leur prostitution⁹⁸.

LII. Choisir les faits qui doivent être les principes de nos raisonnemens, on sent combien la tâche est difficile. La négligence ou le mauvais goût d'un historien, peuvent nous faire perdre à jamais un trait unique, pour nous étourdir du bruit d'un combat. Si les philosophes ne sont pas toujours historiens, il feroit du moins à souhaiter que les historiens fussent philosophes.

Parallèle de
Tacite et de
Tite-Live.

Je ne connois que Tacite qui ait rempli mon idée de cet historien philosophe. L'intéressant Tite Live lui-même ne sauroit en ce sens lui être comparé. L'un & l'autre ont bien su s'élever au-dessus de ces compilateurs grossiers qui ne voyent dans les faits que des faits : mais l'un a écrit l'histoire en rhéteur, & l'autre en philosophe. Ce n'est pas que Tacite ait ignoré le langage des passions, ou Tite Live celui de la raison : mais l'un plus attaché à plaire qu'à instruire, vous conduit pas-à-pas à la suite de ses héros, & vous fait éprouver tour-à-tour, l'horreur, l'admiration & la pitié. Tacite ne se sert de l'empire que l'éloquence a sur le cœur, que pour lier à vos yeux la chaîne des événemens, & remplir votre ame des plus sages leçons. Je gravis sur les Alpes avec Hannibal ; mais j'affiste au conseil de Tibere. Tite Live me peint l'abus du pouvoir, une sévérité que la nature approuve en frémissant, la vengeance & l'amour qui s'unissent à la liberté, la tyrannie qui tombe sous

VOL. IV.

N

leurs coups⁹⁹ : mais les loix des décemvirs, leur caractère, leurs défauts, leurs rapports enfin avec le génie du peuple Romain, avec le parti des Décemvirs, avec leurs desseins ambitieux, il les oublie totalement. Je ne vois point chez lui comment ces loix faites pour une république bornée, pauvre, à demi-sauvage, la bouleversèrent, lorsque la force de son institution l'eut portée au faite de la grandeur. Je l'aurois trouvé dans Tacite. J'en juge, non-seulement par la trempe connue de son génie, mais encore par ce tableau énergique & varié qu'il offre des loix, ces enfans de la corruption, de la liberté, de l'équité & de la faction¹⁰⁰.

Remarque
sur une idée
de M. d'Alembert.

LIII. Ne suivons point le conseil de cet écrivain qui unit, comme Fontenelle, le savoir & le goût. Je m'oppose, sans crainte du nom flétrissant d'érudit, à la sentence par laquelle ce juge éclairé, mais sévère, ordonne qu'à la fin d'un siècle on rassemble tous les faits, qu'on en choisisse quelques uns & qu'on livre le reste aux flammes¹⁰¹. Conservons les tous précieusement. Un Montesquieu démêlera dans les plus chétifs, des rapports inconnus au vulgaire. Imitons les botanistes. Toutes les plantes ne sont pas utiles dans la médecine, cependant ils ne cessent d'en découvrir de nouvelles. Ils espèrent que le génie & les travaux heureux y verront des propriétés jusqu'à présent cachées.

On a fait les
hommes trop
systématiques
ou trop capricieux.

LIV. L'incertitude est pour nous un état forcé. L'esprit borné ne sauroit se fixer dans cet équilibre dont se piquoit l'école de Pyrrhon. Le génie brillant se laisse éblouir par ses propres conjectures : il sacrifie

la liberté aux hypothèses. De cette disposition naissent les systèmes. On a vu du dessein dans les actions d'un grand homme; on a aperçu un ton dominant dans son caractère, & des spéculatifs de cabinet ont aussitôt voulu faire de tous les hommes, des êtres aussi systématiques dans la pratique que dans la spéculation. Ils ont trouvé de l'art dans leurs passions, de la politique dans leurs foiblesses, de la dissimulation dans leur inconstance; en un mot, à force de vouloir faire honneur à l'esprit humain, ils en ont souvent fait bien peu au cœur.

Justement choqués de leur raffinement, & fâchés de voir étendre à tous les hommes, des prétentions qu'on eût du borner à un Philippe ou à un César, des esprits plus naturels se sont jetés dans l'autre extrême. Ils ont banni l'art du monde moral, pour y substituer le hasard. Selon eux les foibles mortels n'agissent que par caprice. La fureur d'un écervelé établit un empire: la foiblesse d'une femme le détruit.

LV. L'étude des causes déterminées, mais générales, doit plaire aux uns & aux autres. Ceux-ci y voyent avec plaisir l'homme humilié, les motifs de ses actions inconnus à lui-même, lui-même le jouet des causes étrangères, & de la liberté de chacun, l'origine d'une nécessité générale. Ceux-là y retrouvent l'enchaînement qu'ils aiment, & les spéculations dont leur esprit se nourrit.

Qu'une vaste carrière s'ouvre à mes réflexions! La théorie de ces causes générales seroit entre les mains d'un Montesquieu, une histoire philosophique de l'homme. Il nous les seroit voir réglant la grandeur

& la chute des empires, empruntant successivement les traits de la fortune, de la prudence, du courage, & de la foiblesse, agissant sans le concours des causes particulières, & quelquefois même triomphant d'elles. Supérieur à l'amour de ses propres systèmes, dernière passion du sage, il auroit su reconnoître que, malgré l'étendue de ces causes, leur effet ne laisse pas d'être borné, & qu'il se montre principalement dans ces événemens généraux, dont l'influence lente mais sûre change la face de la terre, sans qu'on puisse s'appercevoir de l'époque de ce changement, & surtout dans les mœurs, les religions, & tout ce qui est soumis au joug de l'opinion. Voilà une partie des leçons que ce philosophe eût tirées de ce sujet. Pour moi, j'y trouve simplement une occasion de m'essayer à penser. Je vais indiquer quelques faits intéressans, & tâcherai ensuite d'en rendre raison.

Système du
paganisme.

LVI. Nous connoissons le paganisme, ce système riant, mais absurde, qui peuple l'univers d'êtres fantastiques, dont la puissance supérieure ne les rend que plus injustes & plus insensés que nous-mêmes. Quelle fut la nature & l'origine de ces dieux? Furent-ils des princes, des fondateurs de sociétés, des grands hommes inventeurs des arts? Une reconnoissance ingénieuse, une admiration aveugle, une adulation intéressée plaça-t-elle dans le ciel, ceux qui pendant leur vie avoient été nommés les bienfaiteurs de la terre? Ou bien faut-il reconnoître dans ces divinités, autant de parties de l'univers auxquelles l'ignorance des premiers hommes avoit accordé la vie & la pensée? Cette question est digne de notre attention: elle est curieuse, mais elle est difficile.

LVI. Nous ne connoissons guères le système du Paganisme que par les poëtes¹⁰² & par les pères de l'Eglise ; les uns & les autres très-adonnés aux fictions¹⁰³. Les ennemis d'une religion ne la connoissent jamais, parcequ'ils la haïssent, & souvent la haïssent parcequ'ils ne la connoissent pas. Ils adoptent contr'elle, avec empressement, les calomnies les plus atroces. Ils imputent à leurs adverfaires des dogmes qu'ils détestent, & des conséquences auxquelles ils n'ont jamais songé. Les sectateurs d'une religion, de l'autre côté, remplis de cette foi, qui se fait un crime de douter, sacrifient pour sa défense, leur raison & même leur vertu. Forger des prophéties, ou des miracles, pallier ce qu'ils ne peuvent défendre, allégoriser ce qu'ils ne peuvent pallier, & nier hardiment ce qu'ils ne peuvent allégoriser, sont des moyens, que jamais dévot n'a rougi d'employer. Rappelions-nous les Chrétiens & les Juifs. Interrogez leurs ennemis sur leur compte ; c'étoient des magiciens & des idolâtres¹⁰⁴, eux, dont le culte étoit aussi épuré, que leurs mœurs étoient sévères. Jamais Musulman n'a hésité sur l'unité de Dieu¹⁰⁵. Cependant combien de fois nos bons ayeux ne les ont-ils pas accusés d'adorer les astres¹⁰⁶ ? Dans le sein même de ces religions, il s'est élevé cent sectes différentes, qui, s'accusant les unes les autres d'avoir corrompu leurs dogmes communs, ont inspiré la fureur aux peuples & la modération aux sages. Cependant ces peuples étoient civilisés, & des livres reconnus pour être émanés de la divinité fixoient les

Difficulté de
connoître une
religion.

principes de leur croyance. Mais où trouver ces principes, dans un amas confus de fables, qu'une tradition isolée, contradictoire, altérée, dictoit à quelques tribus de sauvages dans la Grèce ?

Le raisonne-
ment nous ai-
dera peu.

Pensée sur le
culte recipro-
que des Jétes
Payennes.

Cresus envoie
à Delphes.

Alexandre
consulte l'o-
racle de Jupi-
ter Ammon.

La religion
Grecque étoit
d'origineEgyp-
tienne.

LVII. Le raisonnement nous est ici d'un foible secours. Il est absurde de consacrer des temples à ceux dont on voit les sépulcres. Qu'y a-t-il de trop absurde pour les hommes ? Ne connoit-on pas des nations très-éclairées, qui en appellent au témoignage des sens pour les preuves d'une religion, dont un dogme principal contredit ce témoignage ? Cependant si les dieux du paganisme avoient été des hommes, le culte reciproque ¹⁶⁷ que leurs adorateurs leur rendoient, eût été bien peu raisonnable, & une tolerance peu raisonnable n'est pas l'erreur du peuple.

LVIII. Cresus fait consulter l'oracle de Delphes ¹⁶⁸, Alexandre traverse les fables brûlans de la Lybie pour demander à Jupiter Ammon s'il est son fils ¹⁶⁹. Mais ce Jupiter Grec, ce roi de Crète, devenu le maître de la foudre, n'en eût-il pas écrasé cet Ammon, ce Lybien, ce nouveau Salmonée, qui tentoit de la lui arracher ? Deux rivaux se disputent l'empire de l'univers, peut-on à la fois les reconnoître tous deux ? Mais si l'un & l'autre ne furent que l'ether, le ciel, la même divinité, le Grec & l'Africain l'auront désigné par les symboles qui convenoient à leurs mœurs, & par les noms que leurs langues leur fournissoient pour exprimer ses attributs. Mais loin de nous les raisonnemens, ce sont les faits qu'il faut interroger. Écoutons leur réponse.

LIX. Malheureux habitans des forêts, ces Grecs si orgueilleux tenoient tout des étrangers. Les

Phéniciens leur apprirent l'usage des lettres ; les arts, les loix, tout ce qui élève l'homme au dessus des animaux, ils le durent aux Egyptiens. Ces derniers leur apportèrent leur religion, & les Grecs, en l'adoptant, payèrent le tribut que l'ignorance doit au savoir. Le préjugé ne fit qu'une résistance de bien-séance, & se rendit sans difficulté, après avoir entendu l'oracle de Dodone ; qui décida pour le nouveau culte ¹¹⁰. Tel est le récit d'Hérodote, qui connoissoit la Grèce & l'Égypte, & dont le siècle placé entre la grossièreté de l'ignorance & les raffinements de la philosophie rend le témoignage décisif.

LX. Je vois déjà disparaître une bonne partie des légendes Grecques, l'Apollon né dans l'isle de Délos, le Jupiter enséveli dans la Crète. Si ces dieux habitèrent autrefois la terre, l'Égypte & non la Grèce fut leur patrie. Mais si les prêtres de Memphis furent aussi bien leur religion que l'Abbé Banier ¹¹¹, jamais l'Égypte ne donna naissance à leurs dieux. A travers leur métaphysique ténébreuse, la raison luit assez pour leur faire sentir que jamais homme ne peut devenir Dieu, ni jamais Dieu être transformé en simple homme ¹¹². Mystérieux dans leurs dogmes & dans leur culte, ces interprètes du ciel & de la sagesse, déguisèrent, par un langage pompeux, les vérités de la nature, qu'un peuple grossier eût méprisées dans leur majestueuse simplicité. Les Grecs méconnurent cette religion à bien des égards. Ils l'altérèrent par des mélanges étrangers, mais le fonds demeura, & ce fonds Egyptien fut par conséquent allégorique ¹¹³.

LXI. Le culte héroïque, si bien distingué de celui des dieux dans les premiers siècles de la Grèce, nous ¹¹⁴.

La religion
Egyptienne al-
légorique.

Le culte héroï-
que.

montre que les dieux n'étoient pas des héros ¹¹⁴. Les anciens croyoient que les grands hommes, admis après leur mort aux festins des dieux, jouissoient de leur félicité, sans participer à leur puissance. Ils s'assembloient autour des tombeaux de leurs bienfaiteurs; leurs chants de louanges ¹¹⁵ célébroient leur mémoire, & faisoient naître une émulation salutaire de leurs vertus. Leurs ombres évoquées des enfers goûtoient avec plaisir les offrandes de la dévotion ¹¹⁶. Il est vrai que cette dévotion devint insensiblement un culte religieux, mais ce ne fut que très tard, & lorsqu'on identifia ces héros avec des divinités anciennes, dont ils portoient le nom, ou rappelloient le caractère. Dans le siècle d'Homère, on les distinguoit encore. Hercule n'est point un de ses dieux. Il ne reconnoit Esculape que pour un médecin distingué ¹¹⁷, & Castor & Pollux sont pour lui des guerriers morts & enterrés à Sparte ¹¹⁸.

Système d'Ephémère.

LXII. La superstition avoit cependant franchi ces limites, les héros étoient devenus des dieux, & le culte qu'on rendoit aux dieux les avoit tirés du rang des hommes; lorsqu'un philosophe hardi entreprit de prouver qu'ils l'avoient été. Ephémère le Messénien avança ce paradoxe ¹¹⁹. Mais loin d'en appeler aux monumens authentiques de la Grèce & de l'Égypte, qui auroient dû conserver la mémoire de ces hommes célèbres; il va se perdre dans l'océan. Une Utopie méprisée de tous les anciens, une île de Panchaïe, riche, fertile, superstitieuse, & connue à lui seul, lui offre dans un temple magnifique de Jupiter une colonne d'or, où Mercure avoit gravé les exploits

& l'apothéose des héros de sa race ¹²⁰. Ces fables étoient trop grossières pour les Grecs eux-mêmes. Elles ne valurent à leur auteur que le mépris général avec le nom d'Athée ¹²¹, ¹²².

LXVIII. Enhardis, peut-être par son exemple, les Crétois se vantèrent de posséder le tombeau de Jupiter, qui étoit mort dans leur isle, après y avoir long temps régné ¹²³. Callimaque se montre indigné de cette fiction, & son scholiaste nous en dévoile l'origine ¹²⁴. On avoit écrit sur un tombeau, *Tombeau de Minos fils de Jupiter*. Le temps ou le dessein fit disparaître les mots de *fils & de Minos*; on lut *Tombeau de Jupiter* ¹²⁵. Cependant le système d'Ephémère s'accrétoit lentement malgré ses preuves. Diodore de Sicile parcourut la terre, pour rassembler dans les traditions des divers peuples de quoi l'appuyer ¹²⁶. Mais les Stoïciens, dans leur mélange bizarre du Théisme le plus pur, du Spinolisme & de l'idolâtrie populaire, rapportoient ce paganisme, dont ils étoient les zélateurs au culte de la nature brisée en autant de dieux qu'elle a de faces différentes. Cicéron cet académicien, pour qui tout étoit objection & rien n'étoit preuve, ose à peine leur opposer le système d'Ephémère ¹²⁷.

LXIV. Ce ne fut que sous l'empire Romain, que les idées du Messénien prirent le dessus. Dans le temps qu'un monde esclave décernoit le titre de dieux à des monstres indignes de celui d'hommes, c'étoit faire sa cour que de confondre Jupiter & Domitien. Bienfaiteurs de la terre, ainsi les appelloit l'adulation, leur droit à la divinité étoit le même; leur nature,

Ne prévalut
que sous l'em-
pire Romain.

& leur puissance étoient égales. Par politique ou par méprise, Pline lui-même ne se garantit pas de cette erreur ¹²⁸. En vain Plutarque essaya-t-il de revendiquer la foi de ses ayeux ¹²⁹. Ephémère regna par tout; & les pères de l'Eglise, se servant de leurs avantages, attaquèrent le paganisme du côté le plus foible. Pourroit-on les blâmer? Si les dieux prétendus ne furent pas en effet des hommes déifiés, ils l'étoient devenus, du moins dans l'opinion de leurs adorateurs; & les pères n'en vouloient qu'à leurs opinions.

Enchaînement
des erreurs.

LXV. Allons plus loin; tâchons de suivre l'enchaînement non des faits, mais des idées, de fonder le cœur humain, & de démêler ce fil d'erreurs, qui du sentiment vrai, simple, & universel qu'il y a une puissance au dessus de l'homme, le conduisit par degrés à se faire des dieux, auxquels il eût rougi de ressembler.

Sentimens
confus du sau-
vage.

Le sentiment n'est qu'un retour sur nous-mêmes. Les idées se rapportent aux objets hors de nous. Leur nombre, en occupant l'esprit, affoiblit le sentiment. C'est donc parmi les sauvages, dont les idées sont bornées aux besoins, & les besoins simplement ceux de la nature, que le sentiment doit être le plus vif, quoiqu'en même temps le plus confus. Le sauvage ressent à tout moment des agitations, qu'il ne peut ni expliquer ni reprimer. Ignorant & foible, il craint tout, parcequ'il ne peut se défendre de rien. Il admire tout, parcequ'il ne connoit rien. Le mépris bien fondé de lui-même, car la vanité est un ouvrage de la société, lui fait sentir l'existence d'une puissance supérieure. C'est cette puissance, dont il ignore les

l'image d'aucun objet particulier ; sont les ouvrages de l'esprit, qui agit, qui se replie sur lui-même, & qui déjà surchargé d'idées, cherche à se soulager par la méthode. Dans le premier état, l'ame passive & ignorant ses forces, ne fait que recevoir les impressions étrangères : ces impressions ne lui rendent les objets qu'isolés, & comme ils sont en eux-mêmes ! Le sauvage rencontroit ses dieux par tout, chaque prairie en fourmilloit.

Il combine ses idées et multiplie ses dieux.

LXVIII. L'expérience développa ses idées ; car les nations, comme les hommes, doivent tout à l'expérience. Son esprit familiarisé avec un grand nombre d'objets étrangers s'aperçut de leur nature commune, & cette nature devint pour lui une nouvelle divinité supérieure à tous ces dieux particuliers. Mais chaque chose qui existe a son existence déterminée à un temps ou à un lieu ; & c'est ce qui la distingue de toute autre chose. L'homme a du se conduire différemment à l'égard de ces deux manières d'exister, l'une sensible & devant ses yeux, l'autre passagère, métaphysique, & qui n'est peut-être que la succession des idées. La nature commune, différenciée uniquement par le temps, a du faire disparaître les natures particulières, pendant que celles qui sont distinguées par les lieux ont pu subsister comme parties de la nature commune. Le dieu des rivières n'a point attenté sur les droits du Tibre ou du Clitumne¹¹⁰, mais le vent du Sud qui souffloit hier, & celui que nous ressentons aujourd'hui, ne sont l'un & l'autre que ce tyran furieux, qui soulève les flots de la mer Adriatique¹¹¹.

LXIX. Plus on s'exerce à penser, plus on fait de combinaifons. Deux genres font différens à quelques égards, ils fe reffemblent à d'autres: ils font destinés au même ufage, ils font partie du même élément. La fontaine devient rivière, la rivière fe perd dans la mer. Cette mer fait partie du vaste océan qui embraffe toute l'étendue de la terre, & la terre elle-même renferme dans fon fein tout ce qui fubfifte par un principe de végétation. A mefure que les nations fe font éclairées, leur idolâtrie a du fe raffiner. Elles ont mieux senti combien l'univers eft gouverné par des loix générales; elles fe font plus rapprochées de l'unité d'une caufe efficiente. Jamais les Grecs n'ont fu simplifier leurs idées au delà de l'eau, de la terre & du ciel, qui, fous les noms de Jupiter, de Neptune, & de Pluton, contenoient & régiffoient toutes chofes. Mais les Egyptiens, d'un génie plus propre aux spéculations abstraites, formèrent enfin leur Ofiris ¹³² le premier des Dieux, le principe intelligent, qui agiffoit fans cefse fur le principe matériel, connu fous le nom d'Ifis fa femme & fa fœur. Ces gens, qui croyoient à l'éternité de la matière, ne pouvoient guères aller plus loin ¹³³.

LXX. Jupiter, le Dieu de la mer & le noir Pluton étoient frères. Toutes les branches de leur poftérité s'étendoient à l'infini, & renfermoient toute la nature. Telle étoit la mythologie des anciens. Pour des hommes groffiers, l'idée de génération étoit plus naturelle que celle de création. Elle étoit plus aifée à faifir, elle fuppofoit moins de puiffance,

Suite de fes
combinaifons.

Génération et
hiérarchie des
dieux.

on y étoit conduit par des liaisons sensibles ; mais aussi cette génération les menoit à établir une hiérarchie, dont ces êtres libres mais bornés ne pouvoient pas se passer. Les trois grands Dieux exerçoient un puiffance paternelle sur leurs enfans, habitans de la terre, des airs, & des mers ; & la primogéniture de Jupiter lui donnoit une supériorité sur ses frères, qui lui mérita le titre de roi des dieux, & de père des hommes. Mais ce roi, ce père suprême, étoit trop borné à tous égards, pour nous permettre de faire honneur aux Grecs de la croyance d'un être suprême.

Dieux de la vie
humaine.

LXXI. Ce système, tout mal construit qu'il étoit, rendoit raison de tous les effets de la nature. Mais le monde moral, l'homme, son fort, & ses actions étoient sans divinités. L'éther ou la terre y eut été peu propre. Du besoin de nouveaux dieux naquit une nouvelle chaîne d'erreurs, qui, s'unissant avec la première, ne forma qu'un même Roman théologique. Je soupçonne que ce système naquit plus tard. L'homme ne songe guères à rentrer en lui-même, qu'après avoir épuisé les objets étrangers.

Systèmes de la
liberté et de la
nécessité.

LXXII. Deux hypothèses ont toujours été, & seront toujours. Dans l'une, l'homme n'a reçu du Créateur que la raison & la volonté. C'est à lui à décider de l'usage qu'il en fera, & à régler ses actions à son gré. Dans l'autre, il ne peut agir que suivant les loix pré-établies de la Divinité, dont il n'est que l'instrument. Le sentiment le trompe, & lorsqu'il croit suivre sa volonté, il ne suit en effet que celle de son maître. Ces dernières idées ont

pu naître dans l'esprit d'un peuple à peine sorti de l'enfance. Peu fait aux ressorts compliqués de la machine, les grandes vertus, les crimes atroces, les inventions utiles de ce petit nombre d'ames singulières, qui ne doivent rien à leur siècle, lui parurent surpasser les forces humaines. Il vit partout des dieux agissans, qui inspiroient le vice ou la vertu aux foibles mortels, incapables de se soustraire à leurs volontés¹¹⁴. Ce n'est pas la prudence qui inspire à Pandare le dessein de rompre la trêve, & de décocher un trait au cœur de Ménélas. C'est Minerve qui le pousse à cet attentat¹¹⁵. La malheureuse Phèdre n'est point coupable. Venus, outrée des mépris d'Hyppolite, allume dans le cœur de cette reine une flamme incestueuse, qui la précipite au crime & à la mort¹¹⁶. Un dieu se chargea de chaque événement de la vie, de chaque passion de l'ame, & de chaque ordre de la société.

Les anciens
suivoient le
dernier.

LXXIII. Mais ces dieux de l'homme, ces passions & ces facultés généralisées & personifiées de cette manière, n'avoient qu'une existence métaphysique & trop peu sensible pour les hommes. Il falloit les fondre avec les dieux de la nature, & c'est ici que l'allégorie imagina mille rapports fantasques, car l'esprit veut au moins une apparence de vérité. Il étoit naturel que le dieu de la mer le fut des matelots, L'expression figurée de cet œil qui voit tout, de ces rayons qui percent les airs, pouvoit aisément faire du soleil, un habile prophète, & un archer adroit. Mais pourquoi la planète Vénus est-elle mère des amours? Pourquoi s'éleve-t-elle

Union des
deux espèces
de dieux.

de l'écume des flots? Laissons ces énigmes aux devins. Aussi-tôt que les départemens des dieux de la nature humaine furent établis, ils durent enlever tout le culte des hommes. Ils parloient au cœur & aux passions, au lieu que les dieux physiques, qui n'avoient point acquis d'attributs moraux, rentrèrent insensiblement dans le mépris & dans l'oubli. Aussi n'est-ce que dans l'antiquité la plus reculée que je vois fumer les autels de Saturne ¹¹⁷.

Les dieux ont
des passions
humaines.

LXXIV. Les dieux s'intéressent donc dans les affaires humaines. Il ne se passe rien dont ils ne soient les auteurs. Mais sont-ils les auteurs du crime? Cette conséquence nous effraye: un payen n'hésitoit point à l'admettre, & ne pouvoit en effet hésiter. Les dieux inspiroient souvent des desseins vicieux. Pour les suggérer, il falloit les vouloir, & même les aimer. Il ne leur restoit pas la ressource d'un petit mal permis dans le meilleur des mondes possibles ¹¹⁸. Ce mal n'étoit pas seulement permis, il étoit autorisé, & d'ailleurs les différentes divinités, bornées à leurs départemens particuliers, étoient très indifférentes à un bien général qu'elles ne connoissoient point. Chacune suivoit son caractère, & n'inspiroit que les passions qu'elle refentoit. Le dieu de la guerre étoit fier, brutal, & sanguinaire; la déesse de la prudence, sage, retenue, peu sincère; la mère des amours, aimable, voluptueuse, emportée dans ses caprices; la ruse & la souplesse convenoient au dieu des marchands, & les cris des malheureux flattoient l'oreille du tyran
suspçonneux

soupçonneux de morts, du noir monarque des enfers.

LXXV. Un dieu père des hommes l'est de tous également. Il ne connoit ni la haine, ni la faveur. Mais les divinités partiales doivent avoir des favoris. Ne distingueront-elles pas ceux dont le goût est conforme au leur? Mars ne peut qu'aimer ces Thraces dont la guerre est l'unique occupation¹³³, & ces Scythes dont la boisson la plus délicieuse est le sang de leurs ennemis¹³⁴. Les mœurs d'un habitant de Cypre¹³⁵ ou de Corinthe, lieux où tout respiroit le luxe & la mollesse, devoient plaire à la déesse des amours. La reconnoissance se joignoit au goût. Des sentimens de préférence étoient dus à des peuples, dont les mœurs n'étoient qu'un culte détourné de leurs dieux tutélaires. Le culte même qu'on leur rendoit se rapportoit toujours à leur caractère. Ces victimes humaines qui expiroient sur l'autel de Mars¹³⁶, ces mille courtisanes qui se dévouoient au temple de Venus¹³⁷, toutes ces femmes distinguées de Babylone, qui lui immoloient leur pudeur¹³⁸, ne pouvoient qu'attirer à ces divers peuples, la faveur la plus distinguée de leurs protecteurs. Mais comme les intérêts des nations ne sont pas moins opposés que leurs mœurs, il falloit que les dieux adoptassent les querelles de leurs adorateurs. "Quoi! voir avec patience que cette ville qui m'éleve cent temples succombe sous le fer d'un conquérant? Ah! plus tôt! . . ." C'est ainsi que chez les Grecs, une guerre parmi les hommes en allumoit une parmi les dieux. Troye bouleversa le ciel. Le Scamandre

Us ont des préférences.

Leurs querelles.

vit briller l'égide de Minerve, il fut témoin de l'effet des flèches forties du carquois d'Apollon, il sentit le redoutable trident de Neptune, qui soulevoit la terre sur ses fondemens. Quelquefois les arrêts inévitables du destin rétablissoient la paix¹⁴⁶. Mais le plus souvent les divers dieux convenoient mutuellement de s'abandonner réciproquement leurs ennemis¹⁴⁷; car sur l'Olympe, comme sur la terre, la haine a toujours été plus puissante que l'amitié.

Ils ont la figure humaine.

LXXVI. Un culte épuré eût été peu assorti à de telles divinités. Les peuples veulent des objets sensibles; une figure qui décore leurs temples, & fixe leurs idées. Il falloit assurément la plus belle de toutes les figures. Mais qu'elle est cette figure? Demandez le aux hommes, c'est sans doute la leur. Peut-être un taureau repondroit-il un peu différemment¹⁴⁷. La sculpture se perfectionne pour servir à la dévotion, & les temples se remplissent de statues de vieillards, de jeunes gens, de femmes, & d'enfans, suivant les attributs différens de chacun des dieux.

Ils éprouvent les plaisirs et les maux corporels.

LXXVII. La beauté n'est peut-être fondée que sur l'usage. La figure humaine n'est belle que parce qu'elle se rapporte si bien aux usages aux quels elle est destinée. La figure divine est la même; il faut que ses usages le soient aussi, & même ses défauts. Delà cette génération grossière des dieux, qui ne composent plus qu'une famille à la manière des hommes; delà leurs fêtes de nectar & d'ambrosie, & la nourriture qu'ils reçoivent dans les sacrifices¹⁴⁸. De là encore leur sommeil¹⁴⁹, & leurs douleurs¹⁵⁰. Des dieux, devenus des hommes très puissans, de

voient souvent visiter la terre, habiter dans les temples, se plaire aux amusemens de l'homme, assister à la chasse, à la danse, & quelquefois devenir sensibles aux charmes d'une mortelle & donner naissance à une race de héros.

LXXVIII. Dans ces grands événemens, où, du jeu d'un grand nombre d'acteurs, dont les vues, la situation & le caractère différent, il nait une unité d'action, ou plutôt d'effet; c'est peut-être dans les seules causes générales qu'il faut chercher la leur.

LXXIX. Dans les événemens plus particuliers, le procédé de la nature est très différent de celui des philosophes. Chez elle il y a peu d'effets assez simples, pour ne devoir leur origine qu'à une seule cause; au lieu que nos sages s'attachent d'ordinaire à une cause, non seulement universelle, mais unique. Evitons cet écueil; pour peu qu'une action paroisse compliquée, admettons y les causes générales, sans rejeter le dessein & le hasard. Sylla se démet du pouvoir souverain. César le perd avec la vie: cependant leurs attentats avoient été précédés par leurs conquêtes: avant de devenir les plus puissans des Romains, ils en étoient les plus renommés. Auguste les suit de près. Tyran sanguinaire, soupçonné de lâcheté, le plus grand des crimes dans un chef de parti, il parvient au trône, & fait oublier aux républicains qu'ils eussent jamais été libres. La disposition de ces républicains diminue ma surprise. Egalement incapables de liberté sous Sylla & sous Auguste, ils ignoient cette vérité sous celui-là: des guerres civiles & deux proscriptions plus cruelles que la guerre, leur avoient appris,

du temps de celui-ci, que la république, affaïssée sous le poids de sa grandeur & de sa corruption, ne pouvoit subsister sans maître. D'ailleurs Sylla, chef de la noblesse, combattoit à la tête de ces fiers patriciens, qui vouloient bien l'armer du glaive du despotisme pour les venger de leurs ennemis & des siens, mais non laisser entre ses mains le pouvoir de les détruire eux-mêmes. Ils avoient vaincu, non pour lui mais avec lui: la harangue de Lépide¹³³, & la conduite de Pompée¹³⁴ font assez sentir que Sylla aimoit mieux descendre du trône qu'en tomber. Mais Auguste, à l'exemple de César¹³⁵, ne se servit que de ces hardis aventuriers, Agrippa, Mecene, Pollion, dont la fortune attachée à la sienne s'évanouissoit dans une aristocratie de nobles, divisés entr'eux, mais unis pour accabler tout homme nouveau.

Ses causes.

LXXX. Des circonstances heureuses, les débauches d'Antoine, la foiblesse de Lépide, la crédulité de Cicéron, travaillèrent de Concert pour lui avec cette disposition générale: mais il faut avouer aussi que, s'il ne fit pas naître ces circonstances, il les employa en grand politique. La variété de mes objets, que ne me permet-elle de faire connoître ce gouvernement raffiné, ces chaînes qu'on portoit sans les sentir, ce prince confondu parmi les citoyens, ce sénat respecté par son maître¹³⁶! Choisissons - en un trait.

Auguste, maître des revenus de l'empire & des richesses du monde, distingua toujours son patrimoine de particulier du trésor public. Il fit ainsi paroître à peu de frais sa modération, qui laissoit

à ses héritiers des biens inférieurs à ceux de plusieurs de ses sujets¹⁵⁷, & son amour de la patrie, qui avoit abandonné au service de l'état, deux patrimoines entiers & une somme immense provenue des legs de ses amis défunts¹⁵⁸.

LXXXI. Une pénétration ordinaire suffit pour sentir lorsqu'une action est à la fois cause & effet. Dans le monde moral il y en a beaucoup qui le sont; ou plutôt, il y en a très-peu qui ne tiennent plus ou moins de la nature de l'une & de l'autre.

Même action
cause et effet

La corruption de tous les ordres des Romains vint de l'étendue de leur empire, & produisit la grandeur de la république¹⁵⁹.

Mais il faut un jugement peu commun, lorsque deux choses existent toujours ensemble, & paroissent intimement liées, pour discerner qu'elles ne se doivent point leur origine l'une à l'autre.

LXXXII. Les sciences, dit-on, naissent du luxe: un peuple éclairé sera toujours vicieux. Je ne le crois pas. Les sciences ne sont point les filles du luxe; mais l'une & l'autre naissent de l'industrie. Les arts ébauchés satisfont aux premiers besoins de l'homme. Perfectionnés, ils lui en trouvent de nouveaux, depuis le bouclier de Minerve de Vitellius¹⁶⁰ jusqu'aux entretiens philosophiques de Cicéron. Mais à mesure que le luxe corrompt les mœurs, les sciences les adoucissent; semblables aux prières dans Homère, qui parcourent toujours la terre à la suite de l'injustice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle divinité¹⁶¹.

Les sciences ne
viennent pas
du luxe.

Voilà quelques réflexions qui m'ont paru solides sur les différens usages des Belles-Lettres. Heureux

Conclusion.

si je pouvois en inspirer le goût! J'aurois trop bonne opinion de moi-même, si je ne sentoie pas les défauts de cet essai; j'en aurois une trop mauvaise, si je n'espérois pas que dans un age moins précoce & avec des connoissances plus étendues je pourrai me voir plus en état d'y suppléer. On pourra dire que ces réflexions sont vraies mais usées, ou qu'elles sont nouvelles mais paradoxes. Quel auteur aime les critiques? Cependant la première me déplairoit le moins. L'avantage de l'art m'est plus cher que la gloire de l'artiste.

CRITICAL OBSERVATIONS
 ON THE
 DESIGN
 OF THE
 SIXTH BOOK OF THE ÆNEID.

THE allegorical interpretation which the Bishop of Gloucester has given of the sixth book of the Æneid, seems to have been very favorably received by the Public. Many writers, both at home and abroad, have mentioned it with approbation, or at least with esteem; and I have more than once heard it alledged, in the conversation of scholars, as an ingenious improvement on the plain and obvious sense of Virgil. As such, it is not undeferving of the notice of a candid critic; nor can the inquiry be void of entertainment, whilst Virgil is our constant theme. Whatever may be the fortune of the chafe, we are sure it will lead us through pleasant prospects and a fine country.

That I may escape the imputation as well as the danger of misrepresenting his lordship's hypothesis, I shall expose it in his own words. "The purpose of this discourse is to show that Æneas's adventure to the INFERNAL SHADES, is no other than a figurative description of his INITIATION INTO THE MYSTERIES;

“and particularly a very exact one of the SPECTACLES
“of the ELEUSINIAN.” This general notion is sup-
ported with singular ingenuity, dressed up with an
easy yet pompous display of learning, and delivered
in a style much fitter for the Hierophant of Eleusis,
than for a modern critic, who is observing a remote
object through the medium of a glimmering and
doubtful light:

Ibant obscuro, solâ sub nocte, per umbram.

His lordship naturally enough pursues two different
methods, which unite, as he apprehends, in the same
conclusion. From general principles peculiar to him-
self, he infers the propriety and even necessity of such
a description of the mysteries; and from a comparison
of particular circumstances, he labors to prove that
Virgil has actually introduced it into the *Æneid*.
Each of these methods shall be considered separately.

As the learned Prelate's opinions branch them-
selves out into luxuriant systems, it is not easy to resume
them in a few words. I shall, however, attempt to
give a short idea of those general principles, which
occupy, I know not how, so great a share of the
Divine Legation of Moses demonstrated.

“The whole system of Paganism, of which the
“mysteries were an essential part, was instituted by
“the ancient lawgivers for the support and benefit of
“society. The mysteries themselves were a school of
“morality and religion, in which the vanity of Po-
“lytheism, and the unity of the First Cause, were
“revealed to the initiated. Virgil, who intended his
“immortal poem for a republic in action, as those of

“ Plato and Tully were in precept, could not avoid displaying this first and noblest art of government. His perfect lawgiver must be initiated, as the ancient founders of states had been before him; and as Augustus himself was many ages afterwards.”

What a crowd of natural reflections must occur to an unbiassed mind! Was the civil magistrate the mover of the whole machine; the sole contriver, or at least the sole support of religion? Were ancient laws ALWAYS designed for the benefit of the people, and NEVER for the private interest of the lawgiver? Could the first fathers of rude societies instruct their new-made subjects in philosophy as well as in agriculture? Did they all agree, in Britain as in Egypt, in Persia as in Greece, to found these secret schools on the same common principle; which subsisted nearly eighteen hundred years at Eleusis¹ in its primæval purity? Can these things be? Yes, replies the learned Prelate, they are: “ Egypt was the mysterious mother of Religion and Policy; and the arts of Egypt were diffused with her colonies over the ancient world. Inachus carried the mysteries into Greece, Zoroaster into Persia², &c. &c.” — I retire from so wide a field, in which it would be easy for me to lose both myself and my adversary. The ANCIENT WORLD, EIGHTEEN CENTURIES, and FOUR HUNDRED AUTHORS GENUINE AND APOCRYPHAL³, would, under tolerable management, furnish some volumes of controversy; and since I have perused the two thousand and fourteen pages of the unfinished *Legation*, I have less inclination than ever to spin out volumes of laborious trifles.

I shall, however, venture to point out a fact, not very agreeable to the favorite notion, that Paganism was entirely the religion of the magistrate. The oracles were not less ancient, nor less venerable than the mysteries. Every difficulty, religious or civil, was submitted to the decision of those infallible tribunals. During several ages no war could be undertaken, no colony founded, without the sanction of the Delphic oracle; the first and most celebrated among several hundred others⁶. Here then we might expect to perceive the directing hand of the magistrate. Yet when we study their history with attention, instead of the alliance between church and state, we can discover only the ancient alliance between the avarice of the priest and the credulity of the people.

For my own part, I am very apt to consider the mysteries in the same light as the oracles. An intimate connexion subsisted between them⁷: Both were preceded and accompanied with fasts, sacrifices, and lustrations; with mystic sights and preternatural sounds: But the most essential preparation for the ASPIRANT, was a general confession of his past life, which was exacted of him by the priest. In return for this implicit confidence, the Hierophant conferred on the initiated a sacred character; and promised them a peculiar place of happiness in the Elysian fields, whilst the souls of the profane (however virtuous they had been) were wallowing in the mire⁸. Nor did the priests of the mysteries neglect to recommend to the brethren a spirit of friendship, and the love of virtue; so pleasing even to the most corrupt minds, and so requisite to render any society respectable in its own

eyes. Of all these religious societies, that of Eleusis was the most illustrious. From being peculiar to the inhabitants of Attica, it became at last common to the whole Pagan world. Indeed, I should suspect that it was much indebted to the genius of the Athenian writers, who bestowed fame and dignity on whatever had the least connexion with their country; nor am I surpris'd that Cicero and Atticus, who were both initiated, should express themselves with enthusiasm, when they speak of the sacred rites of their beloved Athens.

But our curiosity is yet unsatisfied; we would press forwards into the sanctuary; and are eager to learn WHAT was the SECRET which was revealed to the initiated, and to them alone. Many of the profane, possessed of leisure and ingenuity, have tried to guess, what has been so religiously concealed. The SECRET of each is curious and philosophical; for as soon as we attempt this inquiry, the honor of the mysteries becomes our own⁹. I too could frame an hypothesis, as plausible perhaps, and as uncertain as any of theirs, did I not feel myself checked by the apprehension of discovering what never existed¹⁰. I admire the discretion of the initiated; but the best security for discretion is, the vanity of concealing that we have nothing to reveal.

The examples of great men, when they cannot serve as models, may serve as warnings to us. I should be very sorry to have discovered, that an ATHEISTICAL HISTORY¹¹ was used in the celebration of the mysteries, to prove the unity of the First Cause, and that an ANCIENT HYMN¹² was sung, for the edification

of the devout Athenians, which was most probably a MODERN FORGERY of some Jewish or Christian Imposter. Had I delivered THESE TWO DISCOVERIES, with an air of confidence and triumph, I should be still more mortified.

After all, as I am not apt to give the name of Demonstration to what is mere conjecture, his lordship may take advantage of my scepticism, and still affirm, that his favorite mysteries were schools of theism, instituted by the lawgiver. Yet unless Æneas is the lawgiver of Virgil's republic, he has no more business with the mysteries of Athens, than with the laws of Sparta. We will, therefore, reflect a moment on the true nature and plan of the Æneid.

An epic fable must be important as well as interesting: great actions, great virtues, and great distresses, are the peculiar province of heroic poetry. This rule seems to have been dictated by nature and experience, and is very different from those chains in which genius has been bound by artificial criticism. The importance I speak of, is not indeed always dependant on the rank or names of the personages. Columbus, exploring a new world with three sloops and ninety sailors, is a hero worthy of the epic muse; yet our imagination would be much more strongly affected by the image of a virtuous prince saved from the ruins of his country, and conducting his faithful followers through unknown seas and through hostile lands. Such is the hero of the Æneid. But his peculiar situation suggested other beauties to the poet, who had an opportunity of adorning his subject with whatever was most pleasing in Grecian fable, or most

illustrious in Roman history. Æneas had fought under the walls of Ilium; and conducted to the banks of the Tyber a colony from which Rome claimed her origin.

The character of the hero is expressed by one of his friends in a few words; and, though drawn by a friend, does not seem to be flattered:

*Rex erat Æneas nobis; quo justior alter
Nec pietate fuit, nec bello major & armis*¹¹.

These three virtues, of JUSTICE, of PIETY, of VALOR, are finely supported throughout the poem¹².

I. I shall here mention one instance of the hero's justice, which has been less noticed than its singularity seems to deserve.

After Evander had entertained his guests, with a sublime simplicity, he lamented, that his age and want of power made him a very useless ally. However, he points out auxiliaries, and a cause worthy of a hero. The Etruscans, tired out with the repeated tyrannies of Mezentius, had driven that monarch from his throne, and reduced him to implore the protection of Turnus. Unsatisfied with freedom, the Etruscans called loudly for revenge; and, in the Poet's opinion, revenge was justice.

*Ergo omnis furiis surrexit Etruria justis:
Regem ad supplicium præsentem Marte reposcunt*¹³.

Æneas, with the approbation of gods and men, accepts the command of these brave rebels, and punishes the tyrant with the death he so well deserved. The conduct of Æneas and the Etruscans may, in

point of justice, seem doubtful to many; the sentiments of the Poet cannot appear equivocal to any one. Milton himself, I mean the Milton of the commonwealth, could not have asserted with more energy the daring pretensions of the people, to punish as well as to resist a tyrant. Such opinions, published by a writer whom we are taught to consider as the creature of Augustus, have a right to surprize us; yet they are strongly expressive of the temper of the times; the republic was subverted, but the minds of the Romans were still republican.

2. Æneas's piety has been more generally confessed than admired. St. Evremond laughs at it, as unsuitable to his own temper. The Bishop of Gloucester defends it, as agreeable to his own system of the lawgiver's religion. The French wit was too superficial, the English scholar too profound, to attend to the plain narration of the Poet, and the peculiar circumstances of ancient heroes. WE believe from faith and reason: THEY believed from the report of their senses. Æneas had seen the Grecian divinities overturning the foundations of fated Troy. He was personally acquainted with his mother Venus, and with his persecutor Juno. Mercury, who commanded him to leave Carthage, was as present to his eyes as Dido, who strove to detain him. Such a knowledge of religion, founded on sense and experience, must insinuate itself into every instant of our lives, and determine every action. All this is, indeed, fiction; but it is fiction in which we chuse to acquiesce, and which we justly consider as the charm of poetry. If we allow, that Æneas lived in an intimate commerce with

superior beings, we must likewise allow his love or his fear, his confidence or his gratitude towards those beings, to display themselves on every proper occasion. Far from thinking Æneas too pious, I am sometimes surpris'd at his want of faith. Forgetful of the fates, which had so often clearly pointed out the destined shores of Latium, he deliberates, whether he shall not sit down, quietly in the fields of Sicily. An apparition of his father is necessary to divert him from this impious and ungenerous design.

3. A hero's valor will not bear the rude breath of suspicion; yet has the courage of Æneas suffered from an unguarded expression of the Poet:

*Extemplò Æneæ solvuntur frigore membra;
Ingemit* ¹⁶.

On every other occasion the Trojan chief is daring without rashness, and prudent without timidity. In that dreadful night, when Troy was delivered up to her hostile gods, he performed every duty of a soldier, a patriot, and a son.

— *Moriamur, & in media arma ruamus.
Una salus victis, nullam sperare salutem* ¹⁷.

*Iliaci cineres, & flamma extrema meorum,
Testor, in occasu vestro, nec ulla
Vitavisse vices Danaum; & si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu* ¹⁸.

To quote other proofs of the same nature, would be to copy the six last books of the Æneid. I cannot,

however, forbear mentioning the calm and superior intrepidity of the hero, when, after the perfidy of the Rutuli, and his wound, he rushed again to the field, and restored victory by his presence alone.

*Ipse neque aversos dignatur sternere morti;
Nec pede congressos æquo, nec tela ferentes
Insequitur: solum densa in caligine Turnum
Vestigat lustrans, solum in certamina poscit*''.

At length, indignant that his victim has escaped, his contempt gives way to fury :

*Jam tandem invadit medios, & Marte secundo
Terribilis, sævam nullo discrimine cædem
Suscitat, irarumque omnes effundit habenas*''.

The heroic character of Æneas has been understood and admired by every attentive reader. But to discover the LAWGIVER in Æneas, and A SYSTEM OF POLITICS in the Æneid, required the CRITICAL TELESCOPE'' of the great W——n. The naked eye of common sense cannot reach so far. I revolve in my memory the harmonious sense of Virgil: Virgil seems as ignorant as myself of his political character. I return to the less pleasing pages of the *Legation*: so far from condescending to proofs, the Author of the *Legation* is even sparing of conjectures.

“ Many political instructions may be drawn from “the Æneid.” And from what book which treats of MAN, and the adventures of human life, may they not be drawn? His lordship’s chymistry (did his hypothesis

hypothesis require it) would extract a SYSTEM OF POLICY from the ARABIAN NIGHTS ENTERTAINMENTS.

“ A system of Policy delivered in the example of a great prince, must show him in every public occurrence of life. Hence, Æneas was of necessity to be found voyaging, with Ulysses, and fighting, with Achilles²². ”

There is another public occurrence, at least as much in the character of a LAWGIVER, as either voyaging or fighting; I mean GIVING LAWS. Except in a single line²³, Æneas never appears in that occupation. In Sicily, he compliments Acestes with the honor of giving laws to the colony, which he himself had founded:

*Interea Æneas urbem designat aratro,
Sortiturque domos: hoc Ilïum, & hæc loca Trojæ
Esse jubet. Gaudet regno Trojanus Acestes,
Indicitque forum, & patribus dat jura vocatis²².*

In the solemn treaty, which is to fix the fate of his posterity, he disclaims any design of innovating the laws of Latium. On the contrary, he only demands a hospitable seat for his gods and his Trojans; and professes to leave the whole authority to king Latinus:

*Non ego, nec Teucris Italos parere jubebo,
Nec mihi regna peto: paribus se legibusamba
Inviçtæ gentes æterna in sædera mittant.
Sacra deosque dabo: socer arma Latinus habeto,
Imperium solemne socer: mihi mania Teucris
Constituent, urbiq; dabit Lavinia nomen²².*

“ But, after all, is not the fable of the *Æneid* the
 “ establishment of an empire ? ” Yes, in one sense,
 I grant it is. *Æneas* had many external difficulties
 to struggle with. When the Latins were defeated,
Turnus slain, and *Juno* appeased, these difficulties
 were removed. The hero's labor was over, the
 lawgiver's commenced from that moment; and,
 as if *Virgil* had a design against the bishop's system,
 at that very moment the *Æneid* ends. *Virgil*, who
 corrected with judgment and felt with enthusiasm,
 thought perhaps, that the sober arts of peace could
 never interest a reader, whose mind had been so
 long agitated with scenes of distress and slaughter.
 He might perhaps say, like the *Sylla* of *Montesquieu*,
 “ *J'aime à remporter des victoires, à fonder*
 “ *ou détruire des états, à faire des liguees, à punir un*
 “ *usurpateur; mais pour ces minces détails de gou-*
 “ *vernement, où les génies mediocres ont tant d'a-*
 “ *vantages, cette lente exécution des loix, cette dif-*
 “ *cipline d'une milice tranquille, mon ame ne scau-*
 “ *roit s'en occuper* ”.

Had *Virgil* designed to compose a POLITICAL
 INSTITUTE, the example of *Fenelon*, his elegant
 imitator, may give us some notion of the manner
 in which he would have proceeded. The preceptor
 of the Duke of Burgundy professedly designed to
 educate a prince for the happiness of the people.
 Every incident in his pleasing romance is subservient
 to that great end. The goddess of Wisdom, in a
 human shape, conducts her pupil through a varied
 series of instructive adventures; and every adven-
 ture is a lesson or a warning for *Telemachus*. The

pride of Sesostris, the tyranny of Pygmalion, the perfidy of Adrastus, and the imprudence of Idomeneus, are displayed in their true light. The innocence of the inhabitants of Bœtica, the commerce of Tyre, and the wise laws of Crete and Salentum, instructed the prince of the various means by which a people may be made happy. From the Telemachus of Fenelon, I could pass with pleasure to the Cyropædia of Xenophon. But I should be led too far from my subject, were I to attempt to lay open the true nature and design of that philosophical history. We must return from Fenelon and Xenophon to the Bishop of Gloucester.

His lordship props the legislative character of Æneas with an additional support: "Augustus, who was shadowed in the person of Æneas, was initiated into the Eleusinian mysteries". *Ergo, &c.*" This doctrine of types and shadows, though true in general, has on this, as well as on graver occasions, produced a great abuse of reason, or at least of reasoning. To confine myself to Virgil, I shall only say, that he was too judicious to compliment the Emperor, at the expense of good sense and probability. Every age has its manners; and the poet must suit his hero to the age, and not the age to his hero. It is easy to give instances of this truth, Marc Antony, when defeated and besieged in Alexandria, challenged his competitor to decide their quarrel by a single combat. This was rejected by Augustus with contempt and derision, as the last effort of a desperate man²⁸; and the world applauded the prudence of Augustus,

who preferred the part of a general to that of a gladiator. The temper and good sense of Virgil must have made him view things in the same light; yet, when Virgil introduces Æneas in similar circumstances, he gives him a quite different conduct. The hero wishes to spare the innocent people, provokes Turnus to a single combat, and, even after the perfidy and last defeat of the Rutuli, is still ready to risk his person and victory, against the unhappy life and desperate fortunes of his rival. The laws of honor are different in different ages; and a behaviour which in Augustus was decent, would have covered Æneas with infamy.

We may apply this observation to the very case of the Eleusinian mysteries. Augustus was initiated into them, at a time when Eleusis was become the COMMON TEMPLE OF THE UNIVERSE. The Trojan hero could not, with the smallest propriety, set him that example; as the Trojan hero lived in an age when those rites were confined to the natives of Greece, and even of Attica ”.

I have not wandered through the scientific maze in which the Bishop of Gloucester has concealed his first and general argument. It appears (when resumed) to amount to this irrefragable demonstration, “THAT IF THE MYSTERIES WERE INSTITUTED BY LEGISLATORS, (which they probably were not,) ÆNEAS (who was no legislator) MUST OF COURSE BE INITIATED INTO THEM BY THE POET.”

And here I shall mention a collateral reason assigned by his lordship, which might engage Virgil to introduce a description of the mysteries: the

PRACTICE OF OTHER POETS. This proof is so exceedingly brittle, that I fear to handle it; and shall report it faithfully in the words of our ingenious critic³:

“ Had the old poem under the name of Orpheus
“ been now extant, it would perhaps have shown
“ us, that no more was meant than Orpheus’s initiation; and that the hint of this Sixth Book was
“ taken from thence.”

As nothing now remains of that old poem, except the title, it is not altogether so easy to guess what it would or would not have shown us.

“ But farther, it was customary for the poets of
“ the Augustan age to exercise themselves on the subject of the mysteries, as appears from Cicero, who
“ desires Atticus, then at Athens, and initiated,
“ to send to Chilius, a poet of eminence, an account of the Eleusinian mysteries; in order, as
“ it should seem, to insert them in some poem he
“ was then writing.”

The Eleusinian mysteries are not mentioned in the original passage. Cicero using the obscure brevity of familiar letters, desires that Atticus would send their friend Chilius, ΕΥΜΟΑΙΗΔΩΝ ΠΑΤΡΙΑ³, which may signify twenty different things, relative either to the worship of Ceres in particular, or to the Athenian institutions in general; but which can hardly be applied to the Eleusinian mysteries³.

“ Thus it appears that both the ancient and modern poets afforded Virgil a pattern for this famous episode,”

How does this appear? From an old poem, of

whose contents the critic is totally ignorant, and from an obscure passage, the meaning of which he has most probably mistaken.

Instead of conjecturing what Virgil might or ought to do, it would seem far more natural to examine what he has done. The Bishop of Gloucester attempts to prove, that the descent to hell is properly an initiation; since the Sixth Book of the Æneid really contains the secret doctrine as well as the ceremonies of the Eleusinian mysteries.

What was this SECRET DOCTRINE? As I profess my ignorance, we must consult the oracle. "The secret doctrine of the mysteries revealed to the initiated, that JUPITER . . . AND THE WHOLE RABBLE OF LICENTIOUS DEITIES, WERE ONLY DEAD MORTALS". Is any thing like this laid open in the Sixth Book of Virgil? Not the remotest hint of it can be discovered throughout the whole book; and thus, to use his Lordship's own words, SOMETHING (I had almost written EVERYTHING) is still wanting "to complete the IDENTIFICATION".

Notwithstanding this disappointment, which is cautiously concealed from the reader, the learned Bishop still courses round the Elysian Fields in quest of a secret. Once he is so lucky as to find Æneas talking with the poet Mufæus, whom tradition has reckoned among the founders of the Eleusinian mysteries. The critic listens to their conversation; but, alas! Æneas is only inquiring, in what part of the garden he may find his father's shade; to which Mufæus returns a very polite answer. Anchises himself is our last hope. As that venerable shade

explains to his son some mysterious doctrines, concerning the universal mind and the transmigration of souls, his lordship is pleased to assure us, that these are THE HIDDEN DOCTRINES OF PERFECTION revealed only to the initiated. Let us for a moment lay aside hypothesis, and read Virgil.

It is observable, that the three great poets of Rome were all addicted to the Epicurean philosophy; a system, however, the least suited to a poet; since it banishes all the genial and active powers of nature, to substitute in their room a dreary void, blind atoms, and indolent gods. A description of the infernal shades was incompatible with the ideas of a philosopher whose disciples boasted, that he had rescued the captive world from the tyranny of religion, and the fear of a future state. These ideas Virgil was obliged to reject: but he does still more; he abandons not only the CHANCE of Epicurus, but even these gods, whom he so nobly employs in the rest of his poem, that he may offer to the reader's imagination a far more specious and splendid set of ideas:

*Principio cælum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet* 15.

The more we examine these lines, the more we shall feel the sublime poetry of them. But they have likewise an air of philosophy, and even of religion, which goes off on a nearer approach. The mind which is INFUSED 16 into the several parts of matter,

and which MINGLES ITSELF with the mighty mass, scarcely retains any property of a spiritual substance; and bears too near an affinity to the principles, which the impious Spinoza revived rather than invented.

I am not insensible, that we should be slow to suspect, and still slower to condemn. The poverty of human language, and the obscurity of human ideas, make it difficult to speak worthily of THE GREAT FIRST CAUSE. Our most religious poets, in striving to express the presence and energy of the Deity, in every part of the universe, deviate unwarily into images, which are scarcely distinguished from materialism. Thus our Ethic Poet:

*All are but parts of one stupendous whole,
Whose body nature is, and God the soul* " ; "

and several passages of Thomson require a like favorable construction. But these writers deserve that favor, by the sublime manner in which they celebrate the great Father of the Universe, and by those effusions of love and gratitude, which are inconsistent with the materialist's system. Virgil has no such claim to our indulgence. THE MIND of the UNIVERSE is rather a metaphysical than a theological being. His intellectual qualities are faintly distinguished from the powers of matter, and his moral attributes, the source of all religious worship, form no part of Virgil's creed.

Yet is this creed approved " by our orthodox prelate, as free from any mixture of Spinozism. I congratulate his lordship on his indulgent and mode-

rate temper. His brethren (I mean those of former times) had much sharper eyes for spying out a latent heresy. Yet I cannot easily persuade myself, that Virgil's notions were ever the creed of a religious society, like that of the mysteries. Luckily, indeed, I have no occasion to persuade myself of it; unless I should prefer his lordship's mere authority to the voice of antiquity, which assures me, that this system was either invented or imported into Greece by Pythagoras; from the writings of whose disciples Virgil might so very naturally borrow it.

Anchises then proceeds to inform his son, that the souls both of men and of animals were of celestial origin, and (as I understand him) parts of the universal mind; but that by their union with earthly bodies they contracted such impurities as even death could not purge away. Many expiations, continues the venerable shade, are requisite, before the soul, restored to its original simplicity, is capable of a place in Elysium. The far greater part are obliged to revisit the upper world, in other characters and in other bodies; and thus, by gradual steps, to reascend towards their first perfection.

This moral transmigration was undoubtedly taught in the mysteries. As the Bishop asserts this from the best authority, we are surpris'd at a sort of diffidence, unusual to his lordship, when he advances things from his own intuitive knowledge. In one place, this transmigration is part of the hidden doctrine of perfection"; in another, it is one of those principles which were promiscuously communicated to all". The truth seems to be, that his lordship was afraid

to rank among the secrets of the mysteries, what was professed and believed by so many nations and philosophers. The pre-existence of the human soul is a very natural idea; and from that idea speculations and fables of its successive revolution through various bodies will arise. From Japan to Egypt, the transmigration has been part of the popular and religious creed. Pythagoras and Plato have endeavoured to demonstrate the truth of it, by facts, as well as by arguments.

Of all these visions (which should have been confined to the poets) none is more pleasing and sublime, than that which Virgil has invented. Æneas sees before him his posterity, the heroes of ancient Rome, a long series of airy forms

Demanding life, impatient for the skies.

and prepared to assume, with their new bodies, the little passions and transient glories of their destined lives.

Having thus revealed the secret doctrine of the mysteries, the learned Prelate examines the ceremonies. With the assistance of Meursius, he pours out a torrent of erudition to convince us, that the scenes through which Æneas passed in his descent to the shades, were the same as were represented to the aspirants in the celebration of the Eleusinian mysteries. From thence his lordship draws his great conclusion, that the descent is no more than an emblem of the hero's initiation.

A staunch polemic will feed a dispute, by dwelling

on every accessory circumstance, whilst a candid critic will confine himself to the more essential points of it. I shall, therefore, readily allow, what I believe may in general be true, that the mysteries exhibited a theatrical representation of all that was believed or imagined of the lower world; that the aspirant was conducted through the mimic scenes of Erebus, Tartarus, and Elysium; and that a warm enthusiast, in describing these awful spectacles, might express himself as if he had actually visited the infernal regions *. All this I can allow, and yet allow nothing to the Bishop of Gloucester's hypothesis. It is not surprising that the COPY was like the ORIGINAL; but it still remains undetermined, WHETHER VIRGIL INTENDED TO DESCRIBE THE ORIGINAL OR THE COPY.

Lear and Garrick, when on the stage, are the same; nor is it possible to distinguish the player from the monarch. In the green-room, or after the representation, we easily perceive, what the warmth of fancy and the justness of imitation had concealed from us. In the same manner it is from extrinsical circumstances, that we may expect the discovery of Virgil's allegory. Every one of those circumstances persuades me, that Virgil described a real, not a mimic world, and that the scene lay in the infernal shades, and not in the temple of Ceres.

The singularity of the Cumæan shores must be present to every traveller who has once seen them. To a superstitious mind, the thin crust, vast cavities, sulphureous steams, poisonous exhalations, and fiery torrents, may seem to trace out the narrow confine of the two worlds. The lake Avernus was the chief

object of religious horror; the black woods which surrounded it, when Virgil first came to Naples, were perfectly suited to feed the superstition of the people⁷⁷. It was generally believed, that this deadly flood was the entrance of hell⁷⁸; and an oracle was once established on its banks, which pretended, by magic rites, to call up the departed spirits⁷⁹. Æneas, who revolved a more daring enterprize, addresses himself to the priests of those dark regions. Their conversation may perhaps inform us, whether an initiation, or a descent to the shades, was the object of this enterprize. She endeavours to deter the hero, by setting before him all the dangers of his rash undertaking:

— *Facilis descensus Averni :*
Noctes atque dies pænet atri janua Ditis ;
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus , hic labor est⁸⁰.

These particulars are absolutely irreconcilable with the idea of initiation, but perfectly agreeable to that of a real descent. That every step, and every instant, may lead us to the grave is a melancholy truth. The mysteries were only open at stated times, a few days at most in the course of the year. The mimic descent of the mysteries was laborious and dangerous, the return to light easy and certain. In real death, this order is inverted :

— *Pauci, quos æquus amavit*
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti, potuere⁸¹.

These heroes, as we learn from the speech of Æneas, were Hercules, Orpheus, Castor and Pollux, Theseus, and Pirithous. Of all these, antiquity believed, that before their death they had seen the habitations of the dead; nor, indeed, will any of the circumstances tally with a supposed initiation. The adventure of Eurydice, the alternate life of the brothers, and the forcible intrusion of Alcides, Theseus, and Pirithous, would mock the endeavours of the most subtle critic, who should try to melt them down into his favorite mysteries. The exploits of Hercules, who triumphed over the king of terrors,

*Tartareum ille manu custodem in vincla petivit,
Ipsius à solio regis traxitque trementem* ⁵²;

was a wild imagination of the Greeks ⁵¹. But it was the duty of ancient poets to adopt and embellish these popular traditions; and it is the interest of every man of taste, to acquiesce in THEIR POETICAL FICTIONS.

After this, we may leave ingenious men to search out what, or whether any thing gave rise to those idle stories. Diodorus Siculus represents Pluto as a kind of undertaker, who made great improvements in the useful art of funerals ⁵⁴. Some have sought for the poetic hell in the mines of Epirus ⁵⁵, and others in the mysteries of Egypt. As this last notion was published in French ⁵⁶, six years before it was invented in English ⁵⁷, the learned author of the *D. L.* has been severely treated by some ungenerous adversaries ⁵⁸. Appearances, it must be confessed, wear a very suspicious aspect: but what are appearances, when

weighed against his lordship's declaration, "That
 " this is a point of honor in which he is particularly
 " delicate; and that he may venture to boast, that
 " he believes no author was ever more averse to take
 " to himself what belonged to another". Besides,
 he has enriched this mysterious discovery with many
 collateral arguments, which would for ever have
 escaped all inferior critics. In the case of Hercules,
 for instance, he demonstrates, that the initiation
 and the descent to the shades were the same thing,
 because an ancient has affirmed that they were
 different"; and that Alcides was initiated at Eleusis,
 before he set out for Tænarus, in order to descend
 to the infernal regions.

There is, however, a single circumstance, in the
 narration of Virgil, which has justly surprised critics,
 unacquainted with any but the obvious sense of the
 poet; I mean the IVORY GATE. The Bishop of
 Gloucester seizes this, as the secret mark of allegory,
 and becomes eloquent in the exultation of triumph".
 I could, however, represent to him, that in a work
 which was deprived of the author's last revision,
 Virgil might too hastily employ what Homer had
 invented, and at last unwarily slide into an Epicurean
 idea". Let this be as it may, an obscure expression
 is a weak basis for an elaborate system; and whatever
 his lordship may chuse to do, I had much rather
 reproach my favorite poet with want of care in one
 line, than with want of taste throughout a whole
 book".

Virgil has borrowed, as usual, from Homer his
 episode of the infernal shades, and, as usual, has

infinitely improved what the Grecian had invented. If, among a profusion of beauties, I durst venture to point out the most striking beauties of the Sixth Book, I should perhaps observe, 1. That after accompanying the hero through the silent realms of night and chaos, we see with astonishment and pleasure a new creation bursting upon us; 2. That we examine, with a delight which springs from the love of virtue, the just empire of Minos; in which the apparent irregularities of the present system are corrected; and where the patriot who died for his country is happy, and the tyrant who oppressed it is miserable. 3. As we interest ourselves in the hero's fortunes, we share his feelings: the melancholy Palinurus, the wretched Deiphobus, the indignant Dido; the Grecian kings who tremble at his presence, and the venerable Anchises who embraces his pious son, and displays to his sight the future glories of his race; all these objects affect us with a variety of pleasing sensations.

Let us for a moment obey the mandate of our great critic, and consider these awful scenes as a mimic show, exhibited in the temple of Ceres, by the contrivance of the priest, or, if he pleases, of the legislator. Whatever was animated (I appeal to every reader of taste), whatever was terrible, or whatever was pathetic, evaporates into lifeless allegory:

— *tenuem sine viribus umbram.*

Dat inania verba,

Dat sine mente sonum, gressusque effingit euntis.

The end of philosophy is truth; the end of poetry is pleasure. I willingly adopt any interpretation which adds new beauties to the original; I assist in persuading myself, that it is just; and could almost show the same indulgence to the critic's as to the poet's fiction. But should a grave doctor lay out fourscore pages in explaining away the sense and spirit of Virgil, I should have every inducement to believe, that Virgil's soul was very different from the doctor's.

I have almost exhausted my own, and probably my reader's patience, whilst I have obsequiously waited on his lordship, through the several stages of an intricate hypothesis. He must now permit me to alledge two very simple reasons, which persuade me, that Virgil has not revealed the secret of the Eleusinian mysteries; the first is HIS IGNORANCE, and the second HIS DISCRETION.

I. As his lordship has not made the smallest attempt to prove that Virgil was himself initiated, it is plain that he supposed it, as a thing of course. Had he any right to suppose it? By no means: that ceremony might naturally enough finish the education of a young Athenian; but a barbarian, a Roman; would most probably pass through life without directing his devotion to the foreign rites of Eleusis.

The philosophical sentiments of Virgil were still more unlikely to inspire him with that kind of devotion. It is well known that he was a determined Epicurean⁶⁶; and a very natural antipathy subsisted between the Epicureans and the managers of the Mysteries.

mysteries. The celebration opened with a solemn excommunication of those Atheistical philosophers, who were commanded to retire, and to leave that holy place for pious believers⁶⁶; the zeal of the people was ready to enforce this admonition. I will not deny, that curiosity might sometimes tempt an Epicurean to pry into these secret rites; and that gratitude, fear, or other motives, might engage the Athenians to admit so irreligious an aspirant. Atticus was initiated at Eleufis; but Atticus was the friend and benefactor of Athens⁶⁷. These extraordinary exceptions may be proved, but must not be supposed.

Nay, more; I am strongly inclined to think that Virgil was never out of Italy till the last year of his life. I am sensible, that it is not easy to prove a negative proposition, more especially when the materials of our knowledge are so very few and so very defective⁶⁸; and yet by glancing our eye over the several periods of Virgil's life, we may perhaps attain a sort of probability which ought to have some weight, since nothing can be thrown into the opposite scale.

Although Virgil's father was hardly of a lower rank than Horace's, yet the peculiar character of the latter afforded his son a much superior education: Virgil did not enjoy the same opportunities of observing mankind on the great theatre of Rome, or of pursuing philosophy, in her favorite shades of the academy.

*Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ:
Scilicet ut possẽm curvo dignoscere reẽtum,
Atque inter silvas academi quærere verum⁶⁹.*

The sphere of Virgil's education did not extend beyond Mantua, Cremona, Milan, and Naples⁶⁶.

After the accidents of civil war had introduced Virgil to the knowledge of the great, he passed a few years at Rome, in a state of dependance, the *JUVENUM NOBILIUM CLIENS*⁷⁰. It was during that time that he composed his Eclogues, the hasty productions of a muse capable of far greater things⁷¹.

By the liberality of Augustus and his courtiers, Virgil soon became possessed of an affluent fortune⁷². He composed the Georgics and the *Æneid* in his elegant villas of Campania and Sicily; and seldom quitted those pleasing retreats even to come to Rome⁷³.

After he had finished the *Æneid*, he resolved on a journey into Greece and Asia, to employ three years in revising and perfecting that poem, and to devote the remainder of his life to the study of philosophy⁷⁴. He was at Athens, with Augustus, in the summer of A V C 735; and whilst Augustus was at Athens, the Eleusinian mysteries were celebrated⁷⁵. It is not impossible, that Virgil might then be initiated, as well as the Indian philosopher⁷⁶; but the *Æneid* could receive no improvement from his newly acquired knowledge. He was taken ill at Megara. The journey increased his disorder, and he expired at Brundisium, the twenty-second of September of the same year 735⁷⁷.

Should it then appear probable, that Virgil had no opportunity of learning the *SECRET* of the mysteries, it will be something more than probable, that he has not revealed what he never knew.

His Lordship will perhaps tell me, that Virgil might be initiated into the Eleusinian mysteries without making a journey to Athens: since those mysteries had been brought to Rome long before⁷⁸. Here indeed I should be apt to suspect some mistake, or, at least, a want of precision in his Lordship's ideas; as Salmasius⁷⁹ and Casaubon⁸⁰, men tolerably versed in antiquity, assure me, that indeed some Grecian ceremonies of Ceres had been practised at Rome from the earliest ages; but that the mysteries of Eleusis were never introduced into that capital, either by the emperor Hadrian, or by any other: and I am the more induced to believe, that these rites were not imported in Virgil's time, as the accurate Suetonius speaks of an unsuccessful attempt for that purpose, made by the emperor Claudius, above threescore years after Virgil's death⁸¹.

II. None but the initiated COULD reveal the secret of the mysteries; and THE INITIATED COULD NOT REVEAL IT, WITHOUT VIOLATING THE LAWS, AS WELL OF HONOR AS OF RELIGION. I sincerely acquit the Bishop of Gloucester of any design; yet so unfortunate is his system, that it represents a most virtuous and elegant poet, as equally devoid of taste, and of common honesty.

His Lordship acknowledges, that the initiated were bound to secrecy by the most solemn obligations⁸²; that Virgil was conscious of the imputed impiety of his design; that at Athens he never durst have ventured on it; that even at Rome such a discovery was esteemed not only IMPIOUS but INFA-

MOUS: and yet his Lordship maintains, that after the compliment of a formal apology,

Sit mihi fas, audita loqui **.

Virgil lays open the whole SECRET of the mysteries under the thin veil of an allegory, which could deceive none but the most careless readers **.

An apology! an allegory! Such artifices might perhaps have saved him from the sentence of the Areopagus, had some zealous or interested priest denounced him to that court, as guilty of publishing a BLASPHEMOUS POEM. But the laws of honor are more rigid, and yet more liberal than those of civil tribunals. Sense, not words, is considered, and guilt is aggravated, not protected, by artful evasions. Virgil would still have incurred the severe censure of a contemporary, who was himself a man of very little religion.

*Vetabo, qui Cereris sacrum
Vulgârit arcana, sub iisdem
Sic trahibus, fragilemque mecum
Solvat phaselum* **.

Nor can I easily persuade myself, that the ingenious mind of Virgil could have deserved this excommunication.

These lines belong to an ode of Horace, which has every merit, except that of order. That death in our country's cause is pleasant and honorable; that virtue does not depend on the caprice of a

popular election; and that the mysteries of Ceres ought not to be disclosed, are ideas which have no apparent connexion. The beautiful disorder of lyric poetry, is the usual apology made by professed critics on these occasions:

*Son style impetueux, souvent marche au hasard;
Chez elle, un beau désordre est un effet de l'art* ¹⁶;

An insufficient apology for the few, who dare judge from their own feelings. I shall not deny, that the irregular notes of an untutored muse have sometimes delighted me. We can very seldom be displeas'd with the unconstrained workings of nature. But the liberty of an outlaw is very different from that of a savage. It is a mighty disagreeable fight, to observe a lyric writer of taste and reflexion striving to forget the laws of composition, disjoining the order of his ideas, and working himself up into artificial madness.

Ut cum ratione insaniat.

I had once succeeded (as I thought) in removing this defect, by the help of an hypothesis which connected the several parts of Horace's ode with each other. My ideas appeared (I mean to myself) most ingeniously conceived. I read the ode once more, and burnt my hypothesis. But to return to our principal subject.

The date of this ode may be of use to us; and the date may be fixed with tolerable certainty, from the mention of the PARTHIANS, who are described

as the enemies against whom a brave youth should signalize his valor.

Parthos feroces

Vexet eques metuendus hasta, &c.

Those who are used to the LABORED HAPPINESS of all Horace's expressions⁷⁷ will readily allow, that if the Parthians are mentioned rather than the Britons or Cantabrians, the Gauls or the Dalmatians, it could be only at a time when the PARTHIAN WAR engaged the public attention. This reflexion confines us between the years of Rome 729 and 735. Of these six years, that of 734 has a superior claim to the composition of the ode.

Julius Cæsar was prevented by death from revenging the defeat of Crassus⁷⁸. This glorious task, unsuccessfully attempted by Marc Antony⁷⁹, seemed to be reserved for the prudence and felicity of Augustus; who became sole master of the Roman world in the year 724; but it was not till the year 729, that, having changed the civil administration and pacified the Western provinces, he had leisure to turn his views towards the East. From that time, Horace; in compliance with the public wish, began to animate both prince and people to revenge the manes of Crassus⁸⁰. The cautious policy of Augustus, still averse to war, was at length roused in the year 734, by some disturbances in Armenia. He passed over into Asia, and sent the young Tiberius with an army beyond the Euphrates. Every appearance promised a glorious war. But the Parthian monarch,

Phrahates, alarmed at the approach of the Roman legions, and diffident of the fidelity of his subjects, diverted the storm, by a timely and humble submission:

— *Jus, imperiumque Phrahates
Cæsaris accepit genibus minor*”.

Cæsar returned in triumph to Rome, with the Parthian hostages, and the Roman ensigns, which had been taken from Crassus.

These busy scenes, which engage the attention of contemporaries, are far less interesting to posterity, than the silent labors, or even amusements of a man of genius.

— *Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque adfecta Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.*

Whilst Cæsar humbled the Parthians, Virgil was composing the Æneid. It is well known, that this noble poem occupied the author, without being able to satisfy him, during the twelve last years of his life, from the year 723 to the year 735”. The public expectation was soon raised, and the modest Virgil was sometimes obliged to gratify the impatient curiosity of his friends. Soon after the death of young Marcellus”, he recited the second, fourth, and sixth books of the Æneid, in the presence of

Augustus and Octavia^o. He even sometimes read parts of his work to more numerous companies; with a desire of obtaining their judgment, rather than their applause. In this manner, Propertius seems to have heard the SHIELD OF ÆNEAS, and from that specimen he ventures to foretel the approaching birth of a poem, which will surpass the Iliad.

*Actia Virgilium custodis litora Phæbi,
Cæsaris & sortes dicere posse rates.
Qui nunc Æneæ Trojani suscitât arma,
Jactaque Laviniis mœnia litoribus.
Cedite Romani scriptores, cedite Graii,
Nescio quid majus nascitur Iliade^o.*

As a friend and as a critic, Horace was entitled to all Virgil's confidence, and was probably acquainted with the whole progress of the Æneid, from the first rude sketch, which Virgil drew up in prose, to that harmonious poetry, which the author alone thought unworthy of posterity.

To resume my idea, which depended on this long deduction of circumstances; when Horace composed the second ode of his third book, the Æneid, and particularly the sixth book, were already known to the public. The detestation of the wretch who reveals the mysteries of Ceres, though expressed in general terms, must be applied by all Rome to the author of the sixth book of the Æneid. Can we seriously suppose, THAT HORACE WOULD HAVE BRANDED WITH SUCH WANTON INFAMY, ONE OF THE

MEN IN THE WORLD WHOM HE LOVED AND HONORED
THE MOST " ?

Nothing remains to say, except that Horace was himself ignorant of his friend's allegorical meaning, which the Bishop of Gloucester has since revealed to the world. It may be so; yet, for my own part, I should be very well satisfied with understanding Virgil no better than Horace did.

It is perhaps some such foolish fondness for antiquity, which inclines me to doubt, whether the BISHOP OF GLOUCESTER has really united the severe sense of ARISTOTLE with the sublime imagination of LONGINUS. Yet a judicious critic (who is now, I believe, ARCHDEACON OF GLOUCESTER) assures the public, that his patron's mere amusements have done much more than the joint labors of the two Grecians. I shall conclude these Observations with a remarkable passage from the Archdeacon's Dedication": "It was not enough, in YOUR ENLARGED
"VIEW OF THINGS, to restore either of these models
" (ARISTOTLE OR LONGINUS) to their original splen-
"dor. They were both to be revived; or rather
"A NEW ORIGINAL PLAN OF CRITICISM to be struck
"OUT, WHICH SHOULD UNITE THE VIRTUES OF EACH OF
"THEM. This experiment was made on the two
"greatest of our own poets, (Shakspeare and Pope,)
"and by reflecting all the LIGHTS OF THE IMAGINATION
"ON THE SEVEREST REASON, every thing was effected
"which the warmest admirer of ancient art could
"promise himself from such a union. BUT YOU WENT
"FARTHER: by joining to these powers A PERFECT
"INSIGHT INTO HUMAN NATURE; and so ennobling

“the exercise of literary, by the justest moral cen-
 “sure, YOU HAVE NOW AT LENGTH ADVANCED CRI-
 “TICISM TO ITS FULL GLORY.”

POSTSCRIPT.

I was not ignorant, that several years since, the Rev. Dr. Jortin had favored the Public with a DISSERTATION ON THE STATE OF THE DEAD, AS DESCRIBED BY HOMER AND VIRGIL: but the book is now grown so scarce, that I was not able to procure a sight of it till after these papers had been already sent to the press. I found Dr. Jortin's performance, as I expected, moderate, learned, and critical. Among a variety of ingenious observations, there are two or three which are very closely connected with my present subject.

I had passed over in silence one argument of the Bishop of Gloucester, or rather of Scarron and the Bishop of Gloucester; since the former found the remark, and the latter furnished the inference.

Discite justitiam moniti, & non temere divos,

cries the unfortunate Phlegyas. In the midst of his torments, he preaches justice and piety, like Ixion in Pindar. A very useful piece of advice, says the French buffoon, for those who were already damned to all eternity:

*Cette sentence est bonne & belle:
Mais en enfer, de quoi sert-elle?*

From this judicious piece of criticism his lordship argues, that Phlegyas was preaching not to the dead, but to the living; and that Virgil is only describing the mimic Tartarus, which was exhibited at Eleusis for the instruction of the initiated.

I shall transcribe one or two of the reasons, which Dr. Jortin condescends to oppose to Scarron's criticism.

“To preach to the damned, says he, is labor in vain. And what if it is? It might be part of his punishment, to exhort himself and others, when exhortations were too late. This admonition, as far as it relates to himself and his companions in misery, is to be looked upon not so much as an admonition to mend, but as a bitter sarcasm, and reproaching of past iniquities.

“It is labor in vain. But in the poetical system, it seems to have been the occupation of the damned to labor in vain, to catch at meat and drink that fled from them, &c.

“His instruction, like that of Ixion in Pindar, might be for the use of the living. You will say, *how can that be?* Surely nothing is more easy and intelligible. The muses hear him — The muses reveal it to the poet, and the inspired poet reveals it to mankind. And so much for Phlegyas and Monsieur Scarron.”

It is prettily observed by Dr. Jortin, “That Virgil, after having shone out with full splendor

“through the sixth book, sets at last in a cloud.”
 The IVORY GATE puzzles every commentator, and grieves every lover of Virgil: yet it affords no advantages to the Bishop of Gloucester. The objection presses as hard on the notion of an initiation, as on that of a real descent to the shades. “The troublesome conclusion still remains as it was; and from the manner in which the hero is dismissed after the ceremonies, we learn, that in those initiations, the machinery, and the whole show, was (in the Poet’s opinion) a representation of things, which had no truth or reality.

“*Altera candenti perfecta nitens elephanto:*

“*Sed FALSA ad cælum mittunt INSOMNIA manes.*

“Dreams in general may be called *vain* and *deceitful*, *somnia vana*, or *somnia falsa*, if you will, as they are opposed to the *real* objects which present themselves to us when we are awake. But when *false* dreams are opposed to *true* ones, there the epithet *falsa* has another meaning. True dreams represent what is real, and show what is true; false dreams represent things which are not, or which are not true. Thus Homer and Virgil, and many other poets, and indeed the nature of the thing, distinguish them.”

Dr. Jortin, though with reluctance, acquiesces in the common opinion, that by six unlucky lines, Virgil is destroying the beautiful system, which it has cost him eight hundred to raise. He explains too this preposterous conduct, by the usual expe-

dient of the Poet's epicureism. I only differ from him in attributing to haste and indiscretion, what he considers as the result of design.

Another reason, both new and ingenious, is assigned by Dr. Jortin, for Virgil explaining away his hero's descent into an idle dream. "All communication with the dead, the infernal powers, &c. belonged to the art magic, and magic was held in abomination by the Romans." Yet if it was held in ABOMINATION, it was supposed to be real. A writer would not have made his court to James the First, by representing the stories of witchcraft as the phantoms of an over-heated imagination.

Whilst I am writing, a sudden thought occurs to me, which, rude and imperfect as it is, I shall venture to throw out to the public. It is this. After Virgil, in imitation of Homer, had described the two gates of sleep, the horn, and the ivory, he again takes up the first in a different sense:

— *QUA VERIS FACILIS DATUR EXITUS UMBRIS.*

The TRUE SHADES, VERÆ UMBRÆ, were those airy forms which were continually sent to animate new bodies, such light and almost immaterial natures as could without difficulty pass through a thin transparent substance. In this new sense, Æneas and the Sybill, who were still encumbered with a load of flesh, could not pretend to the prerogative of TRUE SHADES. In their passage over the Styx, they had almost sunk Charon's boat.

— *Gemit sub pondere cymba
Sutilis, & multam accepit rimosa paludem.*

Some other expedient was requisite for their return; and since the horn gate would not afford them an easy dismissal, the other passage, which was adorned with polished ivory, was the only one that remained either for them, or for the Poet.

By this explanation, we save Virgil's judgment and religion, though I must own, at the expense of an uncommon harshness and ambiguity of expression. Let it only be remembered, that those, who in desperate cases conjecture with modesty, have a right to be heard with indulgence.

A

DISSERTATION

ON THE SUBJECT OF

L'HOMME AU MASQUE DE FER.

THE mysterious history of the famous French prisoner, known by the appellation of *l'Homme au Masque de Fer*, is related by M. Voltaire, in the *Siècle de Louis XIV.*, and in the *Questions sur l'Encyclopédie*. That writer, the most sceptical and lively of his age, never attempts either to contest the truth, or to reveal the secret of that wonderful affair. *Je ne connois point de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté* is the just conclusion of his first account. In his subsequent additions, he refutes with force and contempt the idle suppositions that this unknown prisoner was the Duc de Beaufort, the Count de Vermandois, or the Duke of Monmouth. At length, breaking off abruptly, he throws out a dark intimation, *qu'il en sait peut-être plus que le Père Grifet, & qu'il n'en dira pas d'avantage*.

If we are disposed to exercise our curiosity and conjectures upon this historical anecdote, we must steadily remember, that no hypothesis can deserve the least credit, unless it corresponds with and explains the following circumstances:

1. The prisoner who passed his melancholy life in the isles de St. Marguerite and the Bastile was called

Marchiali. As the name was most assuredly fictitious, this circumstance seems, and indeed is, of small importance. However, in case an Italian was either the author of his birth, or the guardian of his infancy, a name drawn from that language would most naturally present itself.

2. Marchiali was buried secretly and by night, in the parish church of St. Paul's, on the third day of March in the year 1703, as is proved by the journal of the Père Griset, who was intrusted with the very delicate employment of confessor to the Bastille. A few days before his death, the unknown prisoner told his physician that he believed himself about sixty years of age. If he reckoned with precision, he was born in the spring of the year 1643, about the time of the death of Louis the Thirteenth. But the dreary hours of a prison move slowly, and the infirmities of age are hastened by grief and solitude. Marchiali could speak only from conjecture, nor is it unlikely that he might be somewhat younger than he supposed himself.

3. He was conducted to the Isles de St. Marguerite on the coast of Provence, some months after the death of Cardinal Mazarin; that is to say, about the end of the year 1661, or the beginning of 1662. This is the first among the few events of his life. M. de Voltaire mentions, in one place, a previous confinement at Pignerol; but without being perfectly clear, or even consistent, on that head.

4. Marchiali, whoever he was, had never acted any distinguished part on the public theatre of the world. The sudden absence of such a person, in

any part of Europe, would infallibly have occasioned much wonder and inquiry, some traces of which must have reached our knowledge. But in this instance, using the amplest latitude of time, we cannot even discover any one important *death*, that leaves the minutest opening for our most licentious suspicions.

5. An illustrious birth was therefore the only advantage by which the prisoner could be distinguished; and his birth must indeed have been illustrious, since, when Monsieur de Louvois made him a visit, he spoke to him standing, and *avec une considération qui tenoit du respect*. We must ascend very high ere we can attain a rank which that proud and powerful minister of the French monarchy could think it his duty to *respect*.

6. The most extraordinary precautions were employed, not only to secure, but to conceal, this mysterious captive; and his guards were ordered to kill him, if he made the least attempt to discover himself. That order, as well as the silver plate which he threw out of the prison window, after writing something upon it, and which fell into the hands of an illiterate fisherman, sufficiently prove that he was acquainted with his own name and condition. The mask, which he never was permitted to lay aside, shows the apprehension of the discovery of some very striking resemblance.

7. Prisoners of such alarming importance are seldom suffered to live. Of all precautions, the dagger or the bowl are undoubtedly the surest. Nothing but the most powerful motives, or, indeed, the

tenderest ties, could have stopped the monarch's hand, and induced him rather to risk a discovery, than to spill the blood of this unfortunate man. He was lodged in the best apartment of the Bastille, his table was served in the most delicate manner, he was allowed to play on the guitar, and supplied with the finest laces and linen, of which he was passionately fond. Every kind attention was studiously practised, that could in any wise alleviate the irksomeness of his perpetual imprisonment.

8. When Monsieur de Chamillard, in the year 1721, was on his deathbed, his son-in-law, the Maréchal de la Feuillade, begged, on his knees, that he would disclose to him that mysterious transaction. The dying minister refused to gratify this unseasonable curiosity. "It was the secret of the state, (he said,) and he had taken an oath never to divulge it." The prisoner had then been dead eighteen years, and Louis the Fourteenth almost six. It must have been a secret of no common magnitude that could still affect the peace and welfare of future generations.

Before we proceed to a probable solution of these strange circumstances, let us try to connect them with some facts of a more public and general nature.

1. The doubtful birth of Louis XIV. often occurs, in conversation, as the subject of historical scepticism. The first grounds of the suspicion are obvious. He was born after a sterile union of twenty-three years between Louis the Thirteenth and Anne of Austria. But as such an event, however unfrequent, is neither destitute of possibility, nor even of example, the scandalous rumor would long since have died away

in oblivion, had it not derived additional strength from the character and situation of the royal pair.

2. Though Louis XIII. wanted not either parts or courage, his character was degraded by a coldness and debility, both of mind and body, which had little affinity with his heroic father. Had his indifference towards the sex been confined to the queen, it might have been considered as the mere effect of personal dislike; but his *chaste* amours with his female favorites betrayed to the laughing court, that the king was less than a man.

3. Without reviving all the obsolete scandal of the *fronde*, we may respectfully insinuate that Anne of Austria's reputation of chastity was never so firmly established as that of her husband. To the coquetry of France, the queen united the warm passions of a Spaniard. Her friends acknowledge that she was gay, indiscreet, vain of her charms, and strongly addicted at least to romantic gallantry. It is well known that she permitted some distinguished favorites to entertain her with soft tales of her beauty and their love; and thus removed the distant ceremony, which is perhaps the surest defence of royal virtue. Anne of Austria passed twenty-eight years with a husband, alike incapable of gratifying her tender or her sensual inclinations. At the age of forty-three, she was left an independent widow, mistress of herself, and of the kingdom.

4. The civil wars which raged during the minority of Louis XIV. arose from the blind and unaccountable attachment of the queen to Cardinal Mazarin, whom she obstinately supported against

the univerfal clamor of the French nation. The Austrian pride, perhaps, and the useful merit of the minifter, might determine the queen to brave an insolent oppofition; but a connexion, formed by policy, might very eafily terminate in love. The neceffity of bufinefs would engage that princefs in many a fecret and midnight conference with an Italian of an agreeable perfon, vigorous constitution, loofe morals, and artful addrefs. The amazing anecdote hinted at in the honeft memoirs of La Porte, fufficiently proves that Mazarin was capable of employing every expedient to infinuate himfelf into *every part* of the royal family.

5. If Anne of Austria yielded to fuch opportunities, and to fo artful a lover; if fhe became a mother after her husband's death, her weaknefs, and the confequences of it, would have been carefully fcreened from the eye of curious malignity. When Louis XIV. fucceeded to the poffeffion of the kingdom, and of the fatal fecret, he was deeply interefted in the guard of his own, and of his mother's honor. Had her frailty been revealed to the world, the living proof would have awakened and confirmed all the latent fufpicions, diffufed a fpirit of diftruff and divifion among the people, and fhaken the hereditary claim of the monarch. If the ftrong grafp of Louis XIV. retained the French fceptre, the doubt and the danger were entailed on future ages. In fome feeble, or infant reign, an ambitious Condé might embrace the fair pretence to affert the right to his genuine branch, and to exclude from the fucceffion the fpurious pofterity of Louis XIII.

In a word, the child of Anne of Austria and of Cardinal Mazarin would have been at once the brother and the most dangerous enemy of his sovereign. The humanity of Louis XIV. might have declined a brother's murder; but pride, policy, and even patriotism, must have compelled that prince to hide his face and his existence with an iron mask and the walls of the Bastille.

It is scarcely necessary to add, that I suppose the unfortunate Marchiali to have been that child. If the several facts which I have drawn together blend themselves, without constraint, into a consistent and natural system, it is surely no weak argument in favor of the truth, or at least of the probability of my opinion.

May 27th, 1774.

MÉMOIRE JUSTIFICATIF

POUR servir de RÉPONSE à l'EXPOSÉ des MOTIFS
de la Conduite du Roi de FRANCE relativement
à l'ANGLETERRE.

L'AMBITION d'une puissance, toujours ennemie du repos public, a obligé enfin le roi de la Grande Bretagne à employer dans une guerre juste & légitime ces forces que Dieu & son peuple lui ont confiées. — C'est en vain que la France essaye de justifier ou plutôt de déguiser sa politique aux yeux de l'Europe par son dernier manifeste, que l'orgueil & l'artifice semblent avoir dicté, mais qui ne peut se concilier avec la vérité des faits & les droits des nations. L'équité, la modération, l'amour de la paix, qui ont toujours réglé les démarches du roi, l'engagent maintenant à soumettre sa conduite & celle de ses ennemis au jugement du tribunal libre & respectable, qui prononce sans crainte & sans flatterie l'arrêt de l'Europe, du siècle présent & de la postérité. Ce tribunal, composé des hommes éclairés & désintéressés de toutes les nations, ne s'arrête jamais aux professions, & c'est par les actions des princes qu'il doit juger des motifs de leurs procédés & des sentiments de leurs cœurs.

Lorsque le roi monta sur le trône, il jouissoit du succès de ses armes dans les quatre parties du monde. Sa modération rétablit la tranquillité publique, dans le même instant qu'il soutenoit avec fermeté la gloire

de sa couronne, & qu'il procuroit à ses fujets les avantages les plus folides. L'expérience lui avoit fait connoître combien les fruits de la victoire même font triftes & amers; combien les guerres heureufes ou malheureufes épuifent les peuples fans agrandir les princes. Ses actions prouvoient à l'univers, qu'il fentoit tout le prix de la paix, & il étoit au moins à préfumer que la raifon qui l'avoit éclairé fur les malheurs inévitables de la guerre, & la dangereufe vanité des conquêtes, lui infpireroit la réfolution fincère & inébranlable de maintenir la tranquillité publique, dont il étoit lui-même l'auteur & le garant. Ces principes ont fervi de bafe à la conduite invariable de fa majefté pendant les quinze années qui ont fuivi la paix conclue à Paris en 1763: époque heureufe de repos & de félicité, dont la mémoire fera long-temps confervée par le fouvenir & peut-être par les regrets des nations de l'Europe. — Les inftructions du roi à tous fes miniftres portoient l'empreinte de fon caractère & de fes maximes. Il leur recommandoit comme le plus important de leurs devoirs d'écouter avec une attention fcrupuleufe les plaintes & les repréfentations des puiffances, fes alliés ou fes voifins, de prévenir, dans leur origine, tous les fujets de querelle qui pourroient aigrir ou aliéner les efprits, de détourner le fléau de la guerre par tous les expédiens compatibles avec la dignité du fouverain d'une nation refpectable, & d'infpirer à tous les peuples une jufté confiance dans le fyftème politique d'une cour qui déteftoit la guerre fans la craindre, qui n'employoit pour fes moyens que la raifon & la bonne foi, & qui n'avoit pour objet que la tranquillité générale. Au milieu

de cette tranquillité les premières étincelles de la discorde s'allumèrent en Amérique. Les intrigues d'un petit nombre de chefs audacieux & criminels, qui abusèrent de la simplicité crédule de leurs compatriotes, séduisirent insensiblement la plus grande partie des colonies Angloises à lever l'étendard de la révolte contre la mère patrie, à qui elles étoient redévolables de leur existence & de leur bonheur. La cour de Versailles oublia sans peine la foi des traités, les devoirs des alliés, & les droits des souverains, pour essayer de profiter des circonstances qui paroissent favorables à ses desseins ambitieux. Elle ne rougit point d'avilir sa dignité par les liaisons secrètes qu'elle forma avec des sujets rebelles, & après avoir épuisé toutes les ressources honteuses de la perfidie & de la dissimulation, elle osa avouer à la face de l'Europe, indignée de sa conduite, le traité solennel que les ministres du roi très-Chrétien avoient signé avec les agens ténébreux des colonies Angloises, qui ne fondoient leur indépendance prétendue que sur la hardiesse de leur révolte. La déclaration offensante que le Marquis de Noailles fut chargé de faire à la cour de Londres, le 13 Mars de l'année dernière, autorisa sa majesté à repousser par les armes l'insulte inouïe qu'on venoit d'offrir à l'honneur de sa couronne; & le roi n'oublia pas dans cette occasion importante ce qu'il devoit à ses sujets & à lui-même. Le même esprit de fausseté & d'ambition regnoit toujours dans les conseils de la France. L'Espagne, qui s'est repentie plus d'une fois d'avoir négligé ses vrais intérêts pour servir aveuglement les projets destructeurs de la branche aînée de la maison de

Bourbon, fut engagée à changer le rôle de médiateur pour celui d'ennemi de la Grande Bretagne. Les calamités de la guerre se font multipliées; mais la cour de Versailles ne doit pas jusqu'à présent se vanter du succès de ses opérations militaires; & l'Europe fait apprécier ces victoires navales, qui n'existent que dans les Gazettes & dans les manifestes des vainqueurs prétendus.

Puisque la guerre & la paix imposent aux nations des devoirs entièrement différens & même opposés, il est indispensable de distinguer ces deux états dans le raisonnement aussi bien que dans la conduite; mais dans le dernier manifeste que la France vient de publier ces deux états sont perpétuellement confondus. Elle prétend justifier sa conduite en faisant valoir tour-à-tour & presque au même instant, ces droits qu'il n'est permis qu'à un ennemi de réclamer, & ces maximes qui règlent les obligations & les procédés de l'amitié nationale. L'adresse de la cour de Versailles à brouiller sans cesse deux suppositions qui n'ont rien de commun, est la conséquence naturelle d'une politique fausse & infidieuse, incapable de soutenir la lumière du grand jour. Les sentimens & les démarches du roi, qui n'ont point à redouter l'examen le plus sévère, l'invitent au contraire à distinguer clairement ce que ses ennemis ont confondu avec tant d'artifice. Il n'appartient qu'à la justice de parler sans crainte le langage de la raison & de la vérité.

La pleine justification de sa majesté & la condamnation indélébile de la France, se réduit donc à la preuve de deux propositions simples & presque évidentes; premièrement, Qu'une paix profonde, permanente

& de la part de l'Angleterre sincère & véritable, subsistoit entre les deux nations, lorsque la France forma des liaisons d'abord secrètes, & ensuite publiques & avouées, avec les colonies révoltées de l'Amérique: secondement, Que suivant les maximes les mieux reconnues du droit des gens, & selon la teneur même des traités actuellement subsistans entre les deux couronnes, ces liaisons pouvoient être regardées comme une infraction de la paix, & que l'aveu public de ces liaisons équivaloit à une déclaration de guerre de la part du roi très Chrétien. C'est peut-être la première fois qu'une nation respectable ait eu besoin de prouver deux vérités aussi incontestables, & la justice de la cause du roi est déjà reconnue par tous les hommes qui jugent sans intérêt & sans prévention.

“ Lorsque la Providence appella le roi au trône la France jouissoit de la paix la plus profonde.” Telles sont les expressions du dernier manifeste de la cour de Versailles, qui reconnoit sans peine les assurances solennelles d'une amitié sincère & des dispositions les plus pacifiques qu'elle reçut dans cette occasion de la part de sa majesté Britannique, & qui furent souvent renouvelées par l'entremise des ambassadeurs aux deux cours, pendant quatre ans jusqu'au moment fatal & décisif de la déclaration du marquis de Noailles. Il s'agit donc de prouver que dans ces temps heureux de la tranquillité générale, l'Angleterre cachoit une guerre secrète sous les apparences de la paix, & que ses procédés injustes & arbitraires étoient portés au point de légitimer du côté de la France les démarches les plus fortes, & qui ne seroient permises qu'à un ennemi déclaré. Pour remplir cet objet il faudroit

porter devant le tribunal de l'Europe des griefs clairement articulés & solidement établis. Ce grand tribunal exigeroit des preuves formelles & peut-être reitérées de l'injure & de la plainte, le refus d'une satisfaction convenable, & la protestation de la partie souffrante qu'elle se tenoit hautement offensée par ce refus, & qu'elle se regardoit désormais comme affranchie des devoirs de l'amitié & du lien des traités. Les nations qui respectent la sainteté des sermens & les avantages de la paix, sont les moins prompts à faïtir les occasions qui semblent les dispenser d'une obligation sacrée & solemnelle, & ce n'est qu'en tremblant quelles osent renoncer à l'amitié des puissances dont elles ont long temps essuyé l'injustice & les insultes.

Mais la cour de Versailles a ignoré ou a méprisé ces principes sages & salutaires, & au lieu de poser les fondemens d'une guerre juste & légitime, elle se contente de semer dans toutes les pages de son manifeste des plaintes vagues & générales, exprimées dans un style de métaphore & d'exagération. Elle remonte plus de soixante ans pour accuser le peu de soin de l'Angleterre à ratifier quelques réglemens de commerce, quelques articles du traité d'Utrecht. Elle se permet de reprocher aux ministres du roi d'employer le langage de la hauteur & de l'ambition, sans s'abaisser jusqu'au devoir de prouver des imputations aussi peu vraisemblables qu'elles sont odieuses. Les suppositions gratuites de la mauvaise foi & de l'ambition de la cour de Londres sont confusément entassées, comme si l'on craignoit de s'y arrêter. L'on insinue d'une manière très obscure les insultes prétendues qu'ont

effuyés le commerce, le pavillon & même le territoire François, “ & on laisse échapper enfin l’aveu des engagements que le roi très Chrétien avoit déjà formés avec l’Espagne, pour venger leurs griefs respectifs & pour mettre un terme à l’empire tyrannique que l’Angleterre a usurpé & prétend conserver sur toutes les mers.”

Il est difficile de combattre des fantomes, ou de répondre d’une manière nette & précise au langage de la déclamation. La juste confiance du roi désireroit sans doute de se livrer à l’examen le plus approfondi de ces plaintes vagues, de ces griefs prétendus, sur lesquels la cour de Versailles a si prudemment évité de s’expliquer avec la clarté & le détail qui pourroient seuls appuyer ses raisons & faire excuser ses procédés. Pendant une paix de quinze ans les intérêts de deux nations puissantes & peut être jalouses, qui se touchent par tant d’endroits différens dans l’ancien & dans le nouveau monde, fournissent inévitablement des sujets de plainte & de discussion, que la modération réciproque sauroit toujours assoupir, mais qui ne sont que trop facilement aigris & empoisonnés par la haine réelle & les soupçons affectés d’un ennemi secret & ambitieux: & les malheurs de l’Amérique étoient très propres à multiplier les espérances, les prétextes & les prétentions injustes de la France. Cependant telle a été la conduite toujours uniforme & toujours pacifique du roi & de ses ministres, qu’elle a souvent réduit ses ennemis au silence, & s’il est permis d’appercevoir le vrai sens de ces accusations vagues & équivoques, dont l’obscurité étudiée décele les traits de la honte & de l’artifice, s’il est permis de démêler des objets qui

n'ont point d'existence, on peut assurer avec la hardiesse de la vérité qu'il est plusieurs de ces griefs prétendus qui sont annoncés pour la première fois dans une déclaration de guerre, sans avoir jamais été proposés à la cour de Londres dans le temps qu'elle auroit pu les écouter avec l'attention sérieuse & favorable de l'amitié. A l'égard des plaintes que l'ambassadeur de sa majesté très Chrétienne communiquoit de temps en temps aux ministres du roi, il seroit aisé de donner ou plutôt de renouveler les réponses satisfaisantes qui prouvèrent aux yeux de la France elle même la modération du roi, son amour de la justice, & la sincérité de ses dispositions à conserver la tranquillité générale de l'Europe. Ces représentations, dont la cour de Versailles pourroit se dispenser de rappeler le souvenir, étoient rarement marquées au coin de la raison & de la vérité, & il se trouvoit le plus souvent que les personnes en Europe, en Amérique, ou sur les mers, desquelles elle tenoit son intelligence suspecte & mal fondée, n'avoient pas craint d'abuser de sa confiance, pour mieux servir ses intentions secrètes. Si les faits que la France faisoit valoir comme le sujet de ses plaintes étoient appuyés quelque fois sur une base moins fragile, les ministres du roi les éclaircissoient sur le champ par la justification la plus nette & la plus entière des motifs & des droits de leur souverain, qui pouvoit sans blesser le repos public punir la contrebande qui se faisoit sur ses côtes, & à qui les loix des nations accordoient le droit légitime d'arrêter tous les vaisseaux qui portoient des armes & des munitions de guerre à ses ennemis ou à ses sujets rebelles. Les tribunaux étoient toujours ouverts aux particuliers de

toutes les nations, & il faut bien peu connoître la constitution Britannique pour supposer que la puissance royale eut été capable de les exclure des moyens d'appel. Dans le théâtre vaste & éloigné des opérations d'une guerre navale, la vigilance la plus active, l'autorité la plus ferme sont incapables de découvrir ou de réprimer tous les désordres; mais toutes les fois que la cour de Versailles a pu établir des torts réels que ses sujets avoient éprouvés sans la connoissance ou l'approbation du roi, sa majesté a donné les ordres les plus prompts & les plus efficaces pour arrêter les abus qui bleffoient sa dignité, autant que les intérêts de ses voisins, qui avoient été enveloppés dans les malheurs de la guerre. L'objet & l'importance de cette guerre suffiroient pour démontrer à l'Europe les principes qui ont du régler les démarches politiques de l'Angleterre. Dans le temps qu'elle employoit ses forces pour ramener à leur devoir les colonies révoltées de l'Amérique, est-il vraisemblable qu'elle eût choisi ce moment pour irriter par l'injustice ou l'insolence de ses procédés les puissances les plus respectables de l'Europe?—L'équité a toujours prescrit les sentimens & la conduite du roi, mais dans cette occasion importante sa prudence même est le garant de sa sincérité & de sa modération.

Mais pour établir clairement le système pacifique qui subsistoit entre les deux nations, il ne faudroit qu'en appeler au témoignage même de la cour de Versailles. A l'époque où elle ne rougit pas de placer toutes ces infractions prétendues de la tranquillité publique, qui auroient engagé " un prince moins " avare du sang de ses sujets, à user sans hésiter de

“réprésailles, & à repouffer l'insulte par la force de ses armes,” les ministres du roi très Chrétien parloient le langage de la confiance & de l'amitié. Au lieu d'annoncer les desseins de la vengeance avec ce ton de hauteur qui épargne du moins à l'injustice les reproches de perfidie & de dissimulation, la cour de Versailles cachoit la conduite la plus insidieuse sous les professions les plus séduisantes; mais ces professions mêmes servent aujourd'hui à démentir ses déclarations, & à rappeler les sentiments qui auroient du faire la règle de sa conduite. — Si la cour de Versailles ne veut pas s'accuser de la dissimulation la moins digne de sa grandeur, elle sera forcée de convenir que jusqu'au moment qu'elle dicta au marquis de Noailles la déclaration qui a été reçue comme le signal de la guerre, elle ne connoissoit pas des sujets de plainte assez réels ou assez importants pour l'autoriser à violer les obligations de la paix, & la foi de traités qu'elle avoit jurés à la face de Dieu & de l'univers, & à se dispenser de l'amitié nationale dont elle avoit réitéré jusqu'au dernier instant les assurances les plus vives & les plus solennelles.

Lorsqu'un adversaire est incapable de justifier sa violence dans l'opinion publique, ou même à ses propres yeux, par les injures qu'il prétend avoir essuyées, il a recours au danger chimérique auquel sa patience auroit pu l'exposer; & à la place des faits solides dont il est dépourvu, il essaye de substituer un vain tableau qui n'existe que dans son imagination, ou peut-être dans son cœur. — Les ministres du roi très Chrétien qui paroissent avoir senti la foiblesse des moyens qu'ils ont été réduits à employer, font encore des efforts

impuiffants pour ajouter à ces moyens l'appui des soupçons les plus odieux, & les plus étranges, “ La cour de Londres faisoit dans ses ports des préparatifs & des armemens qui ne pouvoient avoir l'Amérique pour objet: leur but étoit par conséquent trop déterminé pour que le roi pût s'y méprendre, & dès lors il devint un devoir rigoureux de faire des dispositions capables de prévenir les mauvais desseins de son ennemi, &c. Dans cet état des choses le roi sentit qu'il n'y avoit pas un moment à perdre.” Tel est le langage de la France: nous allons faire entendre celui de la vérité.

Pendant les disputes qui s'allumoient entre la Grande Bretagne & ses colonies, la cour de Versailles s'étoit appliquée avec l'ardeur la plus vive & la plus opiniâtre à l'augmentation de sa marine. Le roi ne prétend pas regner en tyran sur toutes les mers, mais il fait que les forces maritimes ont fait dans tous les siècles la sûreté & la gloire de ses états; & qu'elles ont souvent contribué à protéger la liberté de l'Europe contre la puissance ambitieuse qui a si longtemps travaillé à l'affervir.

Le sentiment de sa dignité & la juste connoissance de ses devoirs & de ses intérêts engageoient sa majesté à veiller d'un œil attentif sur les démarches de la France, dont la politique dangereuse, sans motif & sans ennemi, précipitoit dans tous ses ports la construction & l'armement des vaisseaux, & qui détournoit une partie considérable de ses revenus, pour subvenir aux frais de ces préparatifs militaires, dont il étoit impossible d'annoncer la nécessité ou l'objet. — Dans cette conjoncture le roi n'a pu se dispenser de suivre
les

les conseils de sa prudence, & l'exemple de ses voisins; l'augmentation successive de leur marine a servi de règle à la sienne; & sans blesser les égards qu'elle devoit aux puissances amies, sa majesté a publiquement déclaré à son parlement assemblé, qu'il convenoit dans la situation actuelle des affaires, que la défense de l'Angleterre se trouvât dans un état respectable. Les forces navales qu'elle fortifioit avec tant de soin n'étoient destinées qu'à maintenir la tranquillité générale de l'Europe, & pendant que le temoignage de sa conscience dispoit le roi à ajouter foi aux professions de la cour de Versailles, il se préparoit à ne point craindre les desseins perfides de son ambition. — Elle ose maintenant supposer qu'au lieu de se borner aux droits d'une défense légitime, le roi s'étoit livré à l'espérance des conquêtes, & que la "Réconciliation de la Grande Bretagne avec ses colonies annonçoit de sa part un projet formé de les rallier à sa couronne pour les armer contre la France." Puisque la cour de Versailles ne peut excuser ses démarches qu'à la faveur d'une supposition destituée de vérité & de vraisemblance, le roi est en droit de la sommer à la face de l'Europe, de montrer la preuve d'une assertion aussi odieuse qu'elle est hazardée, & de développer ces opérations publiques, où ces intrigues secrètes qui puissent autoriser les soupçons de la France, que la Grande Bretagne après un combat long & pénible n'a offert la paix à ses sujets que dans le dessein d'entreprendre une guerre nouvelle contre une puissance respectable avec laquelle elle conservoit tous les dehors de l'amitié.

Après avoir fidèlement exposé les motifs frivoles & les griefs prétendus de la France, on rappelle, avec une assurance justifiée par la raison & par les faits, cette première proposition si simple & si importante, qu'un état de paix subsistoit entre les deux nations, & que la France étoit liée par toutes les obligations de l'amitié & des traités envers le roi, qui n'avoit jamais manqué à ses engagemens légitimes.

Le premier article du traité, signé à Paris le 10 Fevris 1763, entre leurs majestés Britannique, très Chrétienne, Catholique, & très Fidelle, confirme de la manière la plus précise & la plus solemnelle les obligations, que le droit naturel impose à toutes les nations, qui se reconnoissent mutuellement pour amies, mais ces obligations sont détaillées & stipulées dans ce traité par des expressions aussi vives qu'elles sont justes. — Après avoir renfermé dans une formule générale tous les états & tous les sujets des hautes parties contractantes, elles annoncent leur résolution non-seulement à ne jamais permettre des hostilités quelconques par terre ou par mer, mais encore à se procurer réciproquement dans toute occasion tout ce qui pourroit contribuer à leur gloire, intérêts, ou avantages mutuels, sans donner aucun secours ou protection directement ou indirectement à ceux qui voudroient porter quelque préjudice à l'une ou à l'autre des hautes parties contractantes. — Tel fut l'engagement sacré que la France contracta avec la Grande Bretagne, & on ne sauroit se dissimuler qu'une semblable promesse doit s'appliquer avec plus de force encore & d'énergie aux rebelles domestiques qu'aux ennemis étrangers des deux couronnes. — La révolte

des Américains a mis à l'épreuve la fidélité de la cour de Versailles, & malgré les exemples fréquens que l'Europe a déjà vu de son peu de respect pour la foi des traités, sa conduite dans ces circonstances a étonné & indigné toutes les nations, qui ne sont pas aveuglément dévouées aux intérêts & même aux caprices de son ambition. Si la France s'étoit proposée de remplir ses devoirs, il lui étoit impossible de les méconnoître; l'esprit aussi bien que la lettre du traité de Paris lui imposoit l'obligation de fermer ses ports aux vaisseaux des Américains, d'interdire à ses sujets tout commerce avec ce peuple rebelle, & de ne point accorder son secours ni sa protection aux ennemis domestiques d'une couronne à laquelle elle avoit juré une amitié sincère & inviolable. Mais l'expérience avoit trop bien éclairé le roi sur le système politique de ses anciens adversaires pour lui faire espérer qu'ils se conformeroient exactement aux principes justes & raisonnables qui assurent la tranquillité générale.

Aussitôt que les colonies révoltées eurent consommé leurs attentats criminels, par la déclaration ouverte de leur indépendance prétendue, elles songèrent à former des liaisons secrètes avec les puissances les moins favorables aux intérêts de la mère patrie; & à tirer de l'Europe les secours militaires, sans lesquels il leur auroit été impossible de soutenir la guerre qu'elles avoient entreprise. Leurs agens essayèrent de pénétrer & de se fixer dans les différens états de l'Europe; mais ce ne fut qu'en France qu'ils trouvèrent un asyle, des espérances & des secours. Il ne convient pas à la dignité du roi de vouloir rechercher l'époque ou la nature de la correspondance qu'ils eurent

l'adresse de lier avec les ministres de la cour de Versailles, & dont on vit bientôt les effets publics dans la liberté générale, ou plutôt dans la licence effrénée d'un commerce illégitime. On fait assez que la vigilance des loix ne peut pas toujours prévenir la contrebande habile, qui se reproduit sous mille formes différentes, & à qui l'avidité du gain fait braver tous les dangers, & éluder toutes les précautions; mais la conduite des négocians François, qui faisoient passer en Amérique non-seulement les marchandises utiles ou nécessaires, mais encore le salpêtre, la poudre à canon, les munitions de guerre, les armes, l'artillerie, annonçoit hautement qu'ils étoient assurés non-seulement de l'impunité, mais de la protection même & de la faveur des ministres de la cour de Versailles.

On ne tentoit point une entreprise aussi vaine & aussi difficile que celle de cacher aux yeux de la Grande Bretagne & de l'Europe entière les démarches d'une compagnie de commerce, qui s'étoit associée pour fournir aux Américains tout ce qui pouvoit nourrir & entretenir le feu de la révolte. Le public instruit nommoit le chef de l'entreprise dont la maison étoit établie à Paris: ses correspondans à Dunkerque, à Nantes, à Bordeaux étoient également connus. Les magasins immenses qu'ils formoient & qu'ils renouveloient tous les jours furent chargés successivement sur les vaisseaux qu'ils construisoient ou qu'ils achetoient, & dont on essayoit à peine de dissimuler l'objet & la destination. Ces vaisseaux prenoient ordinairement de fausses lettres de mer pour les îles Françaises de l'Amérique, mais les marchandises dont leurs cargaisons étoient composées suffisoient avant le moment

de leur départ pour laisser entrevoir la fraude & l'artifice: ces soupçons étoient bientôt confirmés par la direction du cours de ces vaisseaux; & au bout de quelques semaines l'on apprenoit sans surprise qu'ils étoient tombés entre les mains des officiers du roi qui croisoient dans les mers de l'Amérique, & qui les arrêtoient à la vue même des côtes des colonies révoltées. Cette vigilance n'étoit que trop bien justifiée par la conduite de ceux qui eurent la fortune ou l'adresse de s'y dérober; puisqu'ils n'aborderent en Amérique que pour livrer aux rebelles les armes & les munitions de guerre dont ils étoient chargés pour leur service. — Les indices de ces faits, qui ne pouvoient être considérés que comme une infraction manifeste de la foi des traités, se multiplioient toujours, & la diligence de l'ambassadeur du roi à communiquer à la cour de Versailles ses plaintes & ses preuves, ne lui laissoit pas même la ressource honteuse & humiliante de paroître ignorer ce qui se passoit & se répétoit continuellement au cœur de ses états. Il indiquoit les noms, le nombre & la qualité des vaisseaux, que les agents du commerce de l'Amérique faisoient équiper dans les ports de la France, pour porter aux rebelles des armes, des munitions de guerre, & même des officiers François qu'on avoit engagés dans le service des colonies révoltées. Les dates, les lieux, les personnes, étoient toujours désignées avec une précision qui offroit aux ministres de sa majesté très Chretienne les plus grandes facilités pour s'assurer de la vérité de ces rapports, & pour arrêter, pendant qu'il en étoit temps, le progrès de ces armemens illicites. — Parmi une foule d'exemples qui accusent le peu d'attention de la

cour de Versailles à remplir les conditions de la paix, ou plutôt son attention constante & soutenue à nourrir la discorde & la guerre, il est impossible de tout dire, & il est très difficile de choisir les objets les plus frappans. Les neuf gros vaisseaux équipés & fretés par le Sieur de Beaumarchais & ses associés, au mois de Janvier de l'an 1777, ne font point confondus avec le vaisseau l'Amphitrite, qui porta vers le même temps une grande quantité de munitions de guerre, & trente officiers François, qui passèrent impunément au service des rebelles. Chaque mois & presque tous les jours fournissoient de nouveaux sujets de plainte; & une courte notice du mémoire que le vicomte de Stormont, ambassadeur du roi, communiqua au comte de Vergennes au mois de Novembre de la même année, donnera une idée juste, mais très imparfaite, de l'espèce des torts que la Grande Bretagne avoit si souvent essuyés. " Il y a à Rochefort un vaisseau de
 " soixante pièces de canon, & à l'Orient un vaisseau
 " des Indes percé pour soixante canons. Ces deux
 " vaisseaux sont destinés pour l'usage des rebelles.
 " Ils seront chargés de différentes marchandises, &
 " fretés par Messieurs Chaumont, Holken, & Sabatier. — Le vaisseau l'Heureux est parti de Mar-
 " seilles, sous un autre nom, le vingt-six de Septem-
 " bre. Il va en droiture à la Nouvelle Hampshire,
 " quoiqu'il prétend aller aux îles. On y a permis
 " l'embarquement de trois mille fusils, & de deux
 " mille cinq cents livres de soufre, marchandise aussi
 " nécessaire aux Américains qu'elle est inutile dans
 " les îles. Ce vaisseau est commandé par M. Lundi,
 " officier François, officier de distinction, ci-devant

“ lieutenant de M. de Bougainville. — L’Hippopo-
 “ tame, appartenant au Sieur Beaumarchais, doit
 “ avoir à son bord quatorze mille fusils, & beaucoup
 “ de munitions de guerre, pour l’usage des rebelles. —
 “ Il y a environ cinquante vaisseaux François, qui se
 “ préparent à partir pour l’Amérique Septentrionale,
 “ chargés de munitions de guerre & de différentes
 “ marchandises pour l’usage des rebelles. Ils partiront
 “ de Nantes, de l’Orient, de St. Malo, du Havre,
 “ de Bordeaux, de Bayonne, & de différens autres
 “ ports. Voici les noms de quelques uns des
 “ principaux intéressés: M. Chaumont, M. Mention,
 “ & ses associés, &c. &c.”

Dans un royaume où la volonté du prince ne
 trouve point d’obstacle, des secours si considérables,
 si publics, si long temps soutenus, si nécessaires enfin
 à l’entretien de la guerre en Amérique, annonçoient
 assez clairement les intentions secrètes des ministres
 du roi très Chrétien. Mais il portèrent bien plus loin
 l’oubli & le mépris des engagements les plus solennels,
 & ce ne fut point sans leur permission qu’une guerre
 fourde & dangereuse fortoit des ports de la France,
 sous le masque trompeur de la paix, & le pavillon pré-
 tendu des colonies Américaines. L’accueil favorable,
 que leurs agents trouvèrent auprès des ministres de la
 cour de Versailles, les encouragea bientôt à former &
 à exécuter le projet audacieux d’établir une place
 d’armes dans le pays qui leur avoit servi d’asyle. Ils
 avoient apporté, ou ils sçurent fabriquer, des lettres
 de marque au nom du Congrès Américain, qui a eu la
 hardiesse d’usurper tous les droits de la souveraineté.
 Les associés, dont les vuës intéressées se prêtoient sans

peine à tous leurs desseins, firent équiper des vaisseaux qu'ils avoient construits ou achetés. On les arma pour aller en course dans les mers de l'Europe, & même sur les côtes de la Grande Bretagne. Pour sauver les apparences, les capitaines de ces corsaires arboroient le pavillon prétendu de l'Amérique; mais leurs équipages étoient toujours composés d'un grand nombre de François, qu'on enrôloit avec impunité sous les yeux même des gouverneurs, & des officiers des provinces maritimes. Un essaim nombreux de ces corsaires, animé par l'esprit de rapine, sortoit des ports de la France, & après avoir couru les mers Britanniques, ils rentroient, ou ils se réfugioient dans ces mêmes ports. Ils y ramenoient leurs prises, & à la faveur de l'artifice grossier & foible, qu'on daignoit quelquefois employer, la vente de ces prises se faisoit assez publiquement, & assez commodément sous les yeux des officiers royaux, toujours disposés à protéger le commerce de ces négocians qui violoient les loix, pour se conformer aux intentions du ministère François. Les corsaires s'enrichissoient des dépouilles des sujets du roi, & après avoir profité d'une liberté entière de réparer leurs pertes, de pourvoir à leurs besoins, & de se procurer toutes les munitions de guerre. la poudre, les canons, les agrêts qui pouvoient servir à de nouvelles enterprises, ils resortoient librement des mêmes ports, pour se remettre en mer & en course. L'histoire du corsaire le *Reprisal* peut se citer parmi une foule d'exemples, qui montrent au jour la conduite injuste mais à peine artificieuse de la cour de Versailles. Ce vaisseau, qui avoit amené en Europe le Sieur Franklin, agent des colonies révoltées, fut reçu avec ses deux prises qu'il

avoit faites en ronte; il resta dans le port de Nantes aussi long temps qu'il convenoit à ses vues, se rémit deux fois en mer pour piller les sujets du roi, & se retira tranquillement à l'Orient avec de nouvelles prises qu'il venoit de faire. Malgré les représentations les plus fortes de l'ambassadeur du roi & les assurances les plus solennelles des ministres François, on permit au capitaine de ce corsaire de demeurer à l'Orient tout le temps dont il avoit besoin pour radouber son vaisseau, de se pourvoir de cinquante barriques de poudre à canon, & de recevoir sur son bord tous les matelots François qui vouloient bien s'engager avec lui. Muni de ces renforts, le *Reprisal* sortit pour la troisième fois des ports de ses nouveaux alliés, & forma bientôt une petite escadre de pirates, par la jonction concertée du *Lexington* & du *Dolphin*, deux armateurs, dont le premier avoit déjà conduit plus d'une prise à la rivière de Bordeaux, & dont le second, armé à Nantes, & monté par un équipage entièrement François, n'avoit rien d'Américain que le nom & son commandant. — Ces trois vaisseaux, qui jouissoient si publiquement de la protection de la cour de Versailles, s'emparèrent en très peu de temps de quinze navires Anglois, dont la plus part furent ramenés & secrètement vendus dans les ports de France. — De pareils faits, qu'il seroit aisé de multiplier, tiennent lieu de raisonnemens & de reproches, & l'on peut se dispenser de réclamer dans cette occasion la foi des traités; & il n'est point nécessaire de démontrer qu'une puissance alliée, ou même neutre, ne peut jamais permettre la guerre sans violer la paix. — Les principes du droit des gens refuseroient sans doute à l'ambassadeur de la couronne la plus

respectable ce privilege d'armer des corsaires, que la cour de Versailles accordoit sourdement aux agents des rebelles dans le sein de la France. Dans sés îles la tranquillité publique fut violée d'une manière encore plus audacieuse, & malgré le changement du gouverneur, les ports de la Martinique servoient toujours d'asyle aux corsaires qui couroient les mers sous un pavillon Américain, mais avec un équipage François. Le Sieur Bingham, agent des rebelles, qui jouissoit de la faveur & de la confiance des deux gouverneurs successifs de la Martinique, dirigeoit l'armement des corsaires, & la vente publique de leurs prises. Deux vaisseaux marchands, le *Lancashire Hero*, & l'*Irish Gimblet*, qui devinrent la proie du *Revenge*, assurent que sur cent-vingt-cinq hommes d'équipage il n'y avoit que deux Américains, & que le propriétaire, qui l'étoit en même temps de onze autres corsaires, se reconnoissoit pour habitant de la Martinique, où il étoit respecté comme le favori & l'agent secret du gouverneur lui même.

Au milieu de tous ces actes d'hostilité, qu'il est impossible de qualifier d'un autre nom, la cour de Versailles continuoit toujours de parler le langage de la paix & de l'amitié, & ses ministres épuiserent toutes les ressources de l'artifice & de la dissimulation pour assoupir les justes plaintes de la Grande Bretagne, pour tromper ses soupçons & pour arrêter les effets de son ressentiment. Depuis la première époque des troubles de l'Amérique jusqu'au moment de la déclaration de guerre par le marquis de Noailles, les ministres du roi très Chrétien ne cessoient de renouveler les protestations les plus fortes & les plus expressees de

leurs dispositions pacifiques; & si la conduite ordinaire de la cour de Versailles étoit propre à inspirer une juste défiance, le cœur de sa majesté lui fournissoit des motifs puissans pour croire que la France avoit enfin adopté un système de modération & de paix, qui perpétueroit le bonheur solide & réciproque des deux nations. Les ministres de la cour de Versailles tâchèrent d'excuser l'arrivée & le séjour des agents des rebelles, par l'assurance la plus forte qu'ils ne trouveroient en France qu'un simple asyle sans distinction & sans encouragement.

La liberté du commerce & l'avidité du gain servirent quelquefois de prétexte pour couvrir les entreprises illégitimes des sujets François, & dans le moment qu'on alléguoit vainement l'impuissance des loix, pour prévenir des abus que des états voisins faisoient si bien réprimer, on condamna, avec toutes les apparences de la sincérité, le transport des armes & des munitions de guerre, qui se permettoit impunément, pour le service des rebelles. Aux premières représentations de l'ambassadeur du roi, au sujet des corsaires qui s'armoient sous le pavillon de l'Amérique, mais dans les ports de France, les ministres de sa majesté très Chrétienne répondirent par des expressions de surprise & d'indignation, & par la déclaration positive, qu'on ne souffriroit jamais des entreprises aussi contraires à la foi des traités & à la tranquillité publique. La suite des événements, dont on a déjà vu un petit nombre, montra bientôt l'inconstance ou plutôt la fausseté de la cour de Versailles; & l'Ambassadeur du roi fut chargé de mettre devant les yeux des ministres François les conséquences sérieuses mais

inévitables de leur politique. Il remplit sa commission avec tous les égards qui sont dûs à une puissance respectable, dont on désireroit de conserver l'amitié, mais avec la fermeté digne d'un souverain, & d'une nation, peu accoutumés à faire ou à supporter des injustices. La cour de Versailles fut sommée de s'expliquer, sans délai & sans détour, sur sa conduite & sur ses intentions, & le roi lui proposa l'alternative de la paix ou de la guerre. — Elle choisit la paix, mais ce ne fut que pour blesser ses ennemis d'une manière sûre & secrète, sans avoir rien à craindre de leur justice. Elle condamna sévèrement ces secours & ces armemens, que les principes du droit public ne lui permettoient pas de justifier. Elle déclara à l'ambassadeur du roi, qu'elle étoit résolue à faire sortir sur le champ les corsaires Américains de tous les ports de France, pour n'y jamais rentrer, & qu'on prendroit désormais les précautions les plus rigoureuses pour arrêter la vente des prises qu'ils auroient faites sur les sujets de la Grande Bretagne. Les ordres qui furent donnés pour cet effet étonnèrent les partisans des rebelles, & semblèrent arrêter le progrès du mal : mais les sujets de plainte renaissoient tous les jours, & la manière dont ces ordres furent d'abord éludés, violés ensuite, & enfin tout-à-fait oubliés par les négocians, les corsaires, & même par les officiers royaux, n'étoit point excusée par les protestations d'amitié dont la cour de Versailles accompagna ces infractions de la paix, jusqu'à ce moment qu'elle annonça, par son ambassadeur à Londres, le traité d'alliance qu'elle venoit de signer avec les agens des colonies révoltées de l'Amérique.

Si un ennemi étranger, reconnu parmi les puissances

de l'Europe, avoit fait la conquête des états du roi dans l'Amérique, & que la France eût confirmé, par un traité solennel, un acte de violence qui déponilloit, au milieu d'une paix profonde, le voisin respectable dont elle se disoit l'amie & l'alliée, l'Europe entière se feroit soulevée contre l'injustice d'un procédé qui violoit sans pudeur tout ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes. La première découverte, la possession non interrompue de deux cens ans & le consentement de toutes les nations, auroient suffi pour constater les droits de la Grande Bretagne aux terres de l'Amérique Septentrionale, & sa souveraineté sur le peuple qui y avoit formé des établissemens avec la permission & sous le gouvernement des prédécesseurs du roi. Si ce peuple même a osé secouer le joug de l'autorité ou plutôt des loix, s'il a usurpé les provinces & les prérogatives de son souverain, & s'il a recherché l'alliance des étrangers pour appuyer son indépendance prétendue; ces étrangers ne peuvent accepter son alliance, ratifier ses usurpations, & reconnoître son indépendance, sans supposer que la révolte a des droits plus étendus que ceux de la guerre, & sans accorder aux sujets rebelles un titre légitime aux conquêtes qu'ils n'avoient pu faire qu'au mépris de la justice & des loix. Les ennemis secrets de la paix, de la Grande Bretagne & peut-être de la France même, eurent cependant l'adresse criminelle de persuader à sa majesté très Chrétienne qu'elle pouvoit, sans violer la foi des traités, déclarer publiquement qu'elle recevoit au nombre de ses alliés les sujets révoltés d'un roi, son voisin & son allié. Les professions d'amitié, dont on accompagna cette déclaration que le marquis de

Noailles fut chargé de faire à la cour de Londres, ne servoient qu'à aggraver l'injure par l'insulte, & il étoit réservé pour la France de se vanter de ses dispositions pacifiques dans l'instant même que son ambition lui inspira d'exécuter & d'avouer un acte de perfidie sans exemple dans l'histoire des nations. "Cependant, (tel est le langage que la cour de Versailles ose encore se permettre,) Cependant ce seroit s'abuser de croire que c'est la reconnaissance que le roi a fait de l'indépendance des treize états unis de l'Amérique Septentrionale qui a irrité le roi d'Angleterre : ce prince n'ignore pas sans doute tous les exemples de ce genre que fournissent les annales Britanniques & même son propre regne." — Jamais ces exemples prétendus n'ont existé. — Jamais le roi n'a reconnu l'indépendance d'un peuple qui avoit secoué le joug de son prince légitime ; & il est triste, sans doute, que les ministres de sa majesté très Chrétienne aient surpris la religion de leur souverain pour couvrir d'un nom aussi respectable des assertions sans fondement & sans vraisemblance, qui sont démenties par le souvenir de l'Europe entière.

Au commencement des disputes qui s'élevoient entre la Grande Bretagne & ses colonies, la cour de Versailles déclara qu'elle ne prétendoit point être juge de la querelle ; & son ignorance des principes de la constitution Britannique, aussi bien que des privilèges & des obligations des colonies, auroit dû l'engager à persister toujours dans une déclaration aussi sage & modeste. Elle se seroit épargné la honte de transcrire les manifestes du Congrès Américain, & de prononcer aujourd'hui, "Que les procédés de la cour de

“ Londres forcèrent les anciennes colonies de recourir
“ à la voie des armes pour maintenir leurs droits,
“ leurs privilèges & leur liberté.” Ces vains prétextes
ont déjà été réfutés de la manière la plus convaincante,
& les droits de la Grande Bretagne sur ce peuple
révolté, ses bienfaits & sa longue patience, ont été
déjà prouvés par la raison & par les faits. Il suffit ici
de remarquer, que la France ne peut se prévaloir de
l'injustice qu'elle reproche à la cour de Londres sans
introduire dans la jurisprudence de l'Europe des maxi-
mes aussi nouvelles qu'elles seroient fausses & dan-
gereuses; sans supposer que les disputes qui s'élevent
au sein d'un état indépendant & souverain sont sou-
mises à la juridiction d'un prince étranger, & que ce
prince peut évoquer à son tribunal ses alliés & leurs
sujets révoltés, pour justifier la conduite du peuple
qui s'est affranchi des devoirs de l'obéissance légitime.
Les ministres du roi très Chrétien s'apercevront
peut-être un jour que l'ambition les a fait oublier les
intérêts & les droits de tous les souverains. L'approba-
tion que la cour de Versailles vient de donner à la
révolte des colonies Angloises ne lui permettroit pas
de blâmer le soulèvement de ses propres sujets dans le
nouveau monde ou de ceux de l'Espagne, qui
auroient des motifs bien plus puissans pour suivre le
même exemple, s'ils n'en étoient point détournés par
la vue des calamités dans lesquelles ces malheureuses
colonies se sont précipitées.

Mais la France elle-même paroît sentir la foiblesse,
le danger & l'indécence de ces prétentions, & se réla-
chant dans la déclaration du marquis de Noailles, aussi
bien que dans le dernier manifeste, sur le droit de

l'indépendance, elle se contente de soutenir que ces colonies révoltées jouissoient dans le fait cette indépendance qu'elles s'étoient donnée; que l'Angleterre même l'avoit en quelque sorte reconnue elle-même en laissant subsister des actes qui tiennent à la souveraineté, & qu'ainsi la France, sans violer la paix, pouvoit conclure un traité d'amitié & de commerce avec les états unis de l'Amérique Septentrionale. — Voici de quelle manière la Grande Bretagne avoit reconnu cette indépendance également imaginaire dans le droit & dans le fait. Deux ans ne s'étoient pas encore passés depuis le jour que les rebelles avoient déclaré leur résolution criminelle de secouer le joug de la mère-patrie, & ce terme avoit été rempli par les événemens d'une guerre sanglante & opiniâtre. Les succès avoient été balancés, mais l'armée du roi, qui occupoit les plus importantes des villes maritimes, continuoit toujours de menacer les provinces intérieures; le pavillon Anglois regnoit sur toutes les mers de l'Amérique; & le rétablissement de sa dépendance légitime étoit posé comme la condition indispensable de la paix que la Grande Bretagne offroit à des sujets révoltés, dont elle respectoit les droits, les intérêts & même les préjugés. La cour de Versailles qui annonce avec tant "de franchise & de simplicité" le traité signé avec ces prétendus états de l'Amérique, qu'elle trouvoit dans une situation indépendante, avoit seule contribué par ses secours clandestins à nourrir le feu de la révolte, & ce fut la crainte de la paix qui engagea la France à se servir du bruit de cette alliance comme du moyen le plus efficace pour enflammer les esprits des peuples qui commençoient déjà à ouvrir les yeux
sur

sur les suites malheureuses de la révolte; la tyrannie de leurs nouveaux chefs & les dispositions paternelles de leur souverain légitime.

Dans ces circonstances il est impossible de nier sans insulter trop grossièrement à la raison & à la vérité, que la déclaration du marquis de Noailles du 13 Mars de l'année dernière ne dût être reçue comme une véritable déclaration de guerre de la part du roi très Chrétien; & les assurances "qu'il avoit pris des mesures éventuelles avec les états unis de l'Amérique, pour soutenir la liberté d'un commerce," qui avoit tant de fois excité les plaintes légitimes de la Grande Bretagne, autorisoient le roi à considérer dès ce moment la France au nombre de ses ennemis. La cour de Versailles ne peut pas s'empêcher de reconnoître que le roi d'Angleterre après avoir rappelé "son ambassadeur, denonça à son parlement la démarche de sa majesté comme un acte d'hostilité, comme une agression formelle & préméditée." Telle fut, il est vrai, la déclaration que l'honneur & la justice exigèrent du roi, & qu'il communiqua sans délai à tous ses ministres dans les différentes cours de l'Europe, pour justifier d'avance les effets d'un ressentiment légitime. Dès lors il est assez inutile de rechercher les ordres qui furent envoyés aux Indes Orientales, de marquer le jour précis auquel les flottes d'Angleterre ou de France sortirent de leurs ports respectifs, ou d'examiner les circonstances du combat avec la *Belle Poule*, & de la prise des deux frégates qui furent effectivement enlevées à la vue même des côtes de la France. Dès lors le reproche qu'on se permet de faire au roi

d'avoir si long temps suspendu la déclaration formelle de la guerre, s'évanouit de lui même. Ces déclarations ne sont que des moyens dont les nations sont réciproquement convenues pour éviter la trahison & la surprise; mais les cérémonies qui annoncent ce changement terrible de la paix à la guerre, les hérauts, les proclamations, les manifestes, ne sont jamais nécessaires, & ne sont pas toujours les mêmes. La déclaration du marquis de Noailles fut le signal de l'infraction publique de la paix: le roi proclama sur le champ à toutes les nations qu'il acceptoit la guerre que la France lui offroit; les démarches ultérieures de sa majesté étoient du ressort de sa prudence plutôt que de sa justice, & l'Europe peut juger maintenant si la cour de Londres manquoit de "moyens pour justifier une déclaration de guerre, & si elle n'osoit pas accuser publiquement la France "d'être l'agresseur."

Puisque l'alliance de la France avec les colonies révoltées de l'Amérique avoit été une infraction manifeste de la paix & le motif légitime de la guerre, la cour de Versailles devoit naturellement s'attendre qu'à la première proposition d'un accommodement entre les deux couronnes, le Roi exigeroit de sa part qu'on lui accordât une juste satisfaction sur un objet aussi important, & que la France renoncât à ces liaisons qui avoient forcé sa majesté à prendre les armes. La surprise affectée que les ministres du roi très Chrétien font paroître aujourd'hui de la fermeté de la cour de Londres est assez conforme à l'orgueil qui leur dicta des conditions de paix que les plus grands succès auroient à peine justifiées; & la propo-

sition qu'ils hazardèrent pour engager le roi à retirer ses troupes de l'Amérique, & à reconnoître l'indépendance de ses sujets révoltés, ne pouvoit qu'exciter l'étonnement & l'indignation de sa majesté. Le peu d'ouverture que la cour de Versailles trouva à une espérance aussi vaine, l'obligea bientôt à se replier d'une autre manière; elle a proposé, par l'entremise de la cour de Madrid, un projet d'accommodement moins offensant peut-être dans la forme, mais aussi peu admissible par le fond. Le roi Catholique, avec le consentement de la France, communiqua aux ministres du roi la proposition d'une trêve à longues années, ou bien d'une suspension générale & indéfinie de toutes hostilités, pendant laquelle les colonies révoltées, les prétendus états unis de l'Amérique Septentrionale, seroient traités comme indépendans de fait. La réflexion la plus simple suffit pour découvrir l'artifice de ce projet insidieux, & pour justifier aux yeux de l'Europe le refus du roi. Entre les souverains qui se reconnoissent mais qui se combattent, les trêves à longues années, les suspensions d'hostilités sont des moyens doux & salutaires pour applanir les difficultés qui s'opposent à l'entière conclusion d'une paix qu'on renvoie sans disgrâce & sans danger à un moment plus favorable. Mais dans la querelle domestique de la Grande Bretagne & ses colonies, la souveraineté même, l'indépendance de droit ou de fait, est l'objet de la dispute; & la dignité du roi ne lui permettoit point d'accepter ces propositions qui accorderoient dès l'entrée de la négociation tout ce qui pouvoit contenter l'ambition des Américains re-

belles, pendant qu'elles exigèrent de sa majesté que sans aucune stipulation en sa faveur, elle se desistât pendant un terme long ou indéfini des prétentions les plus légitimes. La cour de Versailles daignoit, il est vrai, consentir que celle de Londres traitât avec le Congrès soit directement, soit par l'entremise du roi d'Espagne. Sa majesté assurément ne s'abaissera point jusqu'à se plaindre de cet orgueil, qui semble lui accorder comme une grace la permission de traiter directement avec ses sujets rebelles. Mais si les Américains eux mêmes ne sont pas aveuglés par la passion & la prévention, ils verront clairement dans le procédé de la France que leurs nouveaux alliés deviendroient bientôt leurs tyrans; & que cette indépendance prétendue, achetée par tant de malheurs & tant de sang, seroit fournie à la volonté despotique d'une cour étrangère.

Si la France pouvoit vérifier cet empressement qu'elle attribue à la cour de Londres à rechercher la médiation de l'Espagne, un pareil empressement serviroit à prouver la juste confiance du roi dans la bonté de sa cause, & son estime pour une nation généreuse qui a toujours méprisé la fraude & la perfidie. Mais la cour de Londres est forcée à convenir que la médiation lui fut offerte par les ministres du roi Catholique, & qu'elle n'a d'autre mérite que celui d'avoir fait paroître dans toutes les occasions une inclination vive & sincère de délivrer ses sujets & même ses ennemis du fléau de la guerre. La conduite de la cour de Madrid pendant cette négociation fit bientôt connoître au roi qu'un médiateur qui oublioit ses intérêts les plus chers pour se livrer à

l'ambition & au ressentiment d'une puissance étrangère, seroit incapable de proposer un accommodement sûr ou honorable. L'expérience confirma ses soupçons: le projet injuste & inadmissible qu'on vient d'exposer fut le seul fruit de la médiation. Et à l'instant même que les ministres du roi Catholique offroient avec les professions les plus désintéressées sa capitale, ses bons offices, sa garantie pour faciliter la conclusion du traité, ils laissèrent entrevoir dans le fond de l'obscurité, de nouveaux sujets de discussion qui regardoient particulièrement l'Espagne, mais sur lesquels ils refusèrent toujours de s'expliquer. Le refus de sa majesté d'accéder à l'*ultimatum* de la cour de Madrid fut accompagné de tous les ménagemens & de tous les égards convenables; & à moins que cette cour ne s'arrogeât le droit de dicter les conditions de paix à un voisin indépendant & respectable, il ne se passa rien dans cette conjoncture qui dût altérer l'harmonie des deux couronnes. Mais les démarches offensives de l'Espagne, qu'elle n'a jamais pu revêtir des plus foibles apparences de l'équité, montrèrent bientôt que sa résolution étoit déjà prise, & que cette résolution lui avoit été inspirée par le ministère François, qui n'avoit retardé la déclaration de la cour de Madrid que dans l'espérance de porter sous le masque de l'amitié un coup mortel à l'honneur & aux intérêts de la Grande Bretagne

Tels sont les ennemis injustes & ambitieux qui ont méprisé la foi des traités pour violer la tranquillité publique, & contre lesquels le roi défend maintenant les droits de sa couronne & de son peuple. L'événement

ment est encore dans la main du Tout puissant; mais sa majesté, qui se confie avec une assurance ferme mais humble dans la protection Divine, se persuade que les vœux de l'Europe appuieront la justice de sa cause, & applaudiront au succès de ses armes, qui n'ont point d'autre objet que de rétablir le repos des nations sur une base solide & inébranlable.

END OF THE FOURTH VOLUME.

Na 788.

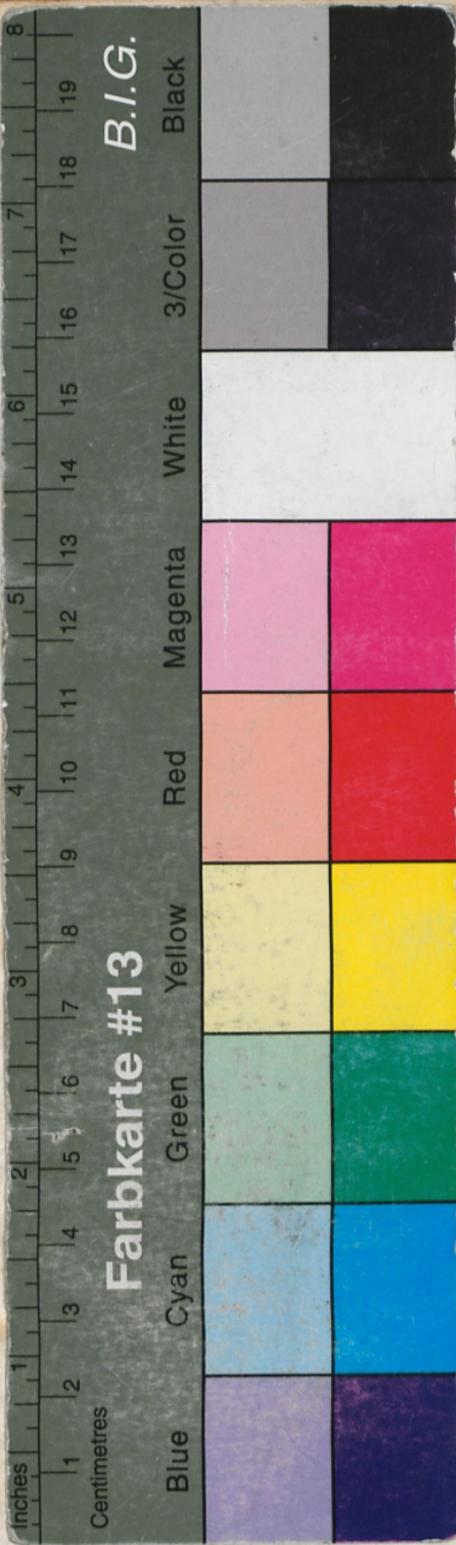
8

W 18

ULB Halle
006 304 273

3





Farbkarte #13

B.I.G.

OUS
K S

ON, Esquire:

D WRITINGS,

IMSELF:

IS LETTERS,

D NARRATIVE

EFFIELD,

OURNEISEN.

